UVIC - McPHERSON
3 2775 90440817 5

UNIVERSITY
OF VICTORIA
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lemondedesert0000pier

PIERRE JEAN JOUVE

LE MONDE DÉSERT

Deuxième édition

PARIS
Librairie Gallimard
ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, rue de Grenelle (VI^me^)

UNIVERSITY OF VICTORIA
LIBRARY
Victoria, B. C.

L'Édition originale *de cet ouvrage a été tirée à* mille trois *exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane* nrf, *dont neuf hors commerce marqués de* a *à* i, *et cent destinés aux* Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, *numérotés de* i *à* c, *huit cent quatre-vingt-quatorze exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont quinze hors commerce marqués de* a *à* o, *huit cent cinquante destinés aux* Amis de l'Edition originale *numérotés de 1 à 850, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 851 à 880.*

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1927.

IN MEMORIAM

J. L.

Et à B. R. J.

Tu as commis
La fornication : mais c'était dans un autre pays
Et d'ailleurs, la fille est morte.

MARLOWE

PREMIÈRE PARTIE

JACQUES

1

Lorsque le fils du pasteur Isaac de Todi sortait de son état chronique de rêverie pour constater que le monde extérieur, la « campagne » de son père à Genève, était coloré de telle ou telle façon par la pluie ou par le beau temps, selon la saison et le jour et surtout l'imprévu de son âme à lui, il aimait descendre les trois marches basses du perron, hors du triste vestibule solennel, prendre ensuite à travers la grande pelouse, et même si elle était recouverte de neige, laissant de côté la « salle des marronniers » qui respirait la tristesse ; la pelouse allait en pente molle parsemée de hêtres, de charmes qui étaient comme jetés sur la terre ; franchir enfin la passerelle de fer qui enjambe légèrement la route de Cologny, et après avoir dégringolé en sautant plusieurs petits escaliers, parvenir à son domaine.

C'était la berge du lac caillouteuse et blanchâtre. Elle formait en cet endroit un port naturel que protégeait un bras de pierre. Au bout du bras était une lanterne où le soir pouvait s'allumer un feu vert ; le feu avait un sens particulièrement vrai et douloureux par les nuits de bise. Le port aurait pu contenir un bateau si le pasteur de Todi avait été moins sévère, et avec ce bateau on serait parti au loin sur les vagues. Il n'y avait ni herbe ni mousse ni saleté d'aucune sorte car le jardinier du pasteur était d'un soin extraordinaire.

On éprouvait en ce lieu un silence très grand et très pur, mais si l'on y réfléchissait ce silence était formé de bruits, des innombrables rumeurs de vagues qui s'abattaient doucement. A la digue tenait un pigeonnier, bâti dans la même pierre grise, et qui s'élevait hautement au-dessus de l'eau. Pour Jacques de Todi âgé de neuf ans et plein de fantaisies et de réserves mentales, le pigeonnier sans pigeons au bord du lac avait les proportions, l'aspect, la figure immense et maudite d'un Château Enchanté devant la mer, tandis que la marée verdâtre s'avance vers des prairies où paissent de tristes moutons, que le ciel merveilleusement changeant passe sur des montagnes ébréchées et

qu'un silence terrible, un ordre de Dieu, enferme le château, la mer, les arbres sous une même malédiction, y compris un petit personnage infime assis dans un coin sur l'herbe, quelque chose comme une femme. Au fait Jacques de Todi ne savait-il pas très bien que tout ce rêve provenait d'une peinture qu'il avait vue ? Mais personne n'eût pu lui faire admettre, quand il était sur la berge du lac, que la peinture du Château Enchanté fût autre chose que ceci, réel et dans ses yeux : les vagues mystérieuses les voici, elles entourent le socle du triste palais de pierre solennel et plein des esprits des morts (le pigeonnier n'a pas de pigeons), les moutons comme endormis sont sans doute de l'autre côté de la route, on aperçoit les montagnes, et le petit personnage assis et cherchant à comprendre le sens d'une histoire aussi sombre, bien qu'il soit féminin c'est lui-même.

Il restait ainsi longtemps, jusqu'à ce que M. Delétraz son précepteur apparu sur la passerelle l'appelât avec raideur.

Il lui arrivait de combiner le rêve du Château et un autre plus étrange encore, un songe pour ainsi dire véritable puisque la personne du songe avait été vivante. Jacques s'appro-

chait de l'eau (durant la belle saison, même encore en automne), il s'approchait à l'extrême, il s'asseyait sur la digue et les bouts de ses souliers touchaient à la vague. Il contemplait l'eau, longuement, passionnément, il y plongeait ses regards et son cœur, il devenait l'eau. Il éprouvait, comme des choses se passant en lui-même, les mille petites torsions et sinuosités vertes, les remous, les écoulements à l'intérieur, les frissons, les transparences éclairées, et les passages rapides des bancs de petits poissons noirs gros comme le doigt ; quand il avait complètement perdu de vue toute autre réalité (la rive bleue du Jura en face, la maison des « Prairies » à côté de lui, l'image des siens et surtout de son père le pasteur de Todi avec ses moustaches à l'impériale et son air profondément triste pendant qu'il prononce la bénédiction sur le déjeuner) alors apparaissait quelquefois dans l'eau c'est-à-dire dans l'âme de Jacques une figure extraordinaire, très belle et rêveuse, aussi veloutée que l'eau, dont aucun trait ne demeurait fixe, mais changeait et rechangeait : un jour elle avait les cheveux noirs, les yeux infiniment brillants chargés de cils, le visage mince et la peau brune ; un autre jour blonde et vraiment douce

et rose comme une femme ; l'instant d'après elle prenait un visage tragique avec des yeux et des cheveux incertains ; ou même elle ressemblait à sa mère qui portait la chevelure soigneusement tirée et dont la face était large et pâle. Par les soirs les plus précieux, les plus beaux, l'apparition était tout entière sans figure, sans un trait que l'on pût discerner ou même imaginer, elle était sans être, et Jacques de Todi tendait son âme éperdue vers l'eau vivante afin de la recevoir, et doucement, sans employer de mots, lui parler.

Il connaissait la photographie d'une femme jeune et habillée à l'ancienne mode, dont les regards étaient perçants et le visage joli ; on lui avait dit : c'est ta grand'tante italienne, et puis ensuite, toujours un silence impressionnant tombait. Aussi chaque fois que le nom de la tante italienne venait à être prononcé Jacques éprouvait-il un petit choc. Il lui semblait qu'une auréole trouble se posait autour du nom comme une couronne d'affliction et d'amour. Cependant la personne qui dans le salon avait prononcé le nom par mégarde, essayait bien vite d'empêcher l'auréole, sans jamais y parvenir. Quel nom et quel être ! Il n'y avait aucun rapport entre l'être de la pho-

tographie, cette femme étonnante par le scandale qu'elle avait causé, et l'image de l'eau ; non, aucun rapport, mais l'image de l'eau était cette Femme elle-même, l'essence magique de ce qu'elle avait été. Si dans la maison du pasteur Isaac de Todi on ne parlait de la tante italienne que d'une certaine manière et avec la plus grande réserve, Jacques ne s'en offensait point car il constatait : mon père est un homme de Dieu. Mais l'Image, ange d'une autre religion, créature d'une autre terre, devenait plus merveilleuse par le fait qu'un serviteur du Seigneur ne pouvait la reconnaître, tandis qu'un simple enfant de treize ans, Jacques de Todi, la reconnaissait entièrement — l'aimait.

(Elle s'était nommée Paulina. Elle avait vécu dans l'Italie qu'on voit en rêve la nuit. Elle avait été religieuse dans un couvent. A la fin elle tua un homme qu'elle aimait. Il y avait de cela dix-huit ans.)

O Toi que j'adore et qui es venue à moi dans l'eau, qui t'es ainsi révélée pendant tant de soirs, ou qui restes voilée sous les profondeurs, tu es bien plus inouïe encore que cette tante italienne que j'aime cependant parce que sa vie fut extraordinaire. Le visage contemplait

Jacques à travers l'eau du lac, couvert de larmes et peut-être couvert de sourires, Jacques étant le seul au monde à savoir qu'il existait, Jacques étant le visage, l'âme, l'éternité du visage et de l'amour passionné qu'un si beau visage éveille. Et la créature d'où provenait ce divin visage, elle avait été exemplaire : en regard des souffrances qu'elle avait endurées, la vertu du pasteur de Todi, la bonté même de madame de Todi étaient belles et saintes évidemment, mais tout à coup elles pâlissaient comme si un Génie étincelant était passé sur la route et avait dévisagé la maison.

BELLA TOLA

2

Départ splendide de Jacques de Todi, santé absolue, pour la Bella Tola à six heures du matin en hiver, sur ses skis, presque nu.

La Bella Tola est ce triangle confus accroché au ciel obscur comme un drôle de signe. Nuit complète. En face une longue traînée, une marée brune se forme pour recouvrir la voûte : on prépare le jour. Des étoiles nagent sans bruit, parcelles de purs rayons insaisissables. Certaines si intenses qu'elles paraissent craquer. Un autre craquement répond dans les parois du chalet où le sapin est travaillé par le froid.

Je suis jeune. Je suis glorieux. Je pars.

Bien sûr le jour sera splendide, sans un nuage, à partir de sept heures et demie. Le baromètre a dit juste. J'ai une heure de nuit pour monter. Je prévois tout. Je jure que

quand le premier rayon se posera sur ma peau (et mon ombre sortira de moi bizarre comme de la fumée) ce sera à cette place-là, exactement : le petit mayen qui se trouve deux cents mètres après le passage des mélèzes.

Ensuite ce sera le col, puis le grand alpage, monter en V, un peu de rocher, c'est fini. Je suis en haut à onze heures. Pas une minute à perdre ici dans ce froid lugubre. Et allons !

Je suis Jacques de Todi, j'ai vingt-cinq ans, je contourne le chalet. La neige est excellente ; tombée avant-hier, gelée, regelée, ça ira : de la poudre de verre. Pas la peine de cirer le ski. Et même mon caleçon de toile, je le balancerai dans la descente. Fils du Soleil ! et tant pis, nom de Dieu, si je rencontre une Anglaise.

La longue figure fine et un peu dure de Jacques se penche en avant, vers la lanterne qu'il va éteindre. Ses yeux extrêmement clairs, trop clairs, on les dirait lavés par le torrent ; le nez mince et droit sépare le visage en deux régions pas tout à fait semblables, et la moustache pâle cache imparfaitement une faiblesse de la bouche. L'ensemble du personnage est bon, rêveur, mal accordé ; athlétique, il a une timidité qui garde le caractère de l'adhésion et

quelque chose de la charité chrétienne. Je peux dire que je suis un drôle de produit. Mon père Isaac de Todi c'est celui qui dispose de la plus grande influence au Consistoire et soutient l'Église Nationale Libérale. Personne n'a jamais résisté à sa douceur. Ma mère était italienne et passionnée, malgré ça une bonne protestante (j'ai toujours du chagrin de sa mort). Et moi, ah moi. Je suis « un pur » de Genève. Mais alors ! en révolte et dans le scandale depuis ma dix-septième année. Libre d'une liberté que j'ai achetée, ayant l'esprit que je me suis fait moi-même. Dans six mois je leur échappe pour de bon et j'enseigne à l'Université de Bâle. Bien sûr, Bâle n'est pas drôle non plus, mais c'est la porte de sortie pour ceux de Genève. Quels gens sinistres, quels idiots, quels draps mouillés ! Leur regard est plein de rêves creux, leur conscience est « dans la bonne règle » et tout ce qui leur arrive est toujours bien. Ah leur théologie vous pince comme un casse-noisette entre la grâce et les vertus, rien à faire, vous êtes pris, c'est la vie dans la Bible.

Toutes mes difficultés viennent de là.

Tous les empêchements de vivre, les fausses démarches, les malaises. Mais je suis sain, par

les dieux, un « nouvel homme de la nouvelle vie », et sans religion. Je marche droit. Je me tiens. Je suis au clair, j'aime, voilà tout. Ainsi mon ami Luc, qui est poète, parle toujours de ma pureté. Non, pas *encore* pur, mon cher Luc. Voir ma cuisse nue se replier quand je consolide mon ski à gauche, puis se détendre, cela fait vraiment plaisir.

L'homme du matin se sent conforme à l'ensemble de ces grandes crêtes que l'on devine partout percées d'étoiles. Montagnes ! Jacques de Todi vous aime.

Jacques siffla enfin du côté de la fenêtre du chalet où devait apparaître son ami Luc. Luc se montra, réveillé trop tôt, entouré de sommeil et arrangeant avec sa main des cheveux désordonnés. Luc avait honte d'être aussi mal fichu devant le jeune athlète parti pour monter la montagne : il regardait Jacques avec admiration et comme si leur amitié vieille de plusieurs mois se trouvait subitement renchérie par des valeurs exceptionnelles et précieuses. Tout à coup Luc jurait : « Mais sacredieu ! tu es presque nu et il y a quinze degrés de froid ! » ce à quoi Jacques répondait par quelques cris ardents étouffés dans l'atmosphère de neige ; et Luc criant encore « Prends ton chan-

dail » Jacques filait, bien droit, tout noir, sur la première petite pente, celle du chalet, qui inaugure par un rapide plaisir les courses les plus lointaines.

Les sapins obscurs, inertes, se refermèrent.

Jacques engagé sur le flanc sud-est de la montagne doit d'abord se débarrasser du plateau de Lenz et des forêts, c'est alors qu'il passera un moment sur le flanc ouest, puis il reviendra entre le Wildstrubel et la Bella Tola pour recevoir le soleil.

Tout est facile, on se promène, quoi, sur un grand cône de neige. Il n'y a aucune raison d'avoir les nerfs tendus. Le plaisir n'est pas dans la difficulté du parcours : une fille s'en tirerait. Non le plaisir est surtout dans l'espoir du soleil, dans l'attente du soleil qui va venir. Soleil, cher Soleil, Soleil sacré. Soleil encore défunt derrière les montagnes je suis ton enfant qui te cherche. J'arrive avant toi. J'ai les yeux ouverts malgré la nuit, c'est pour toi. Je suis nu en ton honneur.

(Il fait bougrement froid.)

Mes deux lames de bois ça pénètre à peine dans la surface grise et pourtant si je me retourne je vois une trace, un signe : Jacques a passé. Confirmation de moi-même. C'est beau. J'ai bien froid. Nom de Dieu j'ai froid. J'éprouve le sentiment des premiers hommes, la grande frousse : le soleil va naître. Le soleil va naître le soleil va naître. Moi Jacques je crois au soleil. Je ne sais pas de quelle manière, non, en vertu de quelle religion, ça m'est égal, si c'est une croyance de nègre ou une doctrine scientifique, mais le soleil est pour moi un être essentiel générateur, l'Énergie centrale que j'adore, dont j'ai besoin, à laquelle je brûle de m'unir. Ah je le devine le premier rayon, je le sens déjà, ma peau s'illumine et mon âme existe, la grande cause se met en jeu, l'esprit vital si vous voulez (non ça ne veut rien dire) — enfin ce qui pour nous autres a remplacé Dieu. Jacques ne croit plus en « un Dieu » (ni celui de son père, ni celui de sa tante Pauline, ni le Jehovah du Temple ni le Seigneur que l'on prie dans le secret). Nous les nouveaux enfants des cavernes nous serons les adorateurs du Soleil. A Jésus-Christ préférons le totem du Feu. Hélas je suis seul, je me sens seul — le détachement est complet,

la faiblesse est grande. Attention aux nappes de glace, ça doit être un endroit de sources, le ski se soulève et dérape et on fait des mouvements faux. Qu'est-ce que je disais. Je pensais à la religion du soleil. Avec souplesse, l'égalité du mouvement tout est là, avec ruse, avec gaîté ! J'ai rudement froid. Mais ça va, *il fera jour*. L'espèce de mer brune au fond dans laquelle *il* est couché devient de plus en plus brune, elle s'évase, ou elle monte, on commence à distinguer le modelé du sol devant soi.

Jacques eut très froid pendant ce crépuscule avant l'aube ; il était dans la tranche de forêts qui le retenait sur le versant ouest.

Il faillit tourner, redescendre. Des éboulis étaient mal recouverts par la neige. Fatigue. Des troncs d'arbres partout. Marche à faux et incertitude. Il croyait qu'un gros cristal de froid était posé sur son thorax et les muscles de ses cuisses. (Vue d'un type épuisé en très haute montagne, qui veut dormir, qui n'en peut plus, on l'a attaché à ses skis plantés

verticalement : « Et tu entends bien ? tu crieras Ho ! toutes les cinq minutes, nous on va chercher la cabane » ; un quart d'heure à peine et plus rien, on écoute, silence, rien, la neige, le froid, l'étau du froid universel. Il ne crie plus c'est qu'il dort, s'il dort il est mort.) — Jacques un peu de calme mon cher, hé là ! Vision du lac à Genève par un matin d'été : c'est la baignade des beaux jeunes hommes, la nage, le soleil, la nage, les corps sont jaunes ou sont noirs, le ciel est sûr, on a la sécurité, au loin sonnent les cloches de Saint-Pierre, on voit les corps des jeunes hommes, on éprouve l'amour. (C'est entendu je suis parti trop tôt, et pas assez vêtu.)

A woman's face with Nature's own hand painted
Hast thou, the master-mistress of my passion...

D'énormes masses de tristesse cachent le ciel. Le jour ne viendra jamais. Une étoile paraît sombrer, on ne sait dans quoi, et recommence à briller, et sombre encore une fois. Il fait un froid terrible. La peur vous gagne et il n'y a plus de voûte céleste, c'est pourquoi il n'y aura pas de jour. Ici ce sont des mélèzes, quelques arolles ; debout dans une atmosphère concentrée de mélancolie ; les arbres empê-

chent le jour de se produire. On a l'angoisse d'une présence méchante invisible. C'est dur. Silence. Employer toute sa force musculaire à monter. Et j'ai l'ambition d'être un artiste, mais je n'ai encore rien fait, rien, absolument rien fait, je suis une nullité.

Après vingt foulées tout cela s'évapore.

Jacques a viré, le voilà à l'est, il retrouve le ciel ouvert. Mais ça marche, ça avance ! On voit beaucoup moins d'étoiles.

La Bella Tola se tient dans la neige intacte. Si je pouvais être en ma vie aussi fort, aussi pur qu'elle. Plus trace d'arbre ni de rocher. Le ciel change, le ciel s'ébranle, la lumière se rassemble. On voit deux esprits contradictoires dans l'étendue, vraiment le jour et la nuit face à face. L'un roux et tremblant ; l'autre immobile, bleu sombre, comme la mort. Vive le jour !

Le jour ne se produit pas.

La neige présente la teinte rose bleuâtre, caractéristique ; mais rien. Jacques est le dieu qui sort du tombeau, rien. Jacques fait des foulées énormes ; il est glacé. Les pics silencieux apparaissent, montent sur l'horizon, chacun à sa place désignée et Jacques crie leurs noms : Weisshorn ! Rothhorn de Zinal !

le Matterhorn caché par la Dent Blanche, Monte Rosa bien visible, les Mischabel ! Mais le soleil ? Le feu, l'énergie ? Il ne paraît pas. Il ne paraîtra jamais. Pourtant le ciel est lisse, pas un nuage. Jacques entend un gémissement immense : c'est dans lui-même. J'ai besoin du soleil. J'ai besoin du soleil, il faut que le soleil arrive. Plus ardemment que le ciel, la neige, et les forêts en bas, et la nature entière ne demandent le jour, Jacques a besoin, un besoin urgent du rayon de soleil sur son cœur. Il appelle le soleil, il le supplie. Il compte les minutes qui le séparent du soleil. La montre à son poignet marque sept heures et demie, c'est l'heure : qu'attend-il ? Cette lumière pourrissante, dans des langes sales. Rien, ce n'est pas lui, il ne sort pas. Jacques voudrait dire une prière. Il ne peut rien trouver. Ce que je sais je n'en sais plus rien, ce que je peux je ne le peux plus. J'ai besoin du soleil. Donnez-moi le soleil. Cet appel vers le soleil qui va réchauffer le corps de Jacques prend un caractère accentué d'angoisse en même temps c'est beau, formidable, un délice ; Jacques est à l'extrémité de sa vie, il chancelle, escomptant la joie de sa chute prochaine. Il comprend qu'il porte dans sa poitrine un froid ennemi ; s'il

songe que ce froid pourrait le faire mourir c'est avec la pré-jouissance d'un soleil fabuleux, et comme enfant de ce soleil, « pour Toi... »

(Ce soleil damné qui ne viendra plus — qui se détourne exprès — la guérison des maladies — l'effroi, la grand'mère — je suis atteint — Lazare — je claque des dents — *un faiblard* — défense organique — boisson chaude — à moi à moi ! — sauf je suis sauf si le soleil sort — au secours — au secours —)

Il paraît.

Ce n'est plus rien que le soleil. « Ce que je suis gelé. » Le rayon atteint la peau, il la touche, il est bien faible. Ah le rayon brûle, perce et je suis sauvé. Non il est si pauvre en chaleur qu'il faut croire en lui pour le sentir.

Une heure plus tard Jacques est dans la gloire tranquille des rayons et des rayons. Un grand mystère aveuglant est en tout. Jacques cherche à comprendre le sens des choses et ne trouve que des rayons, encore des rayons, la matière des rayons, le réchauffement des rayons.

3

Il est probable que Jacques fut de retour à deux heures. On le vit dans la salle à manger et on entendit le coup de sifflet qu'il poussa en passant devant la chambre de Luc.

Quant à la chambre de Jacques elle était en sapin jaune, incendiée par le soleil d'après-midi, et les mouches s'y croyaient en été. Sans aucun doute Jacques s'écroula sur le sofa et aussitôt s'endormit. On ne comprend guère ce qui s'est passé quand on se réveille d'un tel sommeil. Une inquiétude se trouvait logée dans un lieu éloigné, Jacques respira très fort pour la faire disparaître. Il fuma deux cigarettes. Il pensa à Manuel. Manuel c'est un jeune Espagnol qui habite au chalet. L'apparition de Manuel fut si extraordinairement vive que Jacques se leva : non, c'était une fantaisie de son cerveau. Alors il développa la fan-

taisie. Manuel en Infant d'Espagne, son visage pâle, ses yeux d'agate, descend l'escalier poussiéreux sur la cour de son palais. Espagne fantasmagorique, érotique et couleur safran, croupes, mantilles, esprit de grandeur et crucifix : pour Manuel. Je t'aime, Manuel, magnifique enfant. L'Alpe dans la fenêtre disparaît (avec ses ombres du soir accumulées derrière les forêts pointues) puis l'Alpe redevient vraie : et je crois qu'il m'aime.

D'une chose à une autre, Jacques pense à Luc. Ils sont amis depuis cinq mois. Luc grave avec une flamme dans son regard noir. Luc clair comme un vrai Français. Il est magnifique lui aussi, mais autrement. La première fois que je l'ai rencontré. La cabane habitée par Luc Pascal à Vermala était ce jour-là enfouie, enfermée, retranchée du monde des vivants par la plus invraisemblable chute de neige qu'on ait eue depuis vingt ans sur ces hauteurs ; les fils télégraphiques soudés par les flocons, le village disparu, une seule figure humaine à une fenêtre. Et ce remous dans la neige c'était quelqu'un, c'était Jacques. On voyait un grand bonhomme se secouer sur la galerie, pénétrer dans une chambre chaude. Luc Pascal? — C'est moi. — Jacques de Todi,

de Genève. Ah fameux, fameux, extrêmement fameux ! Je lui ai dit : « J'ai lu vos livres, etc. » Luc Pascal de Paris était un homme déjà chauve, plutôt sec : « Je vous avoue que je n'accorde plus grande confiance à l'amitié. » Jacques de Todi : « Vous verrez, je vous jure que nous nous entendrons. »

Jacques se lève avec difficulté, il a chaud et froid. Dans la chambre crépusculaire que se passe-t-il ? Voici le soleil de l'aube : bizarre, pernicieux, il lance un à un ses rayons mécaniques pour percer la poitrine endolorie de Jacques. Un temps ; on frappe. Luc Pascal est devant Jacques qui se réveille, n'ayant pas bougé du sofa sur lequel il est d'abord tombé. « Je ne sais pas ce que j'ai mon vieux, ça ne va pas. »

On passe dans le cabinet de Luc. Sur la table, comme un corps disséqué, le travail de Luc est éparpillé en feuilles d'écriture avec beaucoup de ratures et de taches. Lui il a travaillé, lui.

Plus tard dans la soirée Jacques fait un nouveau dessin pour le portrait de Manuel. Le jeune Manuel tient la pose avec un naturel où perce l'insolence. Il regarde cruellement son peintre. Il est habillé d'un velours noir qui

fait ressortir la fraîcheur de sa peau un peu brune. On a le sentiment qu'il tient Jacques (mais c'est une illusion que le grand garçon de la montagne laisse jouer à son détriment parce que ça l'amuse). Luc est tout de même intrigué. Jacques en dessinant se plaît à parler le langage puéril du gamin espagnol, il singe son mauvais français, il a les étonnements, les naïvetés un peu bébêtes de ce jeune âge. Cependant l'enfant ne désarme pas ; il attaque au contraire de façon soutenue. Luc remarque l'altération du visage de Jacques : qu'il cesse de plaisanter et les traits rêveurs deviennent durs, l'expression est tendue entre le front plissé et la bouche dont la lèvre inférieure avance. C'est toujours ainsi quand il dessine, quand il fait le portrait d'un enfant. Quoi qu'il en soit le portrait se forme et devient vrai : voici l'Espagnol débile, sournois et gracieux.

4

« Cette espèce de grimace de la noirceur et de la blancheur produit le spectateur. Le spectateur ou le grimpeur ou le skieur ou l'amuseur ou le poursuiveur, enfin le spectateur ! Cette sorte de serpent de grimace du spectateur c'est étouffant et étouffant. J'ai une gravité obscure de spectateur dans la poitrine. J'ai une poitrine de spectateur de douleur, j'ai une obscurité du souffle obscur, il n'aime pas cette douleur le spectateur, il ne l'aime pas. Il se produit des tunnels obscurs par où passe le spectateur. Il y a des montagnes qui tombent sur le spectateur plus nombreuses que les flocons de neige ou les notes de musique et le spectateur disparaît, disparaît avec sa respiration bouchée, c'est une histoire, n'en parlons pas, il disparaît dans l'horreur, sous les tunnels de l'horreur de la nuit plus noire que la nuit noire parce qu'elle est faite avec du noir.

Grimace. Cuir. Cheveux. Grimace. Genou. Grimace. Le spectateur est engagé dans le tunnel, n'en parlons plus, mais le spectateur a peur, le spectateur rit et son rire décroche les montagnes dont les grimaces sont en somme les entrailles du spectateur. Par conséquent les entrailles, les intestins grimacent et le spectateur est fou : *sérieusement malade*. Ne bougeons plus ! On se trompe sur le spectateur, il est entièrement écrasé, bouffé, éliminé, son sang est sorti de sa personne. Le spectateur sera enterré. Il était complètement noir et complètement perdu, c'était un spectateur perdu puisqu'il n'y avait rien à voir, à trois heures moins le quart du matin dans le temps éternel, le spectateur avait perdu la route des sapins noirs mais il l'avait retrouvée, et on l'a étouffé dans une chambre et on le maintient sur un lit les bras en croix comme le Seigneur, alors l'obscurité qui passe entre lui et son poumon ressort et refait la route en sens inverse avec une mauvaise odeur ! Le spectateur dit : je suis enfermé dans l'abomination. En quelle horreur il se trouve. Car le spectateur n'est pas un homme et n'est pas une femme et n'est pas un souffle et n'est pas une branche d'arbre ni une jambe nue sur la neige ni un ventre ni

une fesse et pas non plus le plus petit rayon de soleil, le spectateur est un maudit parce qu'il a entendu la parole *et cette femme fut couverte par lui.* Horreur, vase, con. Le Lévitique du Spectateur : *Tu ne coucheras point avec un homme comme on couche avec une femme, c'est une abomination.* Mais il s'en fout, il s'en fout, et comment, le spectateur est malade, il rigole ! *Où et où ? Qu'est-ce qu'il y a : bitume. Très malade.* Éloigne-toi, ô personnage moral ! Un conseil : éloigne-toi. Le spectateur n'a que mépris pour ton attitude. Il connaît tes trucs. « Viens plus près mon gosse. » Nous dévoilons ce qui se passe en enfer où le spectateur, condamné justement par ses instincts, a son habitation ordinaire. Toutes ses histoires de noirceur doivent le conduire là, et la rivière glacée qu'ils ont mise dans son dos n'y change rien. Écoutons le spectateur : Mais ça t'est égal les femmes, dis ? Viens par ici et mets-toi nu, n'aie pas peur je suis un artiste. Vous saisissez le maléfice suprême, vous entendez bien : artiste. Le spectateur en disant ça tremble profondément, manifestation de l'obscure consommation des volontés divines dans une destinée malheureuse, malheureuse ! Et vous le voyez tout préparé pour l'infamie

(vous Monsieur ou Personnage Amical préposé aux soins du malade). Le spectateur continuant : Adolescent ta poitrine est belle plate et large, tu es né sûrement aux bords du Nil et le soleil t'a verni de ses baisers. Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il raconte ? On n'entend pas et on ne veut pas entendre ! Le spectateur se lève pour intervenir : halte ! Mais c'est lui, c'est lui, l'hypocrite, c'est lui ! Très curieux ces natures sauvages. Le spectateur fait tout ce qui lui plaît. Peut-être bien mon cher philanthrope. N'empêche qu'il y a du divin là-dedans. Silence ! La femme est un sac. Ne me faites pas pleurer. Ne m'offensez pas. Et enfin ! et enfin ! le soleil se lève : qu'y a-t-il de plus beau que mon amour et le soleil qu'est-ce que c'est ? de l'amour ! tandis que la femme s'enfuit avec la lune. C'est le soleil qui te ceint les reins et vernit ta poitrine et ton cœur, salut! — on retombe en enfer. Le spectateur définitivement endurci dans la faute commence à purger sa peine éternelle par le premier jour par le premier jour par le premier jour... et inutile de l'approcher ou même d'essayer de s'en faire une idée ou de l'aimer ou de le soigner, inutile, inutile de l'approcher ou même d'essayer... »

5

Le délire avait duré de 11 heures à 6 heures du matin. Luc descendait l'escalier en titubant. Pendant sept heures Jacques à 40° atteint d'une pneumonie avait raconté des histoires abracadabrantes en criant à tue-tête, des histoires que personne n'aurait dû entendre, et qui non seulement avaient empli la chambre de sapin éclairée par une veilleuse mais avaient même passé dans le couloir.

Baladine entra.

— Dites-moi monsieur Pascal, fit-elle de sa voix zézayante, j'apprends que Jacques est malade ?

— Oui, une pneumonie. Cette nuit a été très mauvaise.

— Une pneumonie, oh. Je peux le voir ?

— Non, maintenant il dort.

Baladine Nikolaïevna est une relation qu'on a, on la voit l'après-midi ou le soir. On fait du ski, on danse avec elle. Belle femme. On ignore son nom de famille. Une Russe de Moscou mariée je pense à un Allemand mais il n'y a jamais eu de mari. (Ce matin-là parce qu'il est épuisé Luc Pascal ne résiste pas bien devant l'intrusion du monde extérieur. Il ne sait pas quoi faire avec cette femme russe, ni ce qu'elle veut. Surtout il n'imagine pas quel peut être son rapport avec Jacques.)

La personne de Baladine a un caractère provocant. Si l'on a remarqué certains mouvements que son grand corps peut faire, on n'arrive plus à en détacher son regard. Un qualificatif assez juste serait « oiseau féminin ». Des jambes hautes et fortes agréables à voir, un pied cambré, hanches et poitrine présentes, mais la taille douce ; j'aime les grandes femmes dit Luc ; le visage large et charmeur d'un chat, les minces lèvres passées au rouge, le regard cendré. Quant à ses cheveux ils sont aussi provocants, un peu sombres, sensuels.

— Je vous prie de m'excuser, je suis très nerveux. Vous connaissez Jacques (je crois), c'est un fou : l'autre jour il partait avant l'aube complètement nu, voilà le résultat.

Baladine plus bas :

— Est-ce que c'est grave ? Descendez avec moi, nous causerons.

— Si vous voulez. Il dort et Manuel est près de lui.

Luc passait régulièrement la main sur son front pour effacer des souvenirs. Ils sortirent par le couloir sur la pointe des pieds. Dehors, changement de ton.

— Alors vous n'avez pas dormi ? Elle le regardait avec un œil cruel, presque rieur. — Pourquoi ?

— Il a déliré toute la nuit. Je suis encore bouleversé.

— Ah qu'est-ce qu'il disait dans son délire.

— Rien, euh, rien d'intelligible. Un cauchemar de fièvre, vous savez, et de nuit, enfin il y mélangeait une histoire de spectateur, je ne sais quoi : oui il parlait tout le temps d'un spectateur. On lui fait des enveloppements et des injections d'éther (à cause du cœur).

Pourquoi veut-elle savoir ce qu'il a dit dans son délire ?

— Il parlait de spectateur, dit Baladine. Pauvre cher il est angoissé. Soignez-le bien, je reviendrai souvent. Au revoir Luc Pascal. (Une détresse palpite dans ses yeux.)

— Oui revenez souvent, Baladine Nikolaïevna, je ne sais pas pourquoi je suis très anxieux. Si je sortais maintenant avec vous ?

— Non.

— Et aussi, dites-moi : dois-je appeler son père ?

— Il vaut mieux pas. *Please not.*

— Jacques n'aime pas sa famille.

La pensée de Luc était ailleurs, celle de Baladine aussi.

Quelle belle femme.

— Au revoir. Il faut dormir, Luc Pascal. Dormir. Elle sourit de ses dents éclatantes.

La Russe partie il était devant un nœud de sentiments à débrouiller. Difficile à cause de la fatigue. Ombres dansantes, comme celles sur les murailles d'une chambre que projette la flamme d'une bougie posée à terre. Et moi je n'ai jamais rien compris à Jacques. *Qui* est Jacques. Que valent au juste les révélations d'un délire. Morceaux cohérents, morceaux incohérents. Où le souvenir se sépare-t-il de l'hallucination. Oui peut-être. Ce serait assez vrai.

Non. J'ai besoin de dormir. Et puis tout ça n'a aucune importance, mais seulement : qu'il guérisse. Tout de même. Il faudrait savoir. L'inquiétude nous disperse aux quatre vents. Réfléchissons.

Il est clair, entre parenthèses, que cette femme aime Jacques.

Est-ce qu'on ne la voyait pas souvent le mois dernier montrer à la fenêtre d'en bas sa jolie gueule rose par le froid pour demander « où est-il ? » avec une énergie particulière. Si elle l'aime il ne semble pas que son amour passe beaucoup l'agrément. Comme elle s'adresse à un autre homme, moi par exemple. La maladie de Jacques ne la rend pas folle. Elle dit : je vais le voir et n'y va pas, elle s'en va avec un sourire.

Serais-je jaloux ?

(Jaloux de cette Baladine comme homme, ou jaloux de Jacques comme ami.) Il est assez répugnant de ma part de jouer à éprouver du désir pour elle ; d'autant plus qu'avant ce matin je ne m'en occupais pas.

Eh bien si j'étais jaloux ce serait de Jacques. Je me sens délaissé. Au contraire, que cette femme se montre si attirante, n'est-ce pas pour que Jacques... Mais le délire.

Ne plus connaître exactement un homme connu ; ne plus savoir exactement qui l'on aime. On avait une image claire, complète d'un ami, l'on faisait même la part du défaut, de ce qui en lui n'est pas très sûr ou n'est pas aimable. Que de fraîcheur et de bonté dans le plateau favorable de la balance. Tout à coup il fait un signe. (Comment un signe ? puisqu'il délirait ce n'est pas lui !) On voit se produire un signe. Un signe contraire à qui ? à lui, à lui-même et venant de lui. Ensuite il se reforme entièrement, le même et un autre. Il montre une chose formidable. Comment l'avait-il cachée si aisément. Il ne l'avait même pas cachée (Manuel). Il l'aurait avouée que personne ne l'aurait crue.

Jacques est insensible aux femmes, aime les hommes.

(Que l'esprit aigu de la Russe ait d'abord pénétré le secret, rien d'étonnant, mais cela ajoutait une peine presque intolérable.)

Second point : si Jacques a cette nature, il ne paraît pas qu'il y trouve la joie et l'équilibre, et circonstance particulière il recherche les jeunes garçons. Jacques serait-il un malade ?

(Jacques de Todi figure de la santé parfaite,

sensible et rien de névropathe, religieux, tranquille, ayant la pureté des terres élevées.)

Troisième point : pourquoi mon aversion. Sa tendance et la mienne sont ennemies, qu'est-ce que cela veut dire? l'amour en lui et en moi est équivalent. L'amour modèle l'instinct à son image. Et malgré tout pour mon amitié c'est un malheur.

Et moi je n'étais donc *que* son ami (la camaraderie de l'intelligence) et je m'effaçais toujours devant un autre ami qu'il embrasse, auquel il donne sa vie.

J'ai du chagrin.

6

La convalescence de Jacques ne fut pas si rapide. Après bien des préoccupations et des malaises, on voyait le grand garçon très affaibli par l'aventure, « réduit » entre les murs du chalet puis un peu au dehors, tout à fait sage. Ainsi on oubliait. Un mois plus tard c'était la promesse du printemps, quand le foehn commence à souffler pour délivrer les prairies de la neige. Les forêts devenaient bleues, des morceaux de blanc sale fondaient lentement, la tiédeur arrivait, c'était le dégel, ensuite une herbe rase longtemps ensevelie se redressait à l'air et poussait.

S'ils quittaient cette montagne où la saison était plutôt avare, les amis se séparaient, Luc Pascal vers Paris et Jacques de Todi vers Bâle. L'amitié reformée, travaillée par l'inquiétude,

leur faisait craindre une séparation si proche. Restons jusqu'au début de l'été, avait dit Pascal. Pendant les premiers temps juste après la maladie, il évitait Jacques ; ensuite le trouble, l'empêchement qu'il ressentait s'étaient dissous dans une atmosphère nouvelle, on ne savait comment.

Ils eurent l'idée de descendre à Sierre pour la fête des Anniviars. Les montagnards d'en face, ou Anniviars, arrivent dans la vallée et y travaillent la vigne en creusant des tranchées, hommes et femmes dans leur costume, au son de la flûte.

La vallée d'un gris acier ou d'un bleu trop fort a d'immenses taches roses. Départ. Luc, Jacques et Germaine, l'amie temporaire de Luc, sont sur la route qui comme un câble entoure les prairies, les vergers, les barrières de bois et les villages aux maisons nègres. Ils descendent d'abord de trois cents mètres pour trouver le printemps : température douce, les feuilles verdissent, les ruisseaux percent la terre sans respecter la route et passent sur les pieds des marcheurs. Le ciel devient azur. Voici les arbres fruitiers. Jacques marche en avant. « Comme Jacques est silencieux », dit Luc à Germaine. « Il s'ennuie de sa Russe. »

« Vous êtes stupide, répond Luc avec humeur, ils ne se voient plus du tout. — Vous croyez ? »

Les eaux brillent et font des parcours aveuglants. Les villages montent. On arrive, on les touche. Le vent d'en bas siffle dans le lointain. Bientôt les visages des trois jeunes gens sont frappés par des remous d'odeurs végétales et la vallée où tout est minuscule leur vient à la ceinture.

— Le printemps c'est la création du monde, dit Luc (pour dire quelque chose). Il y a bien des années que je ne l'ai senti comme aujourd'hui.

— Hé Jacques ?

Germaine répond :

— Ce matin ça donne le vertige.

On rencontrait des Valaisanes habillées de velours, sous leur chapeau comme une feuille morte, osseuses et belles, qui conduisaient des charrettes en plantant leur regard de fer sur un lieu très éloigné.

— Tu as vu les belles femmes, Jacques ?

— Ça va.

— Étonnantes. Archaïques.

— Oui.

— Pas trop fatigante la marche ?

— Non.

Il ne veut pas parler.

— Tu as déjà meilleure mine tu sais ? et de l'allure.

— J'ai vingt ans.

Il a fait cette réponse sur un ton lugubre. On sent maintenant les parfums, la chaleur des terres basses. Tout est clair, précis, splendide ; Jacques est noir.

Luc cherche à comprendre l'état d'esprit de Jacques. Jacques de son côté songe : cette maladie a établi des barrières entre moi et tout. Luc n'est plus le même. Il me regarde de biais avec crainte et mépris, comme s'il attendait de moi un malheur. Je devrais foutre le camp demain. Je suis le malheureux, toujours et encore, le Jacques, quoi. Si j'étais resté là-haut. Luc n'est plus le même, il me surveille. Si j'étais resté là-haut j'aurais pu l'emmener dans les prairies : Manuel, dis ce que tu as contre moi. Charmant petit. Pourquoi me fuir? J'ai dû en raconter pendant ma fièvre, mais Luc est muet là-dessus. Il voudrait bien qu'il n'y ait rien de changé. Là par exemple, pourquoi est-ce qu'il me regarde fixement et comme s'il avait envie de m'enfermer pour me tenir. Non je ne vais pas m'envoler, va. Et

puis je suis Jacques, mon vieux, tu sais, il n'y a rien d'autre, — Jacques ! Luc tu es épatant. Tu m'agaces, tu m'horripiles. Il faut attendre que le malaise s'en aille, être bon, être simple, et ça ira mieux avec Luc.

— Dis donc Luc, qu'est-ce que je racontais, hein, dans mon délire ?

— Des idioties, mon vieux.

— Mais comment ?

— Ah rien. Aucun sens, je te dis. Et n'y pense plus. (Luc s'impatiente déjà.) Réjouis-toi, c'est le printemps : *Ciel, œr, et vents, plains et monts découvers...*

Tout ce que je porte en moi, reprend la pensée de Jacques, tout ce qui est nécessaire, et la souffrance, tout ce qui me marque comme un forçat — est-ce que tu le connais si bien, toi qui marches à deux pas devant moi et que j'appelle « mon ami Luc ».

Midi arrive. La route s'élargit. Jacques voudrait se supprimer comme cause de tout ce qu'il voit, de tous les sentiments affreux de cette matinée éclairée, et parce qu'il est là

source ou le réflecteur de ce soleil épouvantable sur la vallée colorée par le désespoir.

Ils ne savent pas, ils ne voient pas. Je suis dans le désert. Le monde se sépare de moi. A cause de mon péché. Cependant ce péché c'est mon amour, et mon amour est beau. L'histoire recommence : je trouve des amis, des frères, tout est bien, je prends espoir, j'ai faim de travailler, je vais faire mes œuvres ; un jour ils apprennent la chose et ils s'écartent. Ma force. Parce que je cherche autrement qu'eux le premier rapport entre les hommes ; parce que je ne *sens* pas ce que cela veut dire : Luc + Germaine. Mais parce que je ne suis pas non plus consentant, parce que si je dois vivre dans mon amour j'y trouve aussi mon péché ! Parce que... Parce que je veux toute l'existence, simple, honnête, normale, moi. Parce que j'ai *aussi* besoin de Luc comme compagnon (Luc a pris le bras de Germaine), et si ce Luc en marchant touche le sein de sa Germaine est-ce que j'en tire une accusation contre lui? Hé bien alors! Dieu m'a fait tel — aucune délivrance possible. Et j'ai beau râler, m'insurger, me débattre ou me soumettre, *je ne peux pas accepter.*

Cologny et le lac, le film des images familières. Le pasteur tourné vers soi-même et dévoué à la vie spirituelle; Tante Angèle de Todi toujours parfumée à la lavande ; grand Jacques... Le souper du soir après la lecture biblique, servi par la jolie Martine dans son tablier blanc à volants tuyautés avec son bon sourire. — Et à ce moment même (on entrait dans Sierre) Luc Pascal, par télépathie ayant reçu la pensée de Jacques, revoyait Jacques sur la pelouse des « Prairies » lui racontant un fait de son enfance, le jour de Noël de l'hiver dernier.

« Mon vieux, elle s'appelait Marguerite et c'était ma cousine. Quinze ans et elle douze. Mais tu sais j'étais amoureux de cette fille à en perdre l'équilibre, comme tu vas voir : une vraie maladie. Par amour je cessai de manger. Je lui sacrifiais mes repas et mon sommeil, je ne dormais pas, je m'empêchais de dormir parce que j'avais imaginé que si je ne décollais pas ma pensée d'elle un seul instant j'arriverais à la posséder pour toujours. Elle habitait « aux Ormes » de Vandœuvres, par là, à six cents mètres de notre mur. (A présent je

crois bien qu'elle est morte, je l'ai perdue de vue.) Je brûlais le gymnase au moins une fois par jour pour rôder près de Vandœuvres. C'était convenu et tu sais, elle allait encore plus fort que moi. Je passais des demi-journées derrière une haie, ou sous le porche de sa ferme, embusqué, ou dans le grenier, ou même j'étais couché entre les fausses rocailles de son jardin. Elle m'apportait du pain et du chocolat et elle me passait des lettres : ça brûlait. Si elle ne pouvait pas venir je me contentais de la voir au loin, mais alors on s'envoyait dans la soirée des serments éternels écrits sur les feuillets d'un herbier en dessous des plantes, avec des ronds qui indiquaient la place où on avait mis la bouche sur le papier. Un jour nous avons été comme mari et femme, mais tu sais, si joliment, dans sa chambre, je ne peux pas te dire.

Je fus dénoncé, mon vieux, par « Les Justes » de Vandœuvres, une société évangélique pour la surveillance mutuelle. On rassembla la famille (sans ma mère qui commençait sa maladie) et alors! Tante Angèle cette sainte fille fut la plus féroce parce qu'elle avait reçu la dénonciation, elle se croyait donc déshonorée, et puis rien que le mot amour la met-

tait dans des états. En deux jours j'étais jugé, bouclé, expédié. Pension des Roches dans le Jura, régime exceptionnel : ni lettres ni sorties ni visites. Le pire, vois-tu, c'est qu'au lieu de me révolter j'acceptai tout comme une punition du Ciel : ils avaient mis le doute dans mon esprit. J'étais coupable, quoi, il fallait racheter. A cette époque-là je pleurais comme on fait du sport. Je devins très religieux, Marguerite avait été flanquée en Angleterre, je n'en savais rien. Ça va te paraître drôle ; je ne l'ai jamais revue, il y a toujours eu quelqu'un entre nous. Je pensais à elle avec honte, et parler d'elle eût été une abomination. Mon père ne fit jamais une allusion à l'histoire : c'était la preuve qu'une faute pareille ne pouvait même pas figurer comme souvenir dans la conscience d'un chrétien. Je m'habituai, je fus un abandonné, mon cher, et je rachetai tant que je pus. Je fus triste comme une bête jusqu'au jour où je trouvai mon premier ami, un gentil camarade, tu sais... »

7

Ils se rendaient chez Siemens le peintre. Voilà Siemens. Siemens attendait les trois amis au coin de sa prairie. Devant lui l'herbe surmontée d'arbres en fleurs, derrière lui un fond de montagnes.

Siemens est un gros homme en tenue de cheval, cordial et grand, sur sa tête un léger chapeau de cow-boy, et la figure romaine. (Il habite dans une tour militaire ancienne aménagée avec goût, il peint là des éboulis de glacier, des cabanes d'alpage, des vaches qui viennent boire au coucher du soleil, des soldats avec des paysannes endimanchées.) C'est un ami de Jacques. Présentations. Siemens, Germaine Marin. Il est aussitôt visible que Siemens trouve Germaine à son goût. Siemens est un dévoreur de femmes.

Siemens poussait les voyageurs vers sa tour.

« Superbe la descente, hein ? et ça fait quand même plaisir en venant de là-haut. Ah, là-haut c'est un tout sale temps; moi en mars-avril je refuse de monter. Tandis qu'ici. Voilà l'été et quelles couleurs, c'est le grand moment. Oui je travaille beaucoup. Et alors Jacques ? » La prairie elle, est charmante. « C'est fini le poumon ? mais encore un peu creux, hein, mélancolique. (Un rire formidable.) On va faire passer ça. Le déjeuner vous attend. » Le rire de Siemens paraît sonner dans une grotte perpétuelle. Ces hommes des montagnes. Germaine Marin devient très gaie.

Si Luc Pascal s'approche d'autrui c'est toujours avec le sentiment qu'entre lui et l'autre il restera une petite distance infranchissable et par là même infinie.

Il éprouve une difficulté plus grande en présence d'un de ses semblables car il est presque impossible que le principal en lui et le principal en l'autre correspondent, ou encore ne soient pas franchement opposés. Mais que faire avec un artiste local comme celui-ci apparte-

nant à une région de l'art vis-à-vis de laquelle Luc ne se sent même plus un artiste. Ces montagnes vertes ou violettes, ces rochers au naturel, cette peinture qui raconte des histoires. L'atelier du peintre ressemblait à une sorte d'église qu'on aurait parfumée avec de la poésie : antiphonaires, vieux meubles, cornes de cerf, robes de mariage. Luc se sentait l'ennemi de la poésie, il aurait éprouvé un vrai plaisir à mettre le feu. Sa belle humeur du matin sur la route où est-elle. Impossible de tirer de Luc un compliment qui serait pourtant bien nécessaire. Jacques par contre, décidément mieux, admire avec des adjectifs énormes.

On prit place dans la salle à manger, parquet marqueté et lambris anciens. Un déjeuner plutôt riche était sur la table (Luc a mauvais estomac). Bonne chère, vins secs, la gaîté à peu près générale, Germaine très excitée parlant peinture. Luc au fond ne s'intéresse qu'à lui-même, au petit cercle de réalités dont il fait la découverte et l'inventaire ; ce cercle était trop obscur et trop travaillé pour contenir ce que

l'on voyait et entendait ici. Il y a longtemps que Luc ne s'est senti si enfermé et si difficile; il fait des efforts d'autant plus grands pour masquer son état. Il y parvient puisque Siemens montre un superbe entrain et que Jacques, penchant la tête de côté, rit de toutes ses forces. Germaine Marin n'a d'yeux que pour Siemens ; sur le front de la petite madame Siemens, fraîche fille de la vallée, se creuse le pli de la jalousie. Luc n'étant pas assez amoureux pour défendre son bien, ferme boutique, avec la plus grande politesse possible.

Grand soleil sur les hautes chaînes à trois heures de l'après-midi. Le foehn soufflait ce qui donnait un ciel intense et des profondeurs violacées tirant sur le noir. On revenait des vignes où l'on avait regardé travailler les Valaisans. Luc se leva du petit mur sur lequel ils étaient tous assis, en contre-bas de l'atelier du peintre. « Songeons au retour, Jacques : le funiculaire part à 3 h. 52. »

Le soleil était dans sa gloire le long de la vallée qu'il prenait de face. (Ah l'ennui de

remonter là-haut, et la fureur contre l'habitude.) Ils marchaient tous les trois dans la rue principale, Jacques le premier et la tête basse. On avait vu venir l'église avec le cimetière. Jacques portait dans sa main gauche le sac de montagne de Germaine et de la main droite il faisait traîner sa canne sur les pavés pointus.

Le geste prit une seconde. Luc perçut le résultat avant d'avoir saisi la cause. Le sac où Germaine avait fourré ses objets volait en l'air par-dessus le mur du cimetière. Lancé par Jacques. Et la canne suivait le sac. Germaine criant « oh ! » Jacques se mettait à courir, il allait furieusement vite dans la direction du funiculaire et aussitôt il tournait à gauche vers le Rhône.

Un coup de vent emportait son chapeau resté à terre.

— Qu'est-ce qu'il a? qu'est-ce qu'il a?

— Vite, faisait Luc. Toi tu vas reprendre ton sac dans le cimetière. Il courait à son tour.

— Je vais au Rhône !

— Oui, criait Germaine.

Germaine dans le cimetière : elle retrouvait le sac qui était sur une tombe. (Choses cassées à l'intérieur.) L'irritation contre Jacques n'était pas aussi vive que l'émotion, la crainte,

pourquoi ne pas laisser ce sac, pourquoi ne pas courir ? Le soleil emplissait le cimetière d'une atmosphère jaune, unie, éternelle. Le ciel était épais comme une liqueur bleue. Pas le temps de regarder, pas le temps, et elle ne quittait pas le cimetière, elle ne pouvait s'en arracher.

La berge du Rhône était au diable, elle n'y alla pas. Elle n'osait plus revenir chez Siemens, elle marchait au hasard, et puis la voilà devant la maison. Ils y étaient tous. Luc et Jacques. Jacques méconnaissable. On eût dit que sa figure avait été passée au charbon. En sueur, criant, gesticulant. Il vociférait devant Siemens tandis que Luc lui serrait la main, lui tirait le bras en criant aussi très fort. On ne comprenait rien. Jacques hurlait : « J'ai vu ! J'ai vu ! » Qu'est-ce qu'il avait vu.

— Je ne peux plus supporter, je ne peux plus endurer son ingratitude ! Écoute, Siemens, j'ai vu : on s'est foutu de toi d'un bout à l'autre! Foutu de toi. On a rigolé. Toi tu es bon, tu n'as pas compris. J'aime la vérité. Je dis la vérité ! Il t'a manqué de respect. Je l'ai vu, je te dis que je l'ai vu, je connais bien ses façons! J'ai vu qu'il se foutait de toi. Tu sais comment il t'estime? comme rien du

tout, et d'abord il méprise ta peinture. Je te dis qu'il te méprise ! Et aussi en tant qu'homme. Je dirai la vérité en un mot : il nous méprise tous. (Ici Jacques s'étant dégagé montrait Luc avec son doigt.) Il nous déteste. Il nous méprise. Luc, tu me méprises. Ça paraît surprenant ce que je dis et c'est tout à fait comme ça, Siemens, il m'était absolument impos-sible de supporter plus longtemps une grossièreté... de supporter... de de de de... Un homme aussi bon, aussi fraternel que toi, un camarade, épatant, généreux, enfin un hôte, enfin, qui nous donne la joie... la joie... enfin! les meilleures choses... la douceur de sa maison! N'être pas remercié, mais... bafoué je te dis ! bafoué ! Tu vas comprendre, tu ne me crois pas, mais tu vas comprendre, quand je te dirai tout !... tout !... tu vas comprendre... Impossible de supporter...

Luc essayant d'arrêter le flot :

— Jacques tu es fou, Jacques ce que tu dis est faux et tu le sais, Jacques tu es malade. Tais-toi.

— Monsieur Siemens, regardez-le, il déraille.

— Non, il ne peut pas se défendre ! Il ne peut pas même protester, est-ce qu'il m'accuse

de mentir ? Est-ce qu'il niera qu'il a rigolé devant ta peinture ? Est-ce qu'il le nie ? Et qu'il te tient pour rien du tout ?

C'est assez pénible d'apprendre de vilaines choses des hôtes que l'on a bien traités, avouait la grosse figure du peintre, et il dévisageait Luc. Celui-ci commençait à gesticuler autant que Jacques, Germaine se mit à pleurer. Mais tout à coup Jacques de Todi tombe à genoux devant Siemens :

— Je veux prouver que je rachète auprès de mon ami Siemens les injures qui par ma faute lui ont été faites...

Luc pris d'une douleur morale insupportable quittait la pièce. Siemens et Germaine soutenaient Jacques qui reniflait à terre et le couchaient sur un sofa. Siemens rejoignait Luc au jardin :

— Je l'ai connu au militaire, il n'était pas du tout comme ça, il n'avait pas de crises nerveuses. Voyons, qu'est-ce qui s'est passé...

La journée n'était pas finie. Le funiculaire de 5 h. 15 les montait tous trois ensemble. Mais

Luc observant les faux regards de Jacques attendait de nouvelles explications. L'ombre se hâtait pour saisir la montagne dans le même sens que le train et par un mouvement plus rapide. Il y avait trois quarts d'heure à attendre dans la station de raccordement.

Jacques bondit hors du wagon avec l'impulsion de fuite qu'il avait eue près du cimetière. On courut. Il s'échappait facilement sans pouvoir disparaître. Il était à la nuit tombante dans le taillis touffu aux abords de la station. On cria : Ho ! — Ho !

Lui donner la chasse ? Il y avait un grand pan de montagne éboulé vers la gauche, ce serait le pousser là dans l'obscurité. On était d'ailleurs sûr de sa présence ; on l'entendait ; il pleurait, un grand bruit de sanglots et de râles dans une gorge serrée.

Parfois des paroles : Je suis un misérable, je suis un immonde, je ne mérite pas d'exister, je veux mourir, je suis un misérable, un infâme, je salis tout ce que je touche, il ne faut plus que j'existe, je suis un diffamateur, je veux mourir, je suis un monstre, un séducteur et un violateur, j'ai fabriqué des mensonges contre mon ami Luc, je veux mourir, je suis un infâme, je suis un misérable, etc.

Luc avait le cauchemar. Les fonds les plus mauvais de Jacques s'étant révélés, les mauvais fonds de Luc apparaissaient à leur tour.

— Allons-nous en. Lâchons-le.

— On ne peut pas, dit Germaine. Sur le ciel encore verdâtre le sommet d'un petit arbre oscillait avec rage.

— Tu vois, il est là.

Le petit arbre gémissant c'était Jacques.

Le bruit cessa d'un coup.

Un malheur ! cria Luc, et il se jeta en avant avec Germaine, fouillant la broussaille. Où est-il ? Il se passa un certain temps pendant lequel on entendait le fouet lointain du foehn sur les montagnes.

Les buissons s'ouvrirent d'une manière imprévue : la route, qui va du village à la station. Sur la route, Jacques, et une forme, une femme. Baladine Nikolaïevna. Le visage de Baladine et le visage de Jacques se touchaient. Rien d'autre, il ne se passait rien, il n'y avait rien, deux statues. Deux statues, et un miracle (très obscur comme la rencontre et

l'atmosphère). La force de deux êtres dont l'un dompte, domine et rétablit l'autre. La bataille finie Jacques était défait ou plutôt l'autre Jacques était vainqueur, car il se mit à marcher sagement auprès de Baladine Nikolaïevna, qui rejetait en arrière sa forte tête nue de chat ou de panthère apprivoisée sans toucher d'un mot personne.

8

Dans les semaines qui suivirent bien des rapports changèrent. Jacques de Todi laissait tomber derrière lui les souvenirs de sa crise à Sierre ; c'était le bon Jacques. Ses yeux lavés par l'eau des sources ; sa droite, sa loyale figure ; cette fois il était guéri. Fantômes, nuages, disparaissez : Luc se demandait si tout ce qui s'était passé avait une réalité. Il penchait à considérer l'histoire entière comme le reflet fantastique d'une maladie.

Le temps était au beau.

Luc s'était brouillé presque tout de suite avec Germaine Marin, ceci comme conclusion à des événements antérieurs et sans rapport avec Jacques. Il jouissait enfin de la solitude sentimentale. Il était « sur son roman ».

Les deux amis se réunissaient souvent chez Luc pour parler travail en fumant des ciga-

rettes. Jacques fignolait le mémoire pour l'Université de Bâle. Entre parenthèses le jeune Manuel était parti. Luc négligeait de remarquer quoi que ce soit dans la vie intime de Jacques : n'était-ce pas surtout parce que Jacques fréquentait Baladine.

Autour de Baladine Nikolaïevna était le nouvel intérêt.

Elle arrivait avec sa brusquerie admirable. En coup de vent et toujours nu-tête comme le soir du funiculaire. Probablement attribue-t-elle à sa chevelure une puissance magique. De fait le soleil restait prisonnier *en son beau poil brunissant* comme dit Ronsard.

Baladine disait bonjour à Luc « Good luck to you » et montait droit chez Jacques. Celui-ci la recevait toujours. Lui qui jadis appelait Baladine « une peste asiatique ».

Ce qu'ils faisaient ? Jacques quelquefois sur son lit, ou assis à terre, était sous les regards de Baladine. Elle fumait, il fumait. En une heure ils prononçaient à peine dix paroles. Jacques s'enfuyait au fond de lui-même, s'y installait et s'y fortifiait. Cette femme était un ange de la vie auquel il fallait obéir bien qu'il ne formulât aucun commandement. A lui on ne pouvait rien déguiser. Pour lui plaire

Jacques devait rester tranquille et réfléchir. Cet ange vous rendait heureux. Toutefois une certaine quantité d'agression, de mauvais vouloir et de dureté avait à trouver une issue, et alors un besoin sournois de l'irriter, de l'égratigner un peu parce qu'elle était là si puissante. Enfin un attendrissement bizarre. Celui des gens qui se sont trouvés dans l'adversité. Si l'on avait ouvert la porte à l'improviste on eût vu par exemple Jacques à genoux devant Baladine qui faisait ses lèvres au rouge.

C'était un compagnonnage actif. Pas un mot d'amour.

Peut-être que Baladine Nikolaïevna n'était pas insensible à la couleur des yeux de Jacques. Mais Jacques ne rêvait pas de Baladine. Il ne mettait pas la main sur le corps de Baladine même par hasard, il était calme, il n'éprouvait pas pour elle un sentiment exclusif, il avait seulement besoin de sa présence, besoin régulier et quotidien qui satisfait, le laissait joyeux.

Luc n'était pas moins tranquille devant Ba-

ladine. Baladine lisait les poésies de Luc. Baladine racontait de petits morceaux de sa vie et l'on savait à présent qu'elle s'appelait Sergounine, avait été mariée à un Reinhardt et présentement divorçait. Comme Luc n'éprouvait aucun trouble il n'était pas jaloux de Jacques, d'autant plus que Jacques probablement n'aimait pas cette femme, mais Luc allait jusqu'à souhaiter que Jacques et cette femme s'aimassent tant il avait d'affection pour Jacques.

Bientôt Baladine démolissait la demeure provisoire de Jacques, fort rapidement.

— Tu n'as rien d'un professeur, tu ne seras pas Herr Privat-Docent. Tu dois faire de la peinture. Tu dois peindre. Tu es un artiste, mon cher.

— Comment savez-vous que je suis un artiste ? (Il riait maladroitement, il était flatté.)

— Je t'ai vu pleurer, *amico*, je sais, moi (avec quelle désinvolture elle pénétrait dans l'intimité de Jacques). Il faut sauver ces larmes-là dans une région *très élevée, supérieure !* (Elle remontait drôlement ses sourcils.) J'ai connu beaucoup des artistes. Je sais comment ils sont, ils sont toujours des enfants méchants. Et je connais le mouvement par lequel ils pleurent, il y a bien des manières de pleurer

mais les autres hommes ne pleurent jamais comme eux, et c'est alors en les voyant pleurer qu'on peut dire vraiment ce qu'ils valent. Tu es un artiste. Même si tu peins mal pendant dix ans, c'est mieux que l'Université de Bâle. Pour ton cœur.

Elle disait aussi :

— Quitte ta famille, brouille-toi avec ta famille. Je le veux.

Jacques s'égayait bruyamment.

— Comme vous arrangez ça, quelle drôle de fille.

Jacques laissait Genève sans nouvelles, lâchait la philosophie, commençait à peindre. Et partout on sentait l'aile de l'espérance.

9

Matin de juin, toutes les fleurs, tous les oiseaux.

Jacques marchait sur une petite prairie qu'enfermaient les mélèzes. Il foulait une herbe odorante, délicieuse, où les fleurs étaient en aussi grand nombre que les feuilles. Là-dessus reposait l'azur.

Chaleur légèrement répandue partout ; et du vent.

Jacques monologuait : Moi je sais être heureux comme personne au monde. Nuages des soucis, mauvais rêves, je tourne la tête et c'est fini. Il me suffit à moi d'une matinée d'été. Le ciel. La terre. Le vent. L'odeur. Le sol. Le jour. Montagne, à toi montagne ! tu es la fille de mon cœur, tu es l'objet de ma main. Montagne quand on est sur toi et que l'on écoute

ta pensée immobile. Oui à Dieu. Et alors quelles lumières ! la résine, le foin, les églantines, et alors quels parfums ! Les cloches des vaches qui pâturent déjà dans les régions de l'air. Je suis bien. Suis bon. Le ciel a mes couleurs. Je marche. J'enjambe. Suis très bien. Le soleil dans l'œil, et les ombres. Je suis encore mieux. Je suis de mieux en mieux. Accordé à tout ce qui brille et qui respire. Entrons dans le bois. On y observe les bêtes. Les sapins chantent sur les rochers, air de Siegfried, voici les mousses, pommes de pin, branchettes, et le plaisir de casser du bois mort. Plafond vert transparent. Tiens une grosse fourmilière endormie sous ses aiguilles.

Il pénétrait dans une seconde petite prairie. Celle-là avec un mayen, une cabane rouge pour les foins. Ça me rappelle la Bella Tola. Mais la différence heureusement c'est que l'Été marche pieds nus dans les herbes. Pieds nus dans les herbes. Un pâtre.

Un gosse garde les vaches. Il a les pieds nus.

Un enfant qui a les pieds nus.

C'est un pâtre. D'une douzaine d'années. Brun et sérieux, gentil. Le type un peu italien

déjà. Mais non cette douceur rude, elle est des montagnes, elle m'enchante.

Il taille une baguette. Il écorce la branche avec son couteau. Il lance une pierre à sa vache parce qu'elle va trop loin. Il se rassied. Il reprend sa baguette.

Bonjour, enfant !

C'est merveilleux comme il est frais, une source dans un vallon de mousse. Je crois que je vais l'aimer. Il a la bonté de la terre aujourd'hui. De la même nature que cette alpe au-dessus du fond de la forêt.

— Bonjour m'sieur.

L'enfant n'a aucune défiance de Jacques et pas d'intérêt pour lui non plus. Les voilà assis près du mayen qui est vieux, cassé, tout de travers comme un donneur de mauvais conseils (on y peut pénétrer par cette petite porte à loquet).

— C'est à toi le mayen, dis ?

— Non.

Il a le caractère taciturne, l'indifférence douce des gens d'ici. Il écorce sa baguette tout comme si Jacques n'existait pas. Cependant Jacques tremble parce que le visage de l'enfant s'inscrit en lui avec des traits de plus en plus ardents, de plus en plus chauds et lim-

pides. Quelle grâce il a. Son teint clair. L'enfant ouvre des lèvres charmantes, un peu gonflées ; au-dessus des yeux bleu dur les sourcils sont bien dessinés, et un petit front volontaire se perd sous la chevelure brune. Il est proprement mis dans une veste qu'on a souvent lavée. Seul détail pauvre : ses pieds nus et boueux.

— D'où es-tu ?

— De Venthône.

— Si bas. Et tu viens jusqu'ici ?

— Pour les vaches.

— Comment t'appelles-tu ?

— Stoebli. Mais ton prénom ? Charles.

L'enfant regarde à la dérobée son questionneur. Et celui-ci a un frisson, dans tout son corps et jusque sous ses cheveux se produit un frissonnement délicieux : c'est la joie. A cause de Charles Stoebli, et parce que lui Jacques il lui dit ces paroles :

— Nous sommes amis, veux-tu ?

L'enfant fait signe : oui. Jacques a saisi les deux petites mains dans une des siennes et il les serre fortement. Quand Jacques desserre, laisse aller les mains, aussitôt Stoebli reprend sa baguette pour la tailler.

Ils se parlent longuement. Avec tendresse.

Jacques n'a plus ni crainte ni doute. Quoi qu'il arrive, il est heureux comme le soleil. Quel que soit le danger, l'impatience et le désir sont enchaînés par un pur amour dont il fait vœu devant la Nature. Parce que la Nature lui montre un visage adorable.

Si Jacques prêtait plus d'attention à sa conscience, il sentirait quelque chose se déchirer profondément (un certain calme, une vertu acquise) et il verrait en son esprit se faire une sorte de naufrage, celui d'une figure entièrement contraire, lèvre rouge, chevelure flamboyante, qui l'a suivi jusqu'à ce mayen — pour disparaître. Seul. Enfin. Avec lui. L'enfant. Après le naufrage un grand remous agite l'élément puis tout retrouve l'équilibre. Jacques éprouve sa nature. Il en est fier. L'amour qu'il donne au pâtre est bien en accord avec l'Univers

Ces nymphes, je les veux perpétuer...

mais avec une plus extraordinaire douceur, plus de folie et le sentiment magnifique de l'Interdit. L'enfant reçoit comme un secret qu'il comprend une invite mystérieuse. Le désir et le don empourprent les montagnes. Ces forêts moites nous seront favorables. Je touche

son dos entre les épaules plus délicieux à la main que la peau d'un fruit. Il est heureux. Charles tu aimes le soleil, tu m'aimes ? Je le conduis par la main à la cabane. Il rit.

10

Luc travaillait. Fenêtres et portes ouvertes sur le beau temps de la montagne. La saison le réjouissait. Il couvrait les feuilles de papier avec sa petite écriture.

Le téléphone sonna. Siemens, de Sierre.

— Ah ! enchanté, dit Luc.

— S'il vous plaît M. Pascal, je veux vous parler ce matin chez vous d'une affaire sérieuse.

— Venez, je vous attends. De quoi...

— Non, pas par téléphone. Je monterai dans une heure.

— Très bien.

— C'est vous que je veux voir et non pas Jacques.

— Entendu. Je reste ici et je vous attends.

Luc se remet au travail. Les idées, les inven-

tions, la phrase sûre : tout ceci tourne autour du sapin, erre en glissant sur le ciel, revient sous sa main, joue avec le papier et devient une grande page de lignes noires. Il est un peu moins satisfait pourtant, il y a une ombre.

A onze heures arrivait Siemens.

— Bonjour.

— Bonjour. Jacques n'est pas là ?

— Non, mais asseyez-vous, et vous déjeunez avec nous ?

— Je ne sais pas, attendez donc, je ne crois pas. — Mais qu'est-ce qu'il y a donc cher ami?

Le grand Siemens pas du tout tranquille.

Assez bas :

— Avant-hier Jacques a rencontré du côté de Lenz un garnement de Venthône, un nommé Stoebli.

— Ah. Luc change de figure.

— Hier soir je vois arriver chez moi le gendarme de Sierre. Je le connais bien, c'est un de mon pays, nous sommes nés tous les deux à Saint-Luc. Il croyait bien faire en me prévenant, vu que je connaissais Jacques, qu'une

plainte est déposée contre lui. Par le père de ce Stoebli.

— Une plainte, pourquoi donc, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Des choses regrettables. Jacques a usé de l'enfant qui d'ailleurs est une petite fripouille, et qui après s'être laissé faire a tout chanté en rentrant chez lui. Le père est un des ivrognes de Venthône. Et bedeau à l'église. La mère n'est pas fameuse non plus. Stoebli a la haine des étrangers. Hier matin à sept heures il était en bas avec sa plainte. Voilà, ça ne plaisante pas. Si nous ne l'arrêtons pas tout de suite, l'affaire ira jusqu'à Berne. Une vraie chance que nous soyons là. Mais ce ne sera pas commode (et délicat à cause du gendarme). Vous verrez. Ah je les connais mes Valaisans.

Siemens avait l'air embêté.

— Sacré idiot de Jacques.

Siemens considérait le scandale — affectant Jacques, le pasteur de Todi, Genève, le Valais tout ensemble. « En Suisse nous ne plaisan-

tons pas. » Siemens déplorait la divulgation des faits, comme si les faits dès qu'ils étaient connus des Valaisans changeaient de caractère. Les faits en soi, c'était affaire à la conscience de Jacques ; et sans doute ces faits mêmes pouvait-on les comprendre, enfin, car on tenait compte de certaines choses : « Ainsi, au militaire, disait Siemens, j'ai vu une chambrée de onze lieutenants dont deux seulement avaient connu des femmes. »

Et Luc ? Entièrement indifférent aux pratiques sexuelles, il voulait l'être : sans attrait ni dégoût ni tolérance. Or il entendait une protestation qui venait certainement de l'Amitié douloureuse, donc s'il ne blâmait pas l'acte il ne l'acceptait point de la part de Jacques, ce qui revenait au même, il ne supportait pas ce désir dans le cœur de son ami. L'amitié remarquait encore la circonstance aggravante de *l'enfant*. Faisant intervenir la morale, l'amitié creusait sa blessure. C'est alors que Luc changeait de rôle et s'insurgeait contre sa basse manière de penser en découvrant la nécessité qui conduit Jacques. Comment douter de Jacques au point de ne pas rapporter cette tendance de Jacques à Jacques lui-même. Comment ne pas admettre qu'une

partie de la pureté naturelle à Jacques devait se trouver conservée dans le corps de son acte et même illustrée en un certain sens (par la beauté du rapt) ? Quand on connaissait Jacques... Un homme « bien » peut-il accomplir quelque chose de vil. Enfin que dire du don que Jacques avait fait à l'enfant ? Comment nier le don — ou l'apprécier ? Mais alors que de difficultés, quel cruel mystère.

Un bruit s'étant répandu dans la station, le beau monde tourna le dos à Jacques. Ces gens en chandails de soie s'écartèrent avec un même mouvement de vertu et c'est par eux que Jacques eut connaissance de ce qui lui arrivait.

Tout le monde — sauf Baladine Nikolaïevna Sergounine qui affectait de se promener en lui prenant le bras. Ni Jacques craintif, ni Jacques confus ou fuyant ne lui faisaient peur, et pas non plus celui au sourire faible qui s'avançait sur la route en clignant des yeux, car tous les Jacques avaient besoin de Baladine précisément parce que rien de charnel ne les liait à cette femme énergique et séduisante. Baladine désin-

téressée n'avait qu'à désigner le chemin de la vie. Au contraire Jacques sous la menace craignait Luc, son point de vue d'homme, son amitié comme sa logique, son terrible « jugement » ; il fichait le camp dès qu'un mot, une allusion lui rappelaient que Luc et Siemens bataillaient à Sierre pour le tirer d'une affaire dégoûtante.

« Est-ce qu'il se laisserait traîner au tribunal et condamner. Est-ce qu'il jouerait sa vie sur cette histoire. Je ne lui demande pas de nous aider mais tout de même de comprendre. Non il n'a pas de caractère. Il s'en tire comme un enfant gâté. » (On avait intercepté un « message » que Jacques faisait porter à Venthône afin de revoir le Stoebli.)

C'est Baladine qui trois jours plus tard lui annonça la bonne nouvelle : « Tout est arrangé. On transige. Tu devras payer deux cents francs à son père. »

II

Luc reverra toujours la scène.

La petite chambre emplie par un groupe d'hommes : les trois Valaisans, plus le gendarme près de la fenêtre, et Siemens causant avec le gendarme. La chambre de Jacques. Les Valaisans sont endimanchés dans des vêtements d'un noir spongieux. Le père est le type du sournois des processions tel qu'on le voit communément entre Brigue et Saint-Maurice, l'homme « en dessous » qui porte toute sa barbe. Il se mouche souvent dans un morceau de toile bistre parce qu'il a le nez plein de tabac. On remarque les rides de sa figure, profondes comme des ravines à sec. Les deux autres (son beau-frère et un homme du village) sont franchement vilains, laids et soupçonneux. Trois regards paysans se tournent vers le gendarme : il est leur garant, leur

soutien dans une affaire qui ne se termine pas comme elle le devrait, selon la loi, mais que des influences bien malignes ont tournée autrement ; il n'y a que le gendarme qui puisse rogner encore un peu sur les influences. Pour les paysans le délit est obscur mais d'autant plus grave et il s'agit d'argent ; Siemens est l'ennemi, il a le bras long. En ce moment le méfiant Stoebli se souvient d'avoir été collé contre le mur par le peintre : « Assez, vieux brigand, on te donne 200 francs et tu retires ta plainte, tout est fini, ou alors je me charge de te faire des ennuis, moi ! » Le gendarme rassure au point de vue de la justice, mais il ne donne pas de garantie pour le chiffre de l'argent. Le gendarme se sentant regardé de cette manière fait à son tour un report sur M. Siemens honorablement connu par tout le pays. Le gendarme est noir et rouge, sa tunique à basques est du modèle Napoléon I^er^, son pantalon trop étroit pour le ventre, baudrier en cuir blanc, boutons et sabre. Cette image d'Épinal ne sourit pas et ne fait entendre aucun bruit ; il est suisse, il est la fonction vivante.

On attend Jacques. Jacques ne vient pas. Luc voudrait f... le camp.

La porte s'ouvre, c'est Jacques. Cette fois

la pièce est pleine. On referme la porte. Jacques reste debout contre la porte. Le regard de Jacques est comme annulé ; dans ses yeux l'iris a la même couleur que le blanc.

Jacques cherche le père à qui il *doit* remettre ce qu'il tient dans son poing fermé. Il le trouve presque tout de suite parce que le père se manifeste. Le père cette vieille brute ? (et petit Charles son fils ?) Le gendarme inanimé laisse faire et regarde ; les sentiments ne sont pas de son ressort. Jacques devant le père de Charles est subitement ébloui par une vérité ; et humain, sensible comme il sait l'être, il s'avance. Il fait un effort pour changer d'un seul coup ses rapports avec ce père qui est son prochain et le père de Charles. Le père est un homme que j'ai offensé ; alors je m'humilie, je lui demande pardon. (Luc suit avec effroi ce raisonnement du grand Jacques.) Jacques d'ailleurs ne raisonne pas, il est dans la grâce chrétienne. Avec un regard expressif il tend sa main droite au père.

Le père garde ses mains dans ses poches. Le gendarme fait un mouvement, pour que Jacques donne de l'argent. Alors Jacques présente sa main gauche et au bout des doigts les deux billets de cent francs.

— Alors, alors ? Monsieur Siemens l'a dit, peut-être bien mais alors, avec deux cents francs ce serait fini, et l'honneur de mon garçon hé? Et l'honneur de mon garçon. Alors j'ai la loi qui est pour moi, j'ai la loi. Alors.

Le Stoebli n'accepte pas les billets, mais redressant la tête et le dos il prend à témoin ses deux comparses.

Jacques pâlit encore. Le voilà en cire. La grâce le quitte. Luc le regarde. A l'intérieur Jacques s'effondre. C'est le marchandage, la saleté. La main de Jacques, la main tendue avec les billets tremble si fort que les billets battent, on dirait les ailes d'un oiseau. Jacques ne cherche pas à dissimuler son tremblement. Jacques avoue sa misère avec le bout de ses doigts. Jacques abandonne tout. Mais de son autre main il cherche le portefeuille...

Il faut intervenir, c'est intolérable, Luc, Siemens aussi. Au gendarme de parler.

— Puisque c'est entendu comme ça.

— Puisqu'on est d'accord comme ça.

— Mais qui d'accord? Si je suis forcé, comme ça.

— Ah, dit le gendarme, alors c'est autre chose.

L'affaire se gâte. Jacques essaie de trouver

cent francs de plus. Siemens se plante entre le Valaisan et le gendarme.

— L'arrangement à l'amiable a été fait avec moi, Siemens, conclu chez moi, de bonne volonté des deux parts, je suppose ? On a confiance en Siemens.

— Bien sûr, Monsieur Siemens, assurément. Prends les billets, Stoebli.

— Prends les billets, Stoebli. C'est entendu comme ça.

— Comme quoi ?

— Deux cents francs. Prends-les. C'est fini.

Le gendarme donne un coup de son sabre sur le plancher. Les billets sont pris et enfouis dans une poche. Les trois paysans se couvrent de leurs feutres. Jacques ne bouge pas, c'est une statue, une figure de déshonneur. On invite le gendarme à boire un verre de Fendant. Tous sortent. Jacques est au milieu de sa chambre, Luc vient et l'embrasse, Jacques ne lui rend rien.

12

— J'y ai réfléchi. Je me suis rappelé la nuit du délire et aussi ce que tu m'as raconté des amours de ton enfance. Eh bien, sois ce que tu es *par art aussi bien que par nature*, selon le vers de Shakespeare. Lie-toi avec un homme ayant comme toi l'amour « du même ». Abandonne l'opposition qui t'épuise. Sépare-toi de la morale et de ta famille. Tant pis pour moi, mon cher Jacques. — Impossible, mon bon, impossible. Et puis ce que j'ai pour toi je le garde, c'est l'amitié. — Mais un conseil, un ordre que l'on doit te donner : ne touche plus aux enfants. — Si j'étais libre. — Ton salut est à ce prix. — Mais je le veux, Luc, je le veux ! Honnêtement, Luc, je n'accepte pas cette chose. Elle est en moi. — Comment, en toi ? — C'est un autre que je connais bien, étranger à moi, et moi tout de même, tu com-

prends ? qui a la passion de cette chose. Il apparaît quand ça lui plaît, ou plutôt non, il n'apparaît pas... Moi je ne peux pas te dire ce que j'aime, si ce sont les hommes ou les femmes, je n'en sais rien. — Un autre... Oui le besoin, la nécessité te poussent, mais tu es responsable à chaque instant. — Je disais qu'il apparaît, ensuite je me suis repris, il faudrait plutôt dire que moi je change. Et ça vient toujours après certains états. — Quels états ? — Par exemple quand je suis très heureux dans la nature, quand je sens que je me porte bien, quand j'ai envie d'être jeune, d'être beau. — Jamais quand tu es nerveux ou mélancolique ? — Jamais. — Alors tu vois bien que cet amour est lié à tes forces. — Non, c'est un péché. — Voyons crois-tu encore au péché ? — C'est un péché, je le vois comme un péché, il n'y a rien à faire. — Et l'autre personnage pense-t-il que c'est un péché ? — Mais voyons, non. Pour lui c'est beau. — Beau à la manière de l'Antiquité. — Oui bien sûr. Peut-être. Ou alors quelquefois aussi... Il passe par-dessus. Il est fort. — Hé bien quand tu en es là, est-ce avec angoisse ? — Formidable plaisir. — Je reviens à ce que j'ai dit. Si tu as du courage, et si tu veux te sauver toi-même, tu établiras ton équi-

libre sur ta nature, tu seras un platonicien, sinon... Et puis qu'importe tout ça : travaille, voilà ta raison d'être. Aime des hommes, si ça te fait travailler. — Non parce que je ne serai jamais ça... inutile de chercher... enfin n'en parlons plus, veux-tu ? J'aime la vie saine, mon vieux Luc, la vie brave ! J'aime le soleil, l'humanité (tu sais dans les anciennes sculptures de l'Inde ces femmes géantes qui ont les seins et le ventre comme les globes du monde). Je veux vivre. Tiens je voudrais m'embarquer pour le Brésil ou l'Afrique. Je voudrais connaître par le détail toutes les histoires de la vie dans le monde entier ! Et j'ai confiance au fond, tu sais, j'ai confiance. — Oui, dit Luc méchamment, et c'est pourquoi tu trébuches sur un péché.

Jacques est dans le train le long de la vallée. C'est vers le soir.

Les hautes parois des montagnes arides sur le ciel gris ne bougent presque pas, tandis que le train roule à leur base : elles ne veulent pas lâcher Jacques.

Jacques coupe et coupe. Les montagnes recommencent.

Adieu. Il est parti. Il s'est arraché de là, fini et terminé, départ. Déjà plusieurs heures le séparent de ceux d'en haut, avec des mouvements fatigants, des attentes et la poussière des gares. F-I, fi — N-I, ni. Il a fait sa malle à deux heures, brusquement, juste après avoir lu la lettre de son père, il a jeté dans la malle « les bons et les mauvais jours », il a fermé ça en vitesse, à quatre heures un dernier signe de la main à Luc (le funiculaire s'enfonce), à six heures la montagne était déjà loin ; dans la gare C. F. F. il a aidé le commissionnaire trop vieux en portant sa malle lui-même, il a regardé autour de lui, il n'a vu que des gens nouveaux et ça l'a soulagé, en face de lui dans le train est assis un homme nouveau auquel il a parlé, c'est un représentant de commerce de Berne.

Fini. Il est libre. Fini. Terminé. En arrière. Sa vie là-haut et à Sierre il n'y pensera plus jamais. (Même pas dit au revoir à Siemens.) L'heure pénible des adieux avant le départ du funi, cela s'en va en fumée sur une montagne quelconque comme font les feux de bois quand tout a brûlé. Oui on a souffert, c'est naturel.

Mais fini, délivré ! Jacques pousse dans les failles de la montagne de sales choses qui se sont passées, il les précipite, il les fait mourir avec fracas.

Au bout de la ligne attend le pasteur de Todi. La Basler Universität, et cætera. Je ne crois pas. Il arrivera une catastrophe, on ne sait pas laquelle. L'idée de la catastrophe est reposante. On peut s'abandonner à la catastrophe, s'endormir dessus, dedans. On n'a plus personne. Je fais le bilan. Finie en somme la camaraderie avec Luc Pascal. Après ce qui nous est arrivé, il fera un relevé général des comptes et trouvera zéro à l'actif de Jacques. Finie également la Baladine. Elle s'est montrée gentille, mais qu'est-ce qu'elle voulait et qu'est-ce que Jacques voulait d'elle ? néant. Germaine, Manuel, la débandade de ces gens. Liquidation générale. Tout le monde sera soulagé.

Et Charles (la figure fuyante et douce de Charles Stoebli). Il le met à part. Il l'aime encore l'enfant. Malgré tout. A cause de tout. C'est la seule chose qui fasse vraiment mal : il ne l'a pas revu.

Tout le monde sera soulagé.

A quoi bon.

Oui à quoi bon. On oubliera Jacques. On l'oublie déjà. Jacques meurt, il est mort. C'est curieux que les montagnes ne veuillent pas s'éloigner, qu'elles restent là, le train roule sans arrêt et pourtant n'atteint pas Saint-Maurice.

O Dieu qu'est-ce que tu vas faire d'un homme comme moi (le ciel noircit). Je suis curieux de le connaître. L'orage, déjà vu, inutile. Le bruit du train remplace l'âme et ce n'est que du bruit. Alors qu'est-ce que tu vas faire d'un homme comme moi ?

On se réveille devant le lac nocturne. Les montagnes ont disparu mais tout est obscur. Il pleut. A Villeneuve le long du flot un grand trou noir. C'est le Léman exécrable et nécessaire.

Ici se retourna le cœur de Jacques.

Une âme, une ombre voletant de tous les côtés se jetait sur lui par les fenêtres du train. Elle s'approchait, reculait, lui confiait un mot. Jacques avait peur, il ne comprenait pas le mot. Il trouvait la présence naturelle. Rien ne

l'étonnait. « Péché... » La voix intérieure-extérieure était lasse, spirituelle. Est-ce que j'invente, se disait Jacques de Todi ; non elle est là. Évidemment la même. Celle de l'eau. L'âme exprimait encore le regret de certaines choses difficiles à saisir, au moyen d'un discours qui peu à peu devenait volubile ; mais il semblait à l'entendre que tout fût expliqué, car il fallait nécessairement pour eux (elle et Jacques) un chemin particulier et d'autant plus beau qu'il serait plus misérable, plus ignominieux. Un sein s'ouvrait. Jacques entrait dans ce sein merveilleusement doux, éternel, et par l'ombre de la tante italienne de son enfance Jacques avait envie de la mort.

SUITE ET FIN

UNIVERSITY OF VICTORIA
LIBRARY
Victoria, B. C.

13

RÉCIT DE BALADINE

Il faut que je remonte aux premiers temps de ma liaison avec Jacques de Todi.

Nous vivions à Genève. Dans ce nouveau quartier qui se construit là-bas au bord de l'Arve. Vous connaissez ? La rue des Aubépines n'est pas une vraie rue, plutôt une route, sur laquelle on a élevé quatre ou cinq maisons à beaucoup d'étages, et nous étions dans l'une ; cela va de la rue de Carouge qui est vulgaire et populaire jusqu'à un terrain vague près de l'Hôpital Cantonal. Nous habitions une des maisons neuves, au cinquième. C'était en mars 1911.

Nous nous étions retrouvés à Lausanne. Il est inutile de raconter comment, c'est très compliqué. Je ne pouvais plus vivre privée de lui

et certainement je l'attirai par la force de ma pensée. Il se montra affectueux pour moi, et ardent d'une certaine manière, oui c'est ainsi qu'il faut dire pour laisser tout son mystère à notre rencontre. Il était séduit par une chose de moi, j'en étais sûre. On arriva à Genève sans un sou.

Pendant qu'il restait caché à l'Hôtel du Simplon près de la gare (il n'avait pas encore la force d'affronter une vie nouvelle, surtout à Genève) je cherchai et louai cet appartement rue des Aubépines. Il y entra comme un voleur mais presque tout de suite il s'y sentit rassuré. Je décidai de prendre un travail de bureau pour gagner sa vie et la mienne. Je trouvai un emploi à l'*Union du Crédit Suisse*, 25 Corraterie, j'avais 350 francs par mois.

14

Je partais chaque matin à 9 heures moins 10. Je laissais Jacques en pantoufles dans l'appartement sale, il le fallait bien, cette femme de ménage ne venant pas la plupart du temps. J'étais *obligée* de partir, j'étais en retard. Alors je le regardais mon grand Jacques pour me donner du courage. Dans un pyjama très ouvert en haut qui laissait voir sa poitrine, il passait d'une pièce à l'autre, il traînait ; je savais qu'il allait tout balayer après mon départ.

Jacques faisait de la peinture. Son atelier était la pièce du devant. A ce moment-là il n'y avait aucun doute pour moi qu'il dût devenir un grand artiste. Mon rêve était de le travailler si profondément que je ferais sortir de lui un Courbet ou un Boecklin ou un Segantini. C'était très naïf et très bête. Je me donnais de

l'espoir parce qu'il le fallait bien. Moi j'aime ce qui est grand. Et vous savez, je ne connais rien à l'art, ça m'est égal.

Jacques dessinait et peignait pendant le temps qu'il passait à la maison — au commencement de notre vie, la journée entière. Alors je me sentais fière le soir. Avant moi il n'avait rien produit, il n'était rien ; et maintenant je devais jeter à terre ses pinceaux pour qu'il s'occupât de Baladine. Mais il avait lâché l'Université de Bâle et le reste. Il avait fait tout ce que j'attendais de lui.

Songez qu'il avait dit à son père en ma présence : « Je vivrai avec Baladine Nikolaïevna que voici, hors de vous et malgré vous, et nous nous marierons ou nous ne nous marierons pas, ça nous regarde. Je renonce d'avance à tout ce que vous pouviez me donner et dont vous pouvez me priver. » Oui ce fut l'heure de son grand courage. C'était un dimanche, je me souviens : le pasteur était chez nous. C'est un homme triste, autoritaire et qui se cache derrière un faux optimisme, mais ce jour-là il tremblait comme la feuille quand il me regardait. « Tu abandonnes le Christ, ton père, et la voie de l'honneur dans la ville même où tu es né. » — « Oui, la voie de l'honneur !

dans la ville même, parfaitement. » Hélas hélas, mon pauvre Jacques. On ne les quitte pas les Todi, on n'abandonne pas ce Christ, on ne se sépare pas d'un pareil père, je l'ai vu.

L'interlocuteur demande à Baladine Nikolaïevna : Mais qu'est-ce que vous poursuiviez ?

Ce que je voulais ? Sa force et la mienne. Notre salut si vous me comprenez. J'ai toujours voulu croire que j'étais capable de grandeur : il y en avait à me lier avec Jacques de Todi. D'ailleurs j'avais foi en Jacques et j'étais amoureuse. Ce que je cherchais ? Au fait je n'en sais rien, rien du tout. Peut-être que j'avais trouvé bien de me purifier avec lui parce qu'il était pur, ou alors de le sauver ? Après ça j'allais à l'aveuglette.

Écoutez, ce qui me gênait dans mon action était de l'aimer si passionnément. Un amour plus léger, plus simple aurait réussi plus de choses. Il m'est arrivé souvent de ne pouvoir faire pour lui un petit mouvement salutaire

tant la violence de ce que j'éprouvais me rendait immobile, pareille à une statue. Excès de désir, de pitié et de colère donnent le même effet négatif. Ah je n'étais plus Baladine de Vermala ! A Vermala je ne savais guère ce que je faisais, aussi allais-je si facilement.

Mais le vrai problème était *son* amour.

Maintenant, même après des années, je ne peux pas me prononcer. Que je dise d'abord : il fallait admettre ce besoin contraire à moi (moi femme) qui existait en lui. Je l'avais connu et vu ce besoin, à travers des épreuves. Je n'allais pas le discuter. Il n'y avait aucune méprise, n'est-ce pas ? aucune fausse entente. Je pouvais lutter avec mes armes, mais non pas faire l'étonnée ni me plaindre. Si dans ce sens je n'avais rien pu comprendre ni accepter, n'eût-il pas fallu laisser Jacques suivre sa destinée au lieu de l'appeler à Lausanne ? Tout le monde parle de ces choses, et personne n'en sent le secret : la jalousie n'est pas du tout la même, motivée par un sentiment de la nature du nôtre, ou au contraire par un amour dont la nature nous est étrangère. Enfin je vous dirai : l'intuition que j'avais de *notre vie* me dissuada de faire opposition, car je savais que pour réussir mon œuvre, vivre avec lui,

être aimée, je devais en premier lieu laisser à sa tendance pendant tout le temps qu'elle se manifesterait, son entière autonomie.

Alors il fallait énormément souffrir.

15

Je reviens à mon départ du matin. Donc sa journée était pour la peinture tandis que la mienne serait pour les bordereaux et les chiffres. Cette pensée me ravissait. En 1911 je venais d'avoir mon divorce à Berlin, j'étais pauvre. Plus tard, je prétendais que nous aurions une vie aventureuse et pleine de distractions, fastueuse peut-être. Il était bon de commencer par ce purgatoire et par « les chiffres ». Après mon départ en coup de vent il rétablirait l'ordre dans la chambre en rabattant sur les draps du lit la couverture de soie persane ; il tirerait vers la fenêtre le chevalet parce que le jour de la fenêtre était très insuffisant en hiver ; et il reprendrait la nature morte, ou un paysage à retoucher, ou moi. Je posais nue pour lui. Soit le samedi et le dimanche, soit de bonne heure le matin en été avant même de

de me laver. Souvent il me sembla qu'au réveil, ébouriffée, et sur moi l'odeur du sommeil, j'avais une action sur lui.

Son travail était très difficile ; un rien le brouillait et suspendait tout. Et aussi la marche de son travail était le signe indiquant que notre vie allait ou n'allait pas, car le moindre conflit, soit de l'extérieur soit entre nous, je le voyais dans une toile inachevée ou abîmée.

Personne ne venait rue des Aubépines. On ne recevait plus de lettres. Nous étions sans relations. Pour ceux de Genève qui avaient connu Jacques, c'était comme s'il était mort. L'hiver était très mauvais, très sombre, mais sois heureuse ma petite Baladine : il travaille.

Mon amour pour lui il n'y a heureusement pas de paroles pour vous le dire. J'étais éprise. J'étais éprise d'une beauté idéale de lui plutôt que de lui-même, cependant lui tout entier était cause de mes plus grandes joies. J'étais pure pour la première fois de ma vie. Mon sentiment remontait au jour où je l'avais croisé sur la route de Vermala. Il ne savait certainement pas que pendant cet hiver-là, je l'avais

épié derrière les talus de neige, dans la forêt, et que j'avais été folle d'angoisse au moment de sa maladie. Par contre il savait bien que s'il était parti nu le matin de la Bella Tola, c'est que j'avais parié avec lui comme une sotte qu'il n'oserait pas le faire.

Je rêvais alors de sa grande force : je me disais un jour il me prendra et me retirera de la vie stérile que je mène. — Voilà, c'était arrivé. Et je courais à ma banque en y songeant.

16

Vous ne me connaissez pas encore bien, dit Baladine à son interlocuteur. Ce qui donnait à cet amour tant de prix, c'est justement que je ne suis pas une femme perverse, et que pourtant il existe en moi un trouble, je vais vous dire, c'est un état d'ennui qui se trouve comme endormi en dessous de tout ce que j'éprouve, et ce vide, ce désert se résument dans la parole : pas d'importance, que je dis malgré moi vingt fois par jour. Je demandais à Jacques de m'enlever au mauvais moi-même. Aussi je l'aimais en m'abandonnant, en me déplaçant de moi sur lui. Je jouissais d'être son ombre, tout en ayant l'orgueil de le conduire, et l'aimant trop pour avoir pitié de lui. Et quand j'avais longtemps été attachée à ses pieds, il me remarquait enfin, il pensait : c'est elle, une force

très étrange et très sauvage s'emparait de lui et il me donnait mon bonheur.

Est-ce que je ne savais pas que la solitude était dangereuse pour lui. Un amoureux de la vie extérieure, de l'imprévu et des rencontres, si épatant quand il était entouré de grands types comme lui. S'il ne voyait dans sa journée qu'une femme préoccupée à midi et le soir ayant mal à la tête. Était-ce suffisant de faire la lecture à cette femme dans son lit, de lui caresser les cheveux avant qu'elle ne s'endorme. La nuit était venue, alors il sortait sans aller nulle part. Ah ! comme j'aurais arraché les yeux à ses derniers amis d'autrefois qui n'ayant pas eu le cœur d'être avec tout le monde, inventaient maintenant une petite saleté quelconque pour en finir avec lui. N'est-ce pas cette méchante solitude qui le ramena dans les cafés qu'il avait fréquentés avant, où il rencontra toutes sortes de garçons sportifs avec lesquels il combina des courses de montagne.

Il y avait encore d'autres épreuves à cause de ses impatiences, de ma jalousie.

Avant de me précipiter le matin à l'*Unio*

j'avalais mon chocolat trop chaud dans la cuisine, et comme je me brûlais, j'étais un peu triste en regardant le mur. Vous devez me comprendre : je n'ai pas été faite pour être à l'heure. Il était 9 heures moins 7, moins 5, moins 2, et il me fallait dix minutes pour le trajet par les petites rues, et Jacques savait que le chef de service m'accordait cinq minutes de jeu pas plus, après quoi il me signalait à la Direction. C'est pourquoi Jacques s'impatientait dans mon intérêt.

D'abord je ne supportais pas d'être en faute devant lui. Et la moindre parole vive de sa part me causait une émotion folle, ridicule. Il m'était aussi pénible de le regarder me faisant ces observations sans aucun risque et entièrement libre de son temps, couché sur le lit ; pour lui, c'est-à-dire pour mon amour, je ne pouvais l'endurer. Quand il me disait « tu mets cent fois trop de temps à te poudrer la figure » il était si agressif que j'étais forcée de me rappeler : c'est pour une chose beaucoup plus profonde qu'il est contre moi.

Aussi quand j'avais essuyé l'autre reproche, celui du chef de service, assise à ma place je commençais malgré moi à fabriquer du noir. — Pourquoi essayait-il de me chasser de la

maison ? (Je savais bien, qu'il avait voulu m'empêcher d'être en retard, mais je continuais.) Pourquoi toujours cette scène ? Est-ce qu'il ne pouvait plus souffrir ma présence — alors pourquoi vivrais-je avec lui un jour de plus ? Ou bien il attendait quelqu'un... (Tout cela au milieu des chiffres, coupé par le téléphone, et les machines à écrire faisant leur sale bruit autour.) Je crois que ma jalousie à la banque était d'abord faite de ce que j'étais à la banque. Si loin de notre vie, mon imagination créait des images monstrueuses, j'étais sans force pour les écarter, et à la fin les principes mêmes devenaient faux. Restait une femme jalouse, une femme méchante. J'allai jusqu'à inventer que Jacques voulant reprendre sa liberté me poussait du côté du chef de service — il faut dire que le chef de service tournait autour de moi et que j'avais commis l'erreur de raconter ça à Jacques pour le faire rire. « Mais Jacques, Jacques ! ne suis-je pas forcée de rester ici. » Et je passais ma matinée en invectives douloureuses, en peines d'amour. Je ne me délivrais que dans l'après-midi quand le temps me ramenait à lui tout doucement. « Je suis pourtant ton amie, Jacques, ta véritable amie, mieux que ta femme : car notre

amour est grand parce qu'il n'existe pas toujours, notre amour est une grâce, il faut la mériter. Je suis celle qui te fait inventer des choses magnifiques ! Je suis celle qui te ramène à moi, pas à une femme, *à moi !* Je suis celle qui réconcilie ta vie.» C'est ce que je me racontais le soir en traversant le jardin des Bastions.

17

Il lui arrivait de m'embrasser la nuque en passant derrière moi. Mais durant des semaines il était dans mon lit un enfant sage. J'avais trente-trois ans. Je pense que j'étais belle femme. Assise auprès de lui (endormi il rêvait déjà), je cherchais à comprendre une énigme, la vie m'échappait, ou je pleurais un peu — et je ne l'en aimais que davantage.

Quand il était ainsi sans désirs pour moi je remarquais que ses sentiments étaient bons, clairs, rien de violent ni d'orageux. En ce sens on n'imagine pas un être plus enfant, plus inconnu que lui pendant les six premiers mois de notre vie. L'amour était-il donc vraiment son péché, je me le demandais, car dès qu'il retrouvait l'humeur d'un homme avec ce re-

gard qu'il m'adressait comme à une femme, éclataient des scènes bizarres, sans raison, dans lesquelles il me semblait changé des pieds à la tête. Il disait des mots cruels sur moi, mon caractère, mon physique. « Tes hanches sont trop grosses — tu es poudrée comme une putain — on voit ta poitrine avec le bout et tu ne peux pas aller au bureau comme ça. » En même temps il avait besoin de commettre des violences, de jeter, de casser. Certes je ne l'avais plus ma puissance du soir du funiculaire.

Quand les beaux jours arrivèrent il se remit à sortir beaucoup et il fit des camaraderies par-ci par-là qui ne duraient pas longtemps. Il me demanda de recevoir son camarade le soir, j'acceptai. C'était la plupart du temps un jeune homme assez quelconque, plutôt gentil et dans les affaires ; d'une amabilité exagérée pour moi. (Jacques s'éprenait vite, portait aux nues la nouvelle amitié, et puis fini, il n'en fallait plus parler. Mais quand le suivant arrivait en scène je devais donner mon avis, le trouver bien de telle ou telle façon, enfin l'aimer à ma manière.) Les liaisons se nouaient sur le Salève

ou dans les petits cafés du bord de l'eau. Et si ces liaisons changeaient souvent, je ne voudrais pas que vous croyiez qu'elles furent des aventures faciles, légères : non l'événement était toujours grave. Jacques attendait toujours de rencontrer l'Ami unique, l'élu pour la part la meilleure de son cœur. Il me décrivait ce que serait une vie à trois, fondée sur la fidélité de l'ami et sur la sienne (rien ne pouvait être fondé sur ma fidélité à moi).

Mais il faut que je parle de Taddeo Buonvicini.

Taddeo Buonvicini était un Tessinois de vingt-trois ans. Sculpteur. Il venait plus souvent que d'autres et il continua de venir après qu'il eut été remplacé. Imaginez une... Mais non n'imaginez pas, ce ne pourrait pas être Taddeo. Il était grand, pâle, charmeur et aussi simple qu'une fleur des champs ; le visage tourné de côté, de beaux traits, un foulard rouge, des habits très pauvres ; de gros souliers ferrés qu'il traînait sur les trottoirs et dans les maisons. C'est vrai qu'il était rougissant comme une fiancée et secret comme un conspirateur. Il vous séduisait par une force que l'on ne comprend pas du tout. Et pourquoi est-ce qu'il me rappelait la Russie, bien

des fois j'eus les yeux pleins de larmes à cause de lui. Celui-là était vraiment ni un homme ni une femme ; d'un sexe qu'on imagine en rêve.

Je cherchais à savoir qui il était. Non, quelles ruses de bandit il avait pour échapper à mon regard. Il vivait à une distance énorme de toute femme (défiance ou indifférence ?) mais sans mépris. Je pensais à un ange ; il avait de l'ange sa réalité manquée et sa tendresse excessive sans aucune douceur. Très énergique il l'était à la manière d'une jeune fille. Lunatique aussi, changeant de volontés et même d'aspect. Il exerçait une influence heureuse sur Jacques : en somme Jacques l'avait trouvé l'Ami unique, c'était Taddeo, mais Jacques l'ignorait et continuait de courir.

Lorsque Taddeo réussissait si vivement à donner une assurance à Jacques, alors que j'avais échoué, je sentais un pincement de jalousie, cependant j'aimais bien Taddeo. Taddeo qui m'appelait « la Sergounine » me regardait en dessous avec malice, quand j'avais versé quelques larmes c'était fini, on souriait.

La sculpture qu'il faisait était bizarre et géo-

métrique : je vous ai dit que je n'entendais rien à l'art, ce n'est pas vrai, je sentais que Taddeo avait plus de talent que Jacques, et dans son grenier vitré Boulevard des Philosophes, j'avais vu des statuettes qui me paraissaient charmantes, des femmes accroupies ou assises. Taddeo savait bien plus de choses que Jacques, c'était un délice de l'entendre causer. Il m'apprenait beaucoup, il me faisait lire, grâce à lui je connaissais (par exemple) les nouvelles poésies de Luc Pascal. Jacques se tenait à l'écart. Je songeais à Jacques, dans mes interminables journées à la banque, et le comparant à Taddeo je comprenais que Jacques restait le fils du pasteur de Todi. Je doutais de la vocation de Jacques et de la volonté que j'avais eue. La peinture était-ce donc un pis-aller, ce que l'on fait de moins mal. D'ailleurs il travaillait peu maintenant, il prétendait se rattraper sur « la vie », son temps il le passait à écouter les niaiseries d'un jeune cycliste ou à plaisanter au soleil avec une troupe de nageurs. Je croyais voir la vérité : Jacques ne pouvait pas vivre, et pour cela voulait se transporter dans l'art, mais là il était frappé d'une faiblesse, d'un manque, et il ne lui restait plus qu'à retomber dans une fausse vie.

18

Nous sommes au second hiver. Beaucoup de difficultés. Je manquais d'argent. J'avais été portée à 450 francs parce que j'étais très débrouillée, mais il m'en fallait beaucoup plus, on empruntait. Au bureau je n'étais sympathique à personne, et le chef de service depuis qu'il connaissait mon union avec Jacques me faisait une vie de chien. Je me sentais triste à cette banque, toute petite, parce que ma pensée était ailleurs, je me voyais diminuer.

Jacques n'allait pas bien. Quand je rentrais je le trouvais affalé sur le sofa, impossible d'en tirer une parole. Les plus mauvais jours allaient revenir. Baladine, ma petite chatte Baladine, tu t'es trompée, tu t'es trompée.

Mon ennui aussi revenait et j'étais attaquée des deux parts. Je la voyais notre vie : un dur

pays désertique à traverser, rien que des arbres sans verdure, des piquants noirs, des cailloux, un soleil du diable, je marchais bravement sur ce désert mais « je n'y croyais plus », j'étais épuisée non pas d'avoir tant marché, mais de sentir que la marche ne menait nulle part.

Presque chaque soir une crise. Rien fait. Des tubes de couleur à terre et de la cendre de cigarette partout. Il avait lu des livres au hasard, il avait bu du cognac, et quand venait la nuit il entrait dans une angoisse toute préparée. Je tournais le commutateur et il gémissait. S'il répondait à ma question : qu'est-ce que tu as ? il disait : « Mes blues ». Non il n'était plus ni violent ni sarcastique. O Jacques, mon fou, mon trésor. Mais n'était-il pas déjà parti en me laissant cet individu malade à sa place. Il ne pleurait plus jamais comme à Vermala : sec, misérable.

Voilà le jeu qui me restait. J'allais dans le cabinet de toilette. Je passais une robe de soie à lignes dans laquelle il avait fait mon portrait. Je me faisais aussi gaie, aussi jeune que je le pouvais avec la poudre et le crayon. Et éner-

vée, la robe mise, mon visage arrangé, mes cheveux faisant bien dans la glace, je prononçais à voix basse le mot fatidique : Jacques reviens à toi ! et je me présentais devant lui. Il arrivait qu'il ne me vît pas du tout, mais s'il levait la tête il me voyait. Je m'asseyais près de lui. Sans parler je laissais sortir ma vie de moi comme des rayons que j'envoyais sur lui. J'avais soin de ne pas le toucher. Je sentais que j'étais encore puissante, mais une prière, la plus petite prière de la pécheresse devant Dieu, comme c'eût été mieux ! Je le voyais changer, alors intérieurement je l'adorais les mains jointes, mais je le répète ce n'était sans doute pas lui que j'aimais, c'était Dieu à travers lui. Et je le voyais changer. Tout à coup il riait, Jacques riait. Il riait mais ce rire, ah ! c'était l'action de grâces. Je riais moi de même, plus doucement que lui. Nous ne savions que rire.

Si Taddeo arrivait un peu plus tard la soirée était sauvée. Lasse, je ne songeais plus qu'à dormir. Jacques couché sur le sofa fumait pipe sur pipe. Taddeo se levait et s'avançait vers la table à thé. De sa grande main il prenait la théière, emplissait les tasses. Il apportait la mienne, celle de Jacques, en glissant

légèrement sur ses énormes souliers ; il offrait du sucre, du citron à Jacques et du lait à moi. Il était charmant et très drôle à voir : la gracieuse jeune fille de la maison.

19

Nous avions fêté notre anniversaire : deux ans. Ne souriez pas, je m'attachais à ces rites. Il y avait de mauvais sentiments, mon cafard qui me faisait beaucoup de mal ; Jacques vagabondant toujours (j'éprouvais maintenant de la répulsion quand il revenait). Je voyais bien que je devenais méchante. J'étais satisfaite les jours où je le retrouvais couché dans son triste état. Je ne mettais plus la robe. Je ne voulais plus rien. Cependant je ne désarmais pas et alors je fêtais notre anniversaire. Mais la misère reprendrait le lendemain où elle en était la veille.

Nous étions très malheureux.

Le désert qui s'étendait au fond de moi.

Désert sans eau, sans force, étouffant de chaleur, jamais une larme. Pas d'adoucissements. Cependant, voyons ma Baladine, qu'y

avait-il de nouveau ? Quel malheur était arrivé? Ah, le monde pouvait faire la révolution ou la guerre, tout pouvait périr, rien ne changerait jamais pour moi. C'était le mal. Cela resterait ainsi imparfait, impur, malheureux et toujours pareil. Je n'accomplirais pas mon grand dessein. Jacques ne serait rien de plus que Jacques. Et moi aussi semblable, à cette banque. Je ne sauverais rien — de lui ni de moi. Et je ne serais pas même seulement sa femme.

A ce moment-là votre force vous abandonnait, dit l'interlocuteur.

Vous savez, malgré tout nous étions unis, comme la peine au chagrin, et même autrement, il y avait un reflet du premier bonheur.

Les êtres qui ont parfaitement souffert l'un par l'autre, ils connaissent tant de façons d'être malheureux et tant de manières de revenir pour se retrouver, c'est indissoluble.

A la fin de cet hiver 1913, je savais bien que trompée par lui, ou aimée faussement —

qui sait ? bientôt défaillante moi-même ? attendez la fin de mon histoire — je ne me déprendrais jamais de lui. Et lui ? il ne se déprendrait jamais de moi. Dans la souffrance on s'installe, et l'on vit, malheureusement — c'est terrible.

FIN DU PREMIER RÉCIT DE BALADINE

20

Baladine à son retour tendit une lettre qu'elle avait reçue au bureau : de Luc Pascal. Un revenant. Luc Pascal annonçait son arrivée à Genève. Il écrivait : « Mes amis... »

— Vous connaissez Luc Pascal l'écrivain, demanda négligemment Taddeo.

Baladine n'avait-elle pas parlé de Luc Pascal à Taddeo, et Taddeo à Jacques. Pourquoi ces cachotteries. Et Luc Pascal arriva en avril.

Jacques n'avait jamais écrit à Luc depuis le départ de Vermala. Baladine elle avait dû lui écrire car Luc était au courant de tout.

On était sincèrement joyeux de le revoir.

Luc Pascal trouva d'abord dans un petit appartement de la rue des Aubépines Jacques de Todi seul ; un Jacques mûri, plus fort, plus pro-

fond à ce qu'il semblait. A midi arriva son amie Baladine Nikolaïevna, avec un « nuage de mélancolie », toujours séduisante.

Ce nuage même la rendait plus belle, en adoucissant son visage un peu tartare. Elle avait toujours, parbleu, son splendide corps. Dans la soirée Luc fit la connaissance d'un troisième personnage qui ne lui fut pas très sympathique : Taddeo Buonvicini.

Et Luc c'était l'homme naïf et compliqué que vous avez connu. Ayant une certaine gloire en plus. Seulement le front plus clair encore et quantité de petites rides autour des yeux et de la bouche.

Ne sommes-nous pas encore jeunes tous les trois, disait le regard qu'il posait sur Baladine et sur Jacques. Luc examinait Jacques avec le besoin de se remémorer bien des choses et le désir contraire de les oublier. Baladine Nikolaïevna accueillait très simplement Luc Pascal. Quant à Jacques il était au soleil du bonheur.

La conversation portait sur trois ans. Alors vous vivez ici. Voici la peinture de Jacques, elle me plaît ; et le métier de Baladine à l'*Union du Crédit Suisse*. Baladine. J'aime une femme qui travaille, dit Luc. Baladine hausse les

épaules : ce Luc Pascal serait-il un idiot. Réajustements, on fait allusion aux vraies peines et aux épreuves, à l'abandon général. L'amitié fidèle et persévérante de Luc, par contre. « Les réprouvés de la rue des Aubépines te remercient » déclare Jacques. Luc proteste : « Ne dramatisons rien ».

Et encore : « Je vous crois très heureux. » « Oui, très heureux ! » fait ironiquement Baladine. « Moi, reprenait Luc, j'ai la vie dure, le travail impossible. *La colère est mon état ordinaire.* Je suis mal à Paris. Paris est une caserne lugubre et dégoûtante. Beaucoup trop d'hommes. La spiritualité n'y existe pour ainsi dire pas. »

— Si tu crois qu'on rigole à Genève, nous autres.

— Genève ? Magnifique. Je suis sur le quai des Bergues, dans une chambre où Amiel a vécu (dit-on). Je vois la ville verte de Calvin, les arbres, Jean-Jacques, les eaux graves bleues et blanches, la Savoie glacée au loin, une atmosphère nette et profonde, la plus austère qui soit en Europe !

Luc s'arrête, saisi.

Tiens, une Russe quand elle se met à rire montre une jolie tête de mort.

21

Facilité.

Les premiers temps sont beaux. L'amitié est toujours neuve en étant toujours éprouvée.

Jacques, à regarder Luc reprend de la sûreté. Jacques n'a jamais eu qu'un ami c'est celui-ci. Jacques n'oserait pas raconter l'histoire de Baladine et lui, comme il le faudrait si on entrait dans le sujet, avec tout le détail ; il craint d'abîmer l'amitié. Mieux vaut convertir en espérance pour l'avenir tout ce que Luc nous donne dans le moment présent.

Luc par une conception hardie prétend se trouver devant un Jacques entièrement renouvelé, celui de Baladine, et cette conception à son tour exerce une influence salutaire sur tout le monde. Quant à Baladine il ne la connaît pour ainsi dire pas, mais il devine la partie qu'elle joue, et l'admire.

Luc en 1913 est alerte, vivant, net d'esprit, nerveux de corps, il a le mot cruel, c'est épatant : les rapports avec lui sont toujours un peu difficiles, d'autant plus précieux.

Il est droit et bien visible jusqu'au fond. Il n'a pas de préjugés, pas de morale ; ce qu'il aime et ce qu'il pense il le poursuit passionnément, on le voit courir entre la lumière et l'obscurité. Mais le poète en Luc c'est encore autre chose. On ne l'aperçoit jamais. Secret admirable. Luc même ne vit presque pas avec lui. Quant au goût de l'époque et au succès, ce poète ne sait pas ce que cela veut dire. Il se tient dans une toile d'araignée et remue un peu, la toile étant couverte de toutes les perles d'eau de la nature.

Jacques examine les vertus de son ami avec le verre grossissant du zèle. Il a lu les derniers poèmes écrits « sur des airs de logique nouvelle » et il est follement emballé. Il achète pour Luc un exemplaire de *L'Idiot* de Dostoïevsky, parce qu'on a parlé ensemble de Muichkine et il inscrit sur la page de titre :

SUITE ET FIN

A Luc Pascal

Animateur——————

de Jacques de Todi.

Genève. Les Aubépines. 4. 6. 13.

Le soir on discute avec entrain, avec feu et flamme : sur les œuvres, les hommes, la société, l'expérience. On se perd dans le ciel métaphysique lequel est si proche de nous. Luc Pascal fait l'apologie d'un art qui unirait au réel le caractère angélique, qui serait l'illumination du désespoir. Taddeo accorde la suprématie à la beauté des formes et du nombre, et Jacques oppose à l'idéal de Luc l'immense souffrance humaine (car il lit Tolstoy). Luc, pour terminer, désigne Le Greco comme un des sommets. Baladine Nikolaïevna est séduite par ces conceptions étranges. Elle se sent plus jeune et regarde les lèvres de Luc Pascal quand il parle. Elle l'admire. Luc exprime à la perfection ce qu'elle

Baladine (elle le croit) eût voulu obtenir de Jacques dans sa peinture.

Quand elle revient de la banque ce n'est plus le désert. La banque aussi devient lointaine, avec la sournoiserie monotone du chef de service, les masses de bordereaux à établir (bonnes affaires à cause des guerres balkaniques). La vie, en dehors de Luc, prend un caractère brumeux.

Luc en ce moment même écrit son nouveau roman : ce sera brutal, subtil, et colorié comme une affiche de cinéma. A cause de ce travail exigeant et parce que le restaurant est défavorable, on décide que Luc prendra le dîner chez ses amis rue des Aubépines. A présent on le voit chaque jour. On est informé de tout. On aperçoit ses contentements quand il a écrit le nombre de pages voulu, ses ardeurs, ses déceptions. On assiste à certaines dépressions qu'il a et on le soutient. La chaleur de l'esprit circule entre les amis, la vie est intéressante, on a vraiment espoir. Seul Taddeo est resté le même, nonchalant, un peu perfide, et parce qu'il est le même il devient irritant ; en somme, il s'écarte.

22

La présence de Baladine faisait sur le cœur de *Luc* un choc : effet de lumière, suivi d'ombre, comme une chute dans le noir. Plaisir mêlé de détresse. Bientôt la chevelure de Baladine prit de l'importance, et quand elle était loin de sa vue il eut le sentiment mélancolique d'avoir perdu quelque chose.

Seul il éprouvait de l'amertume avec une grande excitation à travailler.

Baladine était traversée par un courant de vie gaie aussitôt que Luc Pascal entrait dans la chambre. Les deux mouvements magnétiques se produisaient en même temps. C'était simple et redoutable.

Par là le terrain fut miné complètement en quelques jours. Il se produisit des choses que l'on distingua mal par mauvaise volonté, et d'autres que l'on considéra avec complaisance. La confiance qui induit en erreur et la tranquillité de cœur pas honnête.

On se fuyait d'un commun accord pour se retrouver au point voulu. Quelques promenades la nuit furent consacrées à de sérieuses conversations qui avaient un premier sens clair et un second sens non formulé : « que désirez-vous au juste ? »

Baladine de retour à sept heures un quart trouvant Luc Pascal couché sur le sofa de Jacques. (Jacques sorti.) Baladine repoussant d'abord la pensée de Jacques. Jacques recommence à sortir. Alors Baladine doublement blessée et surprise dévisageant Luc chez elle et occupé à l'attendre.

Luc faisant des réflexions : sur cette très belle femme, parfaitement femme, mariée (faussement) ; sur les troubles qui devaient former le fond de leur vie conjugale. Il est vrai que Jacques ne réalisait ni homosexualité ni mariage. Luc Pascal méprisant son ami Jacques par le même mouvement qui le faisait l'aimer, et marquant un point favorable.

Un petit bateau obscur s'en allant sous les étoiles et signalé par une seule lanterne vénitienne. Jacques ramait, regardant les cieux. Luc fumait des cigarettes. Baladine à l'arrière tenait les ficelles du gouvernail.

Jacques en se retournant aurait vu les lumières de Cologny — et l'endroit des « Prairies » (dans la noirceur). Et même, ce feu vert, qui n'est pas allumé tous les jours ? Ça c'était, répondait Jacques, le port de la propriété (et l'enfance, la discipline religieuse et les sentiments tendres, les rêves au bord de l'eau, l'amie mystique, l'image, Paulina Paulina Paulina). Pendant ce temps malgré la nuit Luc cherchait les yeux de Baladine. Il les trouvait. Il croyait mettre la main sur une bête. Puis il les perdait, les yeux ayant fait un bond quelque part. Il tâtonnait pour les ressaisir, il sautait sur eux, les yeux de Baladine une fois saisis tremblaient, se résignaient, se laissaient couvrir. A la première faiblesse de Luc un nouveau bond, tout était à recommencer.

23

Je suis un sale type. Ce sera très grave. Qu'est-ce que je fais. J'introduis le désordre. Pardon, j'obéis, une innocence très belle nous conduit — où Dieu veut que nous allions.

Je suis un individu, comme tous les individus, je b... pour une femme.

Allons donc. Si je regarde sa chevelure, j'ai le vertige. Si je lui prends les yeux avec les miens j'ai du plaisir à lutter contre elle. Sa taille, ses seins ne me font rien. Sa parole m'enchante comme si tout ce qu'elle disait était pensée admirable. Quatre attitudes différentes.

Entre parenthèses il est remarquablement stupide d'avoir appelé « belle » une créature de cette espèce, aussi forte qu'une statue et dont l'âme répandrait une clarté perverse...

Elle me trouble, oui. Elle met le grappin

sur moi. Je suis fichu de céder, de me laisser faire. De m'attacher. De me perdre dans elle. Oui.

Pureté du soir, qu'importe le reste, pureté du soir, Baladine et pureté du soir.

Jacques je m'en fous.

Je crois que je commence à aimer ce Luc. C'est terrible. Il faudrait partir tout de suite. Ne plus le voir. Luc mon ami je suis méchante pour vous. Mais vous me rendez folle à toujours prendre mes yeux comme ça. Allez-vous en. J'aime Jacques ; et je suis la femme de Jacques. Comment pouvez-vous dire... Vous êtes impitoyable. Non Jacques, non mon Jacques, il ne faut pas. Je ne sais plus, c'est assez bête. Il y a sûrement un grand danger. Comment cela s'est-il fait. Déjà si loin du bord. Il m'aimerait ?

— C'est bizarre qu'à Vermala je n'aie rien compris à sa beauté, rien aperçu de son caractère. — Il est si différent du jeune homme de Vermala, il est tellement meilleur.

Il me regarde encore une fois et il faut que je réponde à ses regards en faisant luire mes yeux, je sais qu'il aime quand mes yeux luisent, alors je lui réponds, c'est plus fort que moi, tiens, prends-les, je les lui donne.

Oui Luc, oui Baladine.

24

En un clin d'œil Luc trouvait une villetta dans le village d'Ongero. Ongero est aux confins de la Suisse, de l'Italie, des lacs, de la montagne, du châtaignier et du cyprès. Ongero est bleu. Ongero est rose sang. La langue parlée est l'italien.

En un clin d'œil Baladine obtenait de la banque son premier congé sérieux, quatre semaines, elle l'obtenait pour Jacques, pour elle, pour Luc. Quand elle arriva à Lugano elle tenait dans sa main au fond de la poche de son tailleur la dépêche de Luc : « Pays étonnant, nous serons heureux, venez. » Elle allait revoir Luc habillé comment ? Il faisait très chaud. Jacques dans la voiture de poste se montrait gai et balançait à droite et à gauche son matériel de peinture. En effet Ongero domine le lac de Lugano face au Monte

Generoso, cette grande machine majestueuse en bleu pur avec des contreforts (on en compte sept) qui tremblent par la chaleur. La route est aérienne, les voyageurs admirent. Le Generoso c'est la montagne « généreuse » pleine de promesses suaves, d'Italie, de beauté Veronèse — de bonheur.

Par un porche attenant à l'église la voiture débouche sur la place d'Ongero : sorte de balcon vers le ciel appuyé d'autre part à la façade rose rose de la Chiesa dont le chef est ornementé et bouclé. Luc au milieu de la place, il agite le bras, fait signe : « Qu'est-ce que je vous avais dit ? » Sur la place de l'église ils forment un triangle et les valises posées à terre font très peu d'ombre.

La maison sur le dos de la colline avait un jardin. En bas Jacques et Baladine dans deux chambres. En haut la chambre de Luc. Une terrasse ici, un balcon là. On se parlait dès le petit matin en simple costume ; on se touchait à chaque moment de la journée dans le couloir, à la porte, dehors. Les jours étaient admi-

rables. On ne vivait pas entre quatre murs mais dans l'air du ciel. On dormait sur le gazon pendant la première partie de la nuit, le matin on voyait le soleil éclater aussi fort, aussi rouge que la veille et s'étirer calmement dans l'air verdâtre. La lumière était un transport de l'espace. Tout à coup il pleuvait à minuit avec des multitudes d'éclairs et la maison détachée du sol s'en allait comme une errante dans le tonnerre et l'eau. Baladine avait peur, Jacques dormait, Luc marchait au-dessus de sa tête. Elle aurait voulu qu'il vînt s'asseoir au pied de son lit. Elle était vraiment trop heureuse, ou elle avait trop de chagrin.

Le lendemain de l'orage Luc voulait descendre à la ville pour acheter quelques objets plaisant à Baladine. « J'irai avec vous ! » criait-elle, mais on y renonçait presque tout de suite. Pour sortir du jardin il fallait passer sous une fenêtre : celle de Baladine. Luc franchissant le passage voyait dans la fenêtre noire : Baladine. Ses yeux brillants et ses paupières un peu roses parce qu'elle avait pleuré. Baladine qui attend Luc. Un seul regard, aller et retour, une seule essence de regard et d'amour. Luc passe.

Ils ne s'expliquèrent que le surlendemain dans les châtaigniers à la nuit tombante.

— Votre regard d'hier.

— Eh bien oui pourquoi pas ?

— Pouvons-nous continuer.

— Je crois que non.

— Je connais donc votre cœur. Vous savez le mien.

— Oui alors ? Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Je vais l'apprendre de vous.

— Je ne trouverai jamais. Trouvez vous-même.

— Vous m'aimez et je vous aime Baladine.

— Oui sans doute. Taisez-vous.

— Je *pense* que je vous aime. C'est merveilleux.

— Oui. Ce que j'éprouve pour vous.

— Voulez-vous que nos vies soient unies ?

— Oui je désire que nos vies soient unies. Mais comment.

— Comment l'imaginez-vous, Baladine : ainsi ce sera réellement.

— Je n'ai pas dormi cette nuit car j'attendais que vous me parliez. Écoutez. Déjà maintenant, n'est-ce pas, rien ne peut plus être pareil. Je voulais voir clair. Eh bien Luc, écoutez-moi. Il ne faut pas que vous m'aimiez...

— Trop tard, Baladine ! La phrase est dite.

— ...si nous ne trouvons pas en nous un secret, celui d'une vie commune avec Jacques, et que Jacques apprenne aussi le secret.

— Jacques.

— Que répondez-vous.

— Je ne sais pas ce que Jacques doit être, ou ne pas être, ou savoir, ni ce qu'il fera, mais moi ici je ne peux pas tenir compte de Jacques !

— Il le faut, Luc, je suis la femme de Jacques.

Luc fait un grand mouvement violent dans l'obscurité. Il y a une méchanceté qu'il pourrait dire. Le monde devient noir absolu.

Aussitôt après Baladine donne ses lèvres à Luc Pascal pour la première fois dans toute la vie.

— Il faut que tous les trois nous soyons un, dit-elle. Je me donne à toi.

23

Toujours comme si l'on voulait que Dieu ait à regarder les paysages les plus grands, les plus fantaisistes mélangés de neige ou les plus beaux par la suite et la superposition des écrans bleus, on avait mis en bonne place ces églises jaunes avec leur appareil pauvre et leur campanile élancé : dans les bois ou par-dessus les villages colorés ou formant les mamelons des collines. Il se promenait seul. Il adorait Ongero. Il laissait Baladine et Luc allongés sur la petite prairie devant la maison, « puisqu'ils sont si bons camarades ».

Jacques guérissait sa peur de la vie. Il sortait d'un sacré cauchemar, dont les fumées passaient encore devant son soleil. Il disait sans bien comprendre : je l'ai échappé belle. Il marchait, il retrouvait les marches

d'autrefois dans sa mémoire, il allongeait et repliait ses jambes pour sentir la terre, il se souvenait de moments heureux à peu près pareils, il mâchait un brin d'herbe. Le matin l'entourait de sa grâce et le soir lui tapait dessus.

Il recréait son existence.

J'épouse Baladine. On a subi l'épreuve et il y aura encore de mauvais jours. Je l'épouse. Acte de confiance. Je crois en elle. Baladine déteste-t-elle le mariage autant qu'elle le dit. Crois pas. Le mariage n'est ni un esprit ni un sacrement, c'est un symbole. Lui en parler posément et gravement, ces jours-ci à Ongero. J'épouse Baladine.

La règle de ma nouvelle vie ? l'ascétisme.

Je vais transposer, délivrer le besoin érotique, je vais faire un prodige, m'envoler à partir de là. Pas de grande vie sans une grande mutilation. Je me refuserai le bonheur ; le garçon qui passe est ma tentation, je suis l'homme tenté, la tentation sera le ferment de ma vie spirituelle. Je tue et j'aime en même

temps. Je transporte tout mon cœur dans la spiritualité.

« J'apprendrai à me mettre en prison. » Un écho plus lointain répondait derrière une montagne : « Il faut chercher Dieu. » Jacques marchait à enjambées grandes et calmes, il avait un espoir fou. Sur son torse la chemise ouverte jusqu'à la ceinture, le pantalon serré par une lanière de cuir, un panama rabattu sur ses yeux et couvrant la nuque, c'était un homme à travers la nature ou un mystique qui passe outre. Toute pensée et tout mouvement abolis, vide, dans l'attente, il allait malgré la chaleur, montant, descendant, il ne s'arrêterait plus jamais.

Comme il passait au milieu des broussailles qui soufflent l'air chaud à la tombée du jour, il se rappelait des expériences plus lointaines, plus personnelles. « Je connais tout, je sais tout cela. » Il regardait vaguement vers le Generoso : derrière celui-là se trouve le lac de Côme. Je ne l'ai jamais vu. Apparition : il est au bord de l'eau et vers lui arrive la tante

Paulina qui circule sous les cyprès noirs en donnant le bras à son amant. Jacques retient sa respiration, frissonne de peur, de plaisir. La mort passe disent les vieilles gens.

26

Il revenait tremblant de fatigue et il les trouvait allongés sur l'herbe, Baladine très visible dans une robe blanche, on eût dit qu'ils n'avaient pas bougé de la journée.

— Bonsoir !

— Bonsoir Jacques. (Lui ou elle parlait avec effort.)

— Qu'est-ce que vous avez fait tous les deux ?

— Rien. Peu de chose.

La nuit et les étoiles. Jacques content, mystérieux, s'allongeait près de ses amis, alors un énorme silence se faisait.

Pendant toutes les heures de la promenade

du grand Jacques, Luc était en effet resté près de Baladine, exactement contre elle, la pressant de lui céder, n'ayant qu'une idée la vaincre. Il l'entourait de son bourdonnement, mais il manquait de la force malhonnête qui eût terminé la lutte. Luc avait le droit de baiser les lèvres sèches de Baladine, plus difficilement sa bouche entr'ouverte ; mais sa langue avec le consentement intime lui était toujours refusée.

Baladine lasse et étourdie qui s'était si bien défendue restait sous le charme et méditait le terrible amour. Baladine objet d'un amour matériel et en même temps d'un envoûtement sacré qui fait que lui ne peut rien vouloir sinon l'identification avec elle par la pénétration à vif dans son corps. Il faut l'acte ; rien ne sera plus vrai avant l'acte, la vie douloureuse est suspendue à l'acte, mais après l'acte les perspectives infinies se montrent, les merveilles, être incorporé à cette femme rose.

Jacques, toujours Jacques.

— Quittez-le, je vous épouserai.

— Non jamais, nous n'avons rien trouvé encore.

Elle disait aussi.

— Et vous savez, je serai pour vous une déception. Vous l'apprendrez aussitôt après m'avoir aimée.

Laissez-moi seule, partez en une heure ! Qu'importe alors la vie est finie. Tournez encore une fois vos yeux de mon côté, tournez-les comme ça, je vous adore.

— Partez pour Paris voulez-vous ?

Pas demain ce serait trop tard, ce soir, non... à l'instant même. Partez sans me dire au revoir. Je mourrai peut-être mais je vous aime trop pour vous supporter ici un jour de plus... Mais vous savez je ne mourrai certainement pas. Luc je vous aime tant.

— Partez ! Non restez.

Rien ne s'accomplirait à Ongero, ils le savaient à présent, tout se ferait ailleurs, l'abandon de Baladine augmentait. Les abîmes s'ouvraient doucement. Leurs visages changeaient, souffrance, concupiscence. Jacques

commençait-il à percevoir un trouble autour de ses deux amis et dans sa maison ? Jacques qui disait à Baladine les premiers temps : « Tu es heureuse à Ongero comme jamais je ne t'ai vue », et maintenant : « Tu as l'air égarée, tu es bizarre, est-ce que tu t'embêtes ? Rentrons à Genève. Si tu sortais avec moi ; je te raconterais des choses ; moi je l'aime rudement bien le pays, tu sais. » Baladine refusait trois fois de suite et cédait à la quatrième. Désastre : la promenade était lugubre parce que Jacques sentait en Baladine une telle détresse qu'il ne lui restait pas un seul de ses espoirs et que sa bouche ne pouvait plus émettre une parole. Bien que le soleil fût jaune et le ciel foncé sous les châtaigniers et que l'air bourré d'insectes lumineux fût parcouru par les plus beaux papillons, ils ne disaient rien. (Et s'ils avaient pu voir Luc : celui-là tournait dans la cage de la maison comme un aliéné.) Jacques se figurait que Luc avait une crise de méchanceté et « montait » Baladine contre lui. Luc n'était plus le même, Luc lui en voulait, des tas de signes le fortifiaient dans cette opinion.

En effet Luc fauchait les fleurs et mutilait les arbres pour épuiser sa colère et ne pas

sauter à la gorge de Jacques quand il le reverrait « avec sa femme ». Luc obsédé par l'image du sein de Baladine entrevu le matin près de la salle de bains ; Luc voyant Jacques étendu à terre et mort ; Luc tournant le dos à cette nature bleuâtre, Luc qui haïssait Ongero venait sur le gazon embrasser l'endroit où l'herbe avait été écrasée par le corps de Baladine.

« Je repousse les suggestions impures d'une vie à trois : 1° je couche avec Baladine, 2° je me brouille avec Jacques, 3° j'emporte Baladine. »

27

Jacques taciturne, dès l'aube, s'enfuit sur la colline Erbea, il y reste aussi la nuit. Un jour on le voit passer avec un gosse sale du village.

Luc est sans sommeil mais il tient bon. Il aura ce qu'il veut ; bientôt ; il l'aura avec le consentement complet et pas comme une séduction. La vie donne encore à Luc l'occasion de mépriser Jacques.

Baladine est de plus en plus humble. Ce n'est pas Baladine, elle n'a plus d'influence sur personne. C'est une fille en robe de laine qui s'exhibe pour Luc et qu'on voit marcher visée comme une cible. Ou alors elle est assise devant son suicide, qu'elle regarde avec plaisir et plus simplement encore comme une porte qu'on va ouvrir. C'est bête.

Le départ vient vite. Ongero ne veut plus de ces trois maudits voyageurs.

Baladine peut encore observer de loin ce que fait Jacques : il ressemble à l'hirondelle rasant la terre avant l'orage. Il est effrayant, par quoi l'est-il, on ne sait pas. Je le connais si bien (et Baladine verse une larme).

C'est le départ.

Luc a pris la décision ; Jacques a répondu oui comme s'il disait « Je m'y attendais ». Ils quittent Ongero sans se retourner par un matin resplendissant. Baladine pendant la descente en voiture ne peut détacher son regard de la figure de Jacques (les yeux pâles). Il sait, il sait, il a compris. Mais Jacques montre du doigt les lignes de riants villages au bord de l'eau qu'on voit pour la dernière fois.

Baladine n'a plus qu'une force en elle : Luc Pascal existe.

Ils passent la nuit à Lucerne. On leur a donné trois chambres à des étages différents. Jacques est endormi. Luc et Baladine se prennent à trois heures du matin, dans la chambre de Luc.

Ce que Jacques avait ressenti dans le chemin de fer du Gothard c'était l'écroulement, la banqueroute, la fin. Plus rien de ce qui a été vécu et rêvé, et : je me trouve devant un mur.

Ils coucheront ensemble cette nuit je suppose.

Il souffrait trop : plus de douleur. Nerfs tordus. Seulement un vague sentiment de l'irréparable et du destin qui à partir de maintenant est en marche.

Respirer l'occupait. Il faisait le compte des mouvements pour élargir son thorax : un, deux, trois, quatre, jusqu'à cent. Il se disait, comme si sa vie en dépendait : respire jusqu'à cinq mille.

On sait bien qu'on ne peut pas vivre.

On sait bien... On sait bien que la mort est inintelligible. Alors.

A la dérobée il prenait le visage de Luc, il le joignait à celui de Baladine en face : le plus grand péché que Dieu doive punir, c'est la trahison. Eux ne voyaient rien, ils pensaient à eux. Ils affectaient la gaîté, une gaîté de chemin de fer. Hé bien! Jacques s'y mettrait aussi à la gaîté ! mais il n'eut pas le temps car dans un des tunnels tournants ses oreilles bourdon-

nèrent, il perdit conscience. Le jour le ranima. Ses amis avaient disparu.

Où étaient-ils, au restaurant ou ailleurs. Jacques sortit du compartiment et il se maintint debout dans une fenêtre ouverte. Seul dans le courant d'air, et le vent séchait ses pleurs.

A Lucerne il tomba assommé sur son lit par le sommeil. Mais à Genève le lendemain c'était un somnambule qui débarqua à côté d'une femme tragique (le nommé Luc resté en arrière suivra par le prochain train). Il faut faire quelque chose, se disait-il, faut faire quelque chose, faire quelque chose. La lumière qu'il y avait dans les rues l'injuriait. Il voulait cracher sur ce qui brille et enfouir sa tête dans une cave, pour réfléchir.

Chez lui Jacques laissa les persiennes fermées, se coucha tout habillé, les yeux sur le plafond. Pour bien, il eût fallu fermer aussi les yeux, les fermer, mais rien à faire. Baladine ressortait presque aussitôt.

28

SECOND RÉCIT DE BALADINE.

Permettez-moi de ne pas en parler. Ce sont des choses inexplicables de la vie pour celui qui les a connues, alors je me tais. Mais vous savez ce qui s'est passé à Ongero et après. Je ne parlerai pas non plus de douleurs et de remords. Ça c'est inutile. Aussi vous paraîtrai-je méchante, sèche, dure, c'est bien possible, et il est étrange que je doive vous paraître ainsi.

Toute une part de ma vie est fermée, enterrée comme dans une crypte. Jamais plus je ne regarde ce qui existe encore comme souvenir dans cet endroit-là. Ainsi seulement je peux vivre et vous raconter la suite. Ce sont les choses de mon cœur pour Jacques qui doivent être dites.

Les événements ont tenu entre août et no-

vembre ; peu de temps, vous voyez. Ne m'interrogez pas. Il faut me laisser parler tranquillement, il faut me laisser aller, c'est comme ça que vous saurez la vérité.

Quelques mots : mon amour pour Luc Pascal à Lucerne me donna la plus grande envie de mourir que j'aie eue. Si je ne me suis pas supprimée le lendemain matin, c'est sans doute qu'une femme de chambre par sa présence m'en empêcha. Ce qui s'était produit était l'œuvre du démon. N'est-ce pas, nous pouvons devenir des démons nous-mêmes. Un homme et une femme qui se possèdent dans un hôtel en épiant une porte qui pourrait s'ouvrir et en cherchant toutes les manières d'obtenir le plus grand plaisir possible quand tous les deux à l'intérieur n'ont qu'aversion et haine, voilà ce qui s'appelle le démon.

Luc Pascal voulait me courber, je pense, m'humilier, il y avait beaucoup de méchanceté en lui dont il n'était pas maître. Moi certai-

nement je le haïssais à cause de Jacques, mais je ne pouvais lui résister.

J'avais refusé de quitter Jacques. J'avais refusé de m'éloigner de Genève même pour une heure. J'avais tout refusé. Il comprenait qu'il avait fait fausse route, alors il blessait mon âme. Comme Jacques était revenu malade, avec une fièvre, il voulait m'empêcher de soigner Jacques. Ne pouvant m'avoir à lui il m'accaparait violemment par le plaisir. Les dernières journées avant que je ne rentre à la banque furent un enfer, je courais de l'un à l'autre. Tout à coup il partit pour Paris : j'étais seule devant Jacques.

29

Je ne quitte plus Jacques, je ne fais qu'une partie de mon service à la banque, je le soigne, il est malade.

Je voudrais dire des prières auprès de lui. Je voudrais... non je me suis mise au supplice moi-même. Je suis entièrement humiliée et j'ai l'espoir que je vais retrouver de l'innocence. Je veux mourir en somme pour recommencer. Voilà ce qui se fait en moi.

Quand je sentais que je ne mourais pas, que c'était toujours Baladine, j'étais si désespérée que je ne pouvais plus même m'approcher de son lit. Sa souffrance c'était le lien entre nous et ça pouvait être la cloison.

Je me jette de tous les côtés pour l'aider, mais comment cette aide serait-elle possible. Celle qui fut sa femme a pourtant quelque chose à lui dire encore ? Je voudrais avoir des

sens nouveaux, une forme nouvelle, des pensées nouvelles, un nom différent. Je lui dis : nouvelle sœur. Je suis la nouvelle sœur. Le mot « nouveau » revient sans cesse à mon esprit parce que j'ai senti que c'est le vrai mot. Jacques me répondait je vous assure avec son regard trouble. (Non — entre nous pas de pardon.)

Son cœur étant blessé et malade moi j'ai frappé dessus. Ce n'était pas péché qu'il fallait dire, il fallait dire crime. J'entrai dans cette idée de crime. Je voulais avouer en détail mon ignominie intérieure. Heureusement il me regardait toujours avec son regard trouble et cela me préservait des excès que j'allais commettre.

Le sentiment d'être misérable, c'est ce qui me rendit l'amour pour lui. Je fus moins traquée et malheureuse quand je sentis que j'allais pouvoir l'aimer encore. Je désirai moins le châtiment quand revint une certaine chaleur.

Aimant de nouveau Jacques je retrouvais ma nature qui est d'avoir confiance, de vouloir, de dépasser toujours la douleur, même

celle que j'ai faite. Jacques se guérissait. Je voulus être très hardie et courir tout mon risque. Je m'approchai de plus en plus près de lui, silencieuse, absolument silencieuse. Il pouvait alors me repousser à jamais. Non. Un soir je mis vraiment mes bras autour de lui, il m'aima. Je crus avoir triomphé du mal.

30

Il y avait plus d'un mois depuis Ongero, et l'automne venait. A cette époque il dépensa beaucoup pour ses vêtements, tout ce que je pouvais lui donner. Il devenait très élégant, mais avec un abandon que l'on était forcé d'admirer. Vous savez qu'il était grand et quand son attitude était calme, presque beau. C'était comme si sa jeunesse et ce qui lui restait d'insouciance, il les avait mis dans ses complets homespun de couleur très jolie, mauves ou gris, aux pantalons larges ; et aussi dans des souliers de gros cuir, des chaussettes fines, une cravate rayée mal nouée en petit nœud autour de son col de soie. Hélas pensais-je : dans ce vêtement qui est-ce. Jacques errant, Jacques paresseux, Jacques fumeur, c'est tout. Alors de le voir si beau dans ses vêtements inutiles me faisait pleurer.

Si mes larmes se produisaient devant lui, il n'essayait pas de me consoler, il quittait la pièce.

Ce n'est pas tout de suite que je compris la chose qui allait avec cette élégance. N'aurais-je pas dû y songer plus vite (Taddeo de mèche avec lui, lié par les mêmes secrets mais bien trop difficile, n'accompagnait pas Jacques chez ces femmes où l'on trouvait tout ce que l'on peut désirer). A entendre Taddeo, Jacques cherchait des distractions. Jacques oubliait ces histoires, etc. Ainsi Taddeo me racontait (ce que je prenais pour un trait de cruauté) : « Baladine, il me disait l'autre jour qu'il voudrait vous épouser. »

Quand il revenait *de là* à deux ou trois heures du matin, je l'avais attendu, je le regardais. Une chose sale était sur lui. Ou est-ce mon cœur qui l'imaginait. J'étais seule moi devant lui, et lui pas seul du tout : d'horribles êtres dans ses mains, accrochés à lui, à son visage, dans sa voix quand il parlait. J'avais si peur de me laisser envahir par l'aversion que je me faisais humble, petite, et d'ailleurs mes fautes me revenaient aussi à la mémoire.

En octobre il recommença de fréquenter le Temple, on le vit aux offices de Saint-Pierre.

Est-ce qu'il croyait ? Quels actes étranges, contradictoires. Moi je ne puis imaginer la religion de Jacques, je ne vois rien de religieux en lui. Il est sensible, amoureux des choses, il n'a aucune croyance en un monde surnaturel. A Saint-Pierre il pouvait rencontrer son père, sa tante, et d'autres gens de cette espèce ; il les rencontra car j'appris par Taddeo qu'il avait écrit au pasteur pour solliciter son pardon et lui demandant par grâce de le recevoir encore une fois aux « Prairies ». Ainsi Jacques renonçant à faire la paix dans son cœur essayait d'avoir la paix avec tous. Il y alla chez ce père (sur le moment je n'en sus rien) et les hypocrites jouèrent très bien la scène de l'Enfant Prodigue, c'est assez dans leur caractère. Même Taddeo fut trompé car il se figura que la lettre écrite au pasteur était restée sans réponse.

Dans cette même période où sans que nous puissions le suivre il s'avançait quelque part, il exigeait beaucoup de moi quand j'étais en sa présence. Il fallait que je fusse « belle, rayonnante », il surveillait de près ma toilette, il achetait mes fards, il disait que je devais être « une tentation agissante pour les hommes et les femmes ». Je demandais une

demi-journée de congé pour me promener avec lui, et j'étais d'ailleurs si lasse, nous allions le long du lac après Versoix pour jouir des dernières journées belles — regarder les feuilles mortes des arbrisseaux qui tombaient dans les petites anses et de là s'en allaient à la dérive, au large.

31

Taddeo et deux amis avaient organisé la surveillance de Jacques (ce qui prouve,n'est-ce pas, que Taddeo savait et craignait ce dont je ne me doutais pas du tout : il y avait eu un entretien dans lequel Jacques avait dit comme un illuminé que l'aventure de sa vie étant engagée sur une ligne fausse il devait se présenter à Dieu en état de foi « pour avoir l'unité »); alors l'un ou l'autre de ces jeunes gens l'accompagnait toujours, ou le suivait à distance, ou bien l'attendait à un rendez-vous fixé quelque part.

Le 7 novembre je reviens de la banque ayant la migraine et je me couche à six heures du soir. Il n'était pas à la maison. Je m'endors mais vous savez de ce sommeil douloureux, terrible, plein de fantômes et dans lequel on cherche, on ne reconnaît plus ni soi, ni l'autre

chose, on se demande avec horreur si on est vrai ou pas vrai, et il m'arrive de me réveiller un peu plus claire mais c'est pour retomber tout de suite dans la noirceur et la nausée. Assise sur mon lit j'éprouvais un grand malaise : je cherchais Jacques avec mes mains et je faisais l'effort de retrouver son nom. Sachant qu'il était absent, je l'appelais pour qu'il vînt de l'autre chambre et c'est Taddeo qui apparut.

Taddeo surpris de me voir malade, gentil, arrangeant mes oreillers, voulait absolument me faire comprendre quelque chose, non pas pour m'alarmer mais parce que de ma réponse dépendait ce qu'il ferait ensuite : est-ce que j'avais vu Jacques ? Non. Est-ce qu'il avait laissé un mot ici ? J'avais tant de mal à répondre. Non. Taddeo disparut disant qu'il reviendrait à minuit. Pourquoi à minuit, je n'étais pas capable de mettre les choses à leur place, et je me souviens de m'être levée pour aller regarder dans la rue des Aubépines Taddeo sorti de la maison qui partait en courant. On tourna le commutateur et Taddeo fut devant moi, il était minuit. Taddeo disait : Écoutez Baladine. S'il parlait ainsi c'était certainement pour que je ne m'inquiète pas da-

vantage. J'étais toute petite dans le coin de mon cauchemar pour l'entendre. Écoutez Baladine, je ne crois pas que Jacques rentre ici cette nuit parce qu'on l'a vu à onze heures partir du Kursaal, en auto, avec des amis. Quels amis ? On ne sait pas. — Où est-il maintenant. — On l'ignore, mais les amis sont en train de téléphoner. — Quels amis. Pourquoi téléphoner. Oh j'étais malheureuse. — Pour savoir, Baladine Nikolaïevna, il faut savoir. Taddeo sortit, rentra. — Nous allons partir là-bas à l'instant même et nous le ramènerons. — Où là-bas ? — Il est au sentier des Saules, sous les falaises du Rhône. — Quel temps fait-il ? — Ne pas vous inquiéter, Baladine chère, il se pourrait qu'il ne fût pas ici avant le matin. Dormez, dormez calme.

Une maison penchait, là-bas près du Rhône. Jacques apparaissait sur la route en sifflant, un air très gai, il était joli comme un enfant avec ses joues roses et ses cheveux clairs ondulés ; il s'approchait de la maison qui allait tomber, tout à fait insouciant et cependant il la montrait du doigt. Mais alors je découvrais que Taddeo et tous ses amis se tenaient de l'autre côté de la maison et arc-boutés aux falaises du Rhône poussaient afin que la mai-

son s'écroulât sur Jacques juste au moment voulu. Je comprenais le plan, j'appliquais mon dos à la façade et j'étais douée d'une force d'hercule, j'arrêtais tout. J'avais si mal à la tête ce jour-là que Jacques me disait : va-t'en derrière la maison avec eux. Je refusais, mais il me forçait en me regardant d'une certaine manière que nous connaissions seulement nous deux : et subitement la maison se montrait dans sa vraie nature, c'était l'église d'Ongero. Alors il n'y avait plus rien à faire. Jacques commandait. Taddeo poussait, avec sa bande, et j'ajoutais ma force immense qui décidait toujours de tout. L'église tombait sur Jacques, on voyait Jacques les bras au ciel, et disparaissant, et son regard si malheureux entre deux pierres dans le tourbillon, ensuite subitement la scène changeait, j'étais sur la mer comme à Odessa quand j'étais petite, et je nageais.

32

Je m'éveillai à l'aube ma migraine finie. Comme si on vidait mon cœur de la fausse angoisse et que l'on y mettait la vraie.

A sept heures je sonnais chez Taddeo : il était reparti très tôt (cinq heures du matin). Je revins chez moi. Taddeo m'attendait. Je me jetai sur lui. « Nous l'avons » dit-il.

Il m'embrassa et je l'embrassai. « Chère Baladine il sera chez vous cet après-midi, ne brusquons pas trop les choses. » Ah je sentais tout cela si grave que je ne songeais pas à interroger. La main de Taddeo tremblait en tenant une cigarette, il s'en aperçut, jeta la cigarette, enfonça sa main dans sa poche. « Il était dans un sale état, il va mieux. »

Taddeo ne parla plus que de ma santé, en souriant avec gaucherie, et moi qui me souvenais du cauchemar de la nuit je rougissais à

chacune de ses paroles. Cher garçon : « Je resterai déjeuner avec vous et nous préparerons tout pour que son retour soit heureux. »

A trois heures revenait Jacques. Quel visage.

Sous ses yeux deux cernes gris parsemés de points noirs. Sa bouche tirée de côté par le sourire qu'il essayait de faire. Un sourire pour qui ? Je lui pris la main, et aussitôt je mis ma tête sur son épaule ; je restai là les yeux fermés. C'était imprudent de ma part, tant pis.

Lui avec une brutalité faible : « Hé bien quoi ? » et encore : « Hé bien quoi ? » Cependant je ne retirais pas ma tête, lui ne reculait pas. « Hé bien quoi ? » Comme il était sec, sans pitié, et pas de bonne foi. « Il ne m'est rien arrivé, dites donc ? Je n'ai fait de mal à personne, je me suis promené. » « En voilà du bruit, je me suis promené. » —

On servit le thé. Cette fois-ci je doutais de tout au monde.

Brusquement — oh quelle folie. Jacques donnait un coup de pied dans une chaise et éclatait de rire. Il jurait « Ah beuferies ! » re-

commençait à rire plus fort. « J'étais sur le quai, je suivais deux femmes chic, Palace Mont-Blanc » encore le rire, le rire « l'une disait à l'autre : Ah la vie d'une femme ! c'est une lutte incessante contre le poil. » Il rit. Taddeo rit, moi aussi, nous étions partis.

Un rire idiot, vous comprenez, une décharge de rire. Dans ce rire-là on pouvait rire et pleurer, pêle-mêle.

Jacques était enfoncé dans un fauteuil, il riait en découvrant ses grandes dents et comme la fatigue lui tirait la peau on aurait dit que ses mâchoires sortaient de son visage, et ses yeux pâles, prostrés, les yeux du malheur, en même temps luisaient de plaisir. Il balançait la tête en assénant les plaisanteries. Tout y passait, c'était un défilé, nous et les autres ; Genève avec notre vie malheureuse. On riait tant que l'on était vengé. Son rire le force à rire mais il est toujours triste, lugubre. Taddeo fait le malin ; moi je suis méchante. Quel rire ! il me semblait qu'on écorchait mon cœur.

On éreinta tout : la Bible, la combourgeoisie, son père qu'il appelait l'apôtre des Prairies, et sa tante Angèle la coccinelle, moi à la Banque du Jugement Dernier, lui aux « an-

ciens collégiens », je vous raconte tout ça, enfin les ridicules de chacun dans cette méchante ville et les nôtres car nous n'étions pas épargnés ; et bientôt il se leva, une espèce de fou jovial, il se mit à empoigner l'image de Luc Pascal, il le déchiqueta, il montra ses défauts et ses lâchetés, c'était comme s'il crevait une poupée de son. Je riais encore. Je riais avec toutes mes dents, et mes cheveux en arrière, et je devais être belle à rire si fort, mais moi aussi c'était comme si on crevait ma poupée de son : tant de douleurs, tant de douleurs, et rire.

33

(On voit Jacques au Café du Nord.

Il laisse ses amis dans la salle, il monte l'escalier, il entre dans la toilette, ressort aussitôt par le couloir des fournisseurs, le voilà dehors à la porte de service. C'est bien joué. Nu-tête et sans pardessus. Nuit de Novembre. Tsic-Tsic. Djag-Rag.

Il prend le quai du Rhône, il le suit rapidement. Il se met à courir cent mètres avant le Pont-en-l'Ile. Personne dans les rues, il est bientôt minuit et la bise souffle.

Après le pont il reprend le quai : plus loin. Il parle à voix haute pour exprimer l'afflux de ses pensées. Je suis fort, il fait froid. Comment ai-je attendu jusqu'à ce soir. Que c'était long de me trouver. La porte à franchir est étroite. La porte dure et abjecte est étroite. Elle n'est

pas vraie. De l'autre côté sera ce que je désire. Dieu tu m'as donné ce grand désir. Dieu tu te connais dans mon désir. Ma vie fut division sans Dieu et ce soir je fais l'Unité.

Il faut que je poursuive sans une défaillance pour atteindre à l'autre côté. Parce que du côté où nous sommes tout est brisé et gâché. Mes amis je n'ai plus rien à faire en ce lieu, la loi étant transgressée. *Or il faut que j'arrive* et vite : j'ai un espoir infini.

Au plus haut degré de son être pour arriver à ne plus être. « On verra après. » C'est drôle la détermination de ne plus être. Il va mourir. Djag.

On voit Jacques regarder le Rhône.

Une lumière électrique jette l'ombre de Jacques sur le quai. Le fleuve est noir, boursouflé, un courant formidable, l'eau à la température de 4 ou 5 degrés pas davantage. Heureusement que j'ai l'estomac calé par un bon dîner avec les amis au Café du Nord. Djag.

Jeux d'eau-souvenirs. « Matin d'été... la baignade des beaux jeunes hommes, la nage, le soleil, la nage... » « Toutes les fleurs, tous les oiseaux. » Vermala sur la montagne. De Vermala le fleuve qu'on aperçoit dans la vallée

c'est le Rhône. Ce soleil ne paraîtra jamais. Baladine premier aspect, Luc premier aspect. « Matin de juin, toutes les fleurs, tous les oiseaux. Moi je sais être heureux comme personne au monde. » Baladine deuxième aspect : funiculaire. Baladine nouvel aspect : à Lausanne. « Un enfant qui a les pieds nus. » Charles. Charles Stoebli. Le mayen, Charles, le bonheur. Non ! — Allons la paix là-dedans ! Vous tous. Silence les personnages (et tu prétends que la mort ne te fait pas peur) — mais si, mais non — silence les personnages ! ou dans dix minutes je suis pincé par Taddeo et sa bande. Je t'ai déjà dit qu'il fallait *rester bien tranquille* parce que ce qui va se produire *tu ne le connais pas*, c'est donc inouï, bien.

Ah ce que je me fous d'eux! ce que je me fous d'eux! ce que je me fous d'eux! — Tu penses bien qu'on ne décroche pas son âme de la machine à nerfs sans souffrir.

Tu as raison.

Alors la voilà ma ville natale, maternelle, le vent noir la perce jusqu'aux os, et adieu. Parapet. Assez élevé.

Alors je vais penser à Lui avec ma dernière pensée d'homme, à Lui seulement puisque c'est pour Lui : il voit comment j'agis à cette heure. Il juge. Il me fait grâce ? Je n'oserais. Il a mis en moi cette volonté, il m'assiste. Il me souffle l'ordre d'obéir. Je ne sais pas plus. Je ne peux pas Te craindre parce que je Te cherche, je ne puis craindre que moi parce que je suis pécheur et plein d'angoisse, alors je me donne à Toi en sacrifice afin que Tu me juges et que tu fasses ton règne en moi pour l'éternité si tu veux. Je Te demande pardon pour mon faible amour, mais quand l'amour pour Toi est revenu ce n'était pas mon amour, c'était le Tien, et puisqu'il provient de Toi j'ai confiance, absolue confiance. Je suis en pleine confiance pour le temps de l'éternité.

C'est la bonne place. Ed. Schütz, Bijouterie, Horlogerie, Optique. Saute. Le pauvre garçon n'aime pas. Saute donc. Cœur lourd. Esprit *bien tranquille*.

Faire de la peine à... Baladine je t'ai aimée, je te pardonne entièrement, tu me permets de partir, tu me pardonnes, bien.

Taddeo cher type : tu as fait le nécessaire, ta main, et laisse-moi filer.

Non mon amour, c'est bien, va, bien, bien tranquille et nécessaire, tout à fait bien. Pas pleurer, fiançailles. Non mon amour c'est bien, va. Ah — je la vois dans l'eau comme jadis quand j'étais gosse.

Belle. Spirituelle. Lys du Ciel. Accompagne-moi.

Je crois en Dieu.

Boutonner le veston. Le portefeuille est dans l'enveloppe de caoutchouc. Ils le trouveront. Bien tranquille.

Là, doucement.

— C'est — Ooh —)

34

Le 12 novembre au soir il disparut. Il se trouvait au café avec eux. Il dut s'enfuir par la petite porte, on n'a jamais su. Taddeo le croyait dans la toilette et quand il se décida à aller voir, plus personne. Taddeo fut chez moi avant minuit, je me levai, j'allai avec lui. Rien qu'à regarder Taddeo je comprenais : le malheur est tombé.

Ils avaient parcouru les quais car on savait que son idée c'était l'eau.

Nous nous retrouvions devant le café d'où il était parti. Taddeo s'était repris et me faisait des discours, mais moi j'étais sûre. On n'osait pas encore aller à la police. Il fallait agir, agir. Quoi faire. Impossible de nous séparer. Je demandai que l'on revînt chez moi, pour voir. Rue des Aubépines Taddeo décida : allons à la police. Afin de trouver un appui quelconque,

car on ne peut pas rester ainsi à quatre pour porter le poids de sa mort. Taddeo réveilla la police, entra. On nous appela aussi. La police ne savait rien et on n'eut pas l'air de prendre la chose au sérieux. Je leur dis : il est mort. On me dit : calmez-vous, Madame. Je suis sûre que son âme communiquait avec moi pour me faire savoir qu'il était mort.

On retourna rue des Aubépines et puis encore une fois sur les berges du Rhône. Nous étions attirés là. Je me rappelle bien où c'était, devant Schütz le bijoutier. L'eau était terrible, la bise soufflait de rage. Nous restions serrés les uns contre les autres. On ne pleurait pas et on ne parlait pas non plus. On n'avait plus l'idée d'aller le chercher nulle part. Maintenant ils étaient sûrs comme moi. Je regardais l'eau et je pensais à lui comme à un être trop beau pour avoir été vrai. Je ne me disais pas : il s'est jeté dans l'eau, dans cette eau, il est quelque part au fond, je ne le verrai plus. Je songeais : comme le rêve que j'ai fait de lui ici et ailleurs a été magnifique. Jamais je ne revivrais plus avec ce rêve, par ma faute, et ils me rapportèrent chez moi.

Pourquoi raconter les autres journées. Si vous le voulez je vous les dirai. Le lendemain le pasteur vint chez moi renseigné par la police. Me prenant les deux mains comme un enfant il me suppliait de retrouver Jacques. On téléphonait de tous les côtés, la police recherchait Jacques de Todi, et le pasteur allait dans les rédactions des journaux pour demander le silence sur la disparition de son fils. Le surlendemain rien encore. Je disais toujours : laissez son corps dormir où il est. On ne m'écoutait pas, naturellement. On télégraphiait à Luc Pascal, à Siemens, même aux hôtels de Vermala. Taddeo avait un homme qui lui servait de modèle et travaillait comme électricien au Pont de la Coulouvrenière. Celui-ci arrive le 15 novembre et dit : « J'ai idée de quelque chose dans la herse devant la machine, alors j'ai voulu vous prévenir avant la police » et Taddeo y alla sans rien me dire. Un corps énorme dont les proportions ne correspondaient pas du tout à Jacques était en effet couché sur la herse, et on le voyait de mieux en mieux. La police fut avertie aussitôt après, mais Taddeo ne me dit toujours rien pensant que ce n'était pas Jacques. Moi j'aurais déclaré : c'est lui. On repêcha le corps

et Taddeo dut l'examiner. Taddeo reconnut la chaussure de Jacques et les boutons d'or aux manchettes de sa chemise. Ensuite on trouva le portefeuille, enveloppé avec du caoutchouc, qu'il avait placé dans la doublure de son gilet. On pouvait encore lire les papiers. Je fus prévenue. Le corps était à l'amphithéâtre de l'Hôpital et je ne devais pas le voir : Taddeo m'avait dit « Ce n'est pas la peine, il n'y a plus rien de lui ».

Le portefeuille contenait un mot « Pour Baladine » qui disait : « A ma chère femme disparue pardon. » Un autre papier, son testament, par lequel il me laissait ses manuscrits et les toiles qu'il avait peintes. Une lettre entière pour son père : il écrivait qu'il arrêtait une vie monstrueuse pour laisser continuer son être le meilleur, qu'il croyait en Dieu et qu'il attendait de se retrouver dans l'Unité. Cette lettre était très belle. Un autre mot pour moi, écrit avant, peut-être au moment de sa première fuite, était plein de choses intimes et sensuelles excessivement tendres, avec des bizarreries, mystérieux, si interrompu que je n'en ai pas encore découvert tout le sens aujourd'hui. Cependant ce papier, il ne se passe pas de jour sans que je le relise.

Pour Taddeo aussi il y avait une parole, même pour Luc Pascal : « Je me repens d'avoir tourné Luc en dérision, alors que j'avais déjà décidé de quitter ce monde. »

Je suivis le convoi de Jacques à côté du pasteur Isaac de Todi, et Taddeo derrière nous. Il y eut un service religieux à Saint-Pierre. Le corps de Jacques fut brûlé.

FIN DU RÉCIT DE BALADINE.

DEUXIÈME PARTIE

LE GEL

I

35

Le Temps
Les matins les années
Il fait beau il fait gris il fait laid
Espoirs et retours
On ne croirait pas que la profondeur du lac
diminue
Certaines gens disparaissent
On ne croirait pas qu'il y ait tant de morts
dans les rues
A cause de la guerre
On voit la montagne à sa fenêtre
On ne croirait pas qu'elle soit encore si rose
ou si verte
Le mal est universel
On ne croirait pas que tout cela puisse durer
si longtemps
Le chagrin est particulier

L'âge est un peu plus dangereux quand il arrive
Le miroir
Chaque journée s'ajoute à la colonne
Les pensées font mal à cinq heures du soir
Les saisons sont plutôt mauvaises
La rose des vents

Les choses ont bien changé d'ailleurs
Ainsi les enfants croissent sans interruption
Le soleil paraît le matin
Et les hommes cherchent le plaisir
Nouveautés
Le soleil efface un délire qu'on a vers quatre heures du matin
C'est-à-dire il verse un narcotique pour la journée
La brise arrive et insiste et rappelle un amour perdu
Ensuite le soleil se couche et le délire a raison

Les affaires sont formidables 400 o/o.
Genève est à sa place au bout du lac
Le numéro de l'année c'est 1919
On danse

Le numéro de l'âge c'est 41 ans
Les joies des hommes sont aussi horribles que
leurs douleurs
On ne comprend pas le ciel
Une *Abdulla cigarette* — allons

36

Baladine Nikolaïevna l'aperçut enfin distinctement lui-même, sur le trottoir de la Corraterie, comme elle touchait de la main la porte de sa banque.

Il l'attendait à deux heures moins cinq minutes.

N'y était-elle pas préparée. Depuis quelques jours il était présent sans se montrer. Baladine tendit la main et sourit bravement. Je souris comme le ciel, pour personne en particulier.

Luc Pascal avait peu vieilli. Elle ce n'était pas la même chose, hein ?

— Je n'ai pas du tout le temps de vous parler.

— Il me suffit aujourd'hui de vous revoir.

— Adieu.

— Vous n'avez pas répondu à mes lettres, c'est pourquoi je suis ici.

— Pardon je vous ai répondu.

— Deux lignes si bizarres.

— Je vous ai écrit : On trouve Baladine, Baladine et son enfant route de Conches, numéro 32, après sept heures du soir. C'était pour vous inviter.

— Je viendrai.

— Demain si ça vous plaît.

Il lui serra la main tandis qu'elle souriait à un horizon vague. Ses yeux sont encore cendrés et voilà ses cils. Elle entrait dans son bureau.

— Au revoir ?

La catastrophe en Europe avait tout bouleversé sans toucher un seul chagrin personnel, sans changer une seule existence secrète.

En 1919 Baladine Nikolaïevna Sergounine vivait toujours à Genève, elle était toujours à l'*Union du Crédit Suisse*. Baladine avait un enfant, Pierrot, né le 20 juin 1914, et l'enfant portait le nom de Todi.

Jusqu'en 1916 Taddeo Buonvicini était resté le fidèle ami de Baladine, avec qui elle pouvait encore parler de Jacques ; rien ne l'avait empêché d'aller s'engager en Italie et il avait disparu presque tout de suite sur le Carso.

Elle vivait seule avec son enfant et des chats, dans une maison entourée de grands sapins à Conches. C'était agréable en été, humide en hiver. Elle ne connaissait personne, sa vie étant aux yeux de Genève vertueuse un modèle de scandale pour plusieurs raisons.

Elle occupait du moins à la banque une situation très enviable, à cause de hautes qualités dont elle avait fait preuve.

Aucune nouvelle de nulle part.

Mais tout cela n'existait pas vraiment. Baladine était un être vide, désaffecté, et vide sans même sentir son malheur.

Elle avait à présent les cheveux un peu gris, argentés, en contraste avec le visage resté naturellement rose. Cette chevelure grise bouclée et courte était toujours fière. Mais ni poudre ni fard, aucun voile brillant sur les yeux, la peau nette et plutôt douloureuse. Le regard était plus large, une zone bleue l'étendait jusque dans la chair des joues. Cependant tout était-il perdu pour elle : on remarquait un

accent de tendresse brûlante, la bouche était naïve, et beaucoup d'ironie. C'est pourquoi les hommes se retournaient encore au passage de Baladine Nikolaïevna.

37

Son fils était un gosse bleu et blond « et après ça qu'est-ce que je sais de lui ? rien du tout. » Étrangement distrait « es-tu un ange tombé sur terre par erreur et arriveras-tu jamais à faire quelque chose d'utile, mon cher ? » tendre et un peu chenapan, obéissant par malice, « son but est de vous échapper toujours » et « on ne le tient jamais ». — « En somme je n'ai pas l'étoffe d'une mère, je l'aime évidemment, est-ce par raison, puisque je n'ai aucune passion. » Elle était matérialiste, énumérait les ressemblances. « Ses yeux bridés viendraient du grand'père Sergounine, ses cheveux blonds de son père, tout le reste de moi. D'ailleurs non, cette ressemblance des yeux est douteuse, et les cheveux de Jacques étaient aussi souples que les siens sont crépus. » « Il est sorti de moi et c'est mon

objet (orgueil, jalousie) mais je suis une femme si drôle, je m'en fiche. » Or elle ne vivait que pour Pierrot à partir de six heures du soir, elle était suspendue à ses mouvements.

Elle se souvenait de l'accouchement et de son horreur (et l'enfant de Jacques après la mort de Jacques). « Mais à présent qu'il grandit, c'est l'indifférence. » « A moins qu'il ne m'ait sauvée tout de même ? » « Si je mourais, n'importe qui se chargerait de lui et l'élèverait, ce serait aussi bien. »

« Je suis si peu sa mère. »

38

Cette Baladine qui marche sur la pierre sèche ayant soif, n'apercevant aucune terre cultivée, aucune plante vive, brûlée et cherchant l'ombre, cette Baladine ardente et nulle n'a véritablement plus qu'une seule raison de marcher : l'enfant de Jacques que voici ; il remue dans l'ombre du jardin, retardant par mille ruses le moment d'aller dormir, ce petit inconnu que j'embrasse et que j'ai fait, ce méchant qui aime torturer les insectes quand il peut les prendre et sourit avec mystère à la lune dans le sombre ciel. « Pierrot, va te coucher. — Oui maman. — Embrasse-moi. — Je viens maman. — Embrasse encore une fois, veux-tu ? » Il l'embrasse comme un petit amant, avec science et en faisant durer le plaisir. « Va-t'en. »

Elle reste seule.

A peine si Baladine y a songé pendant le chaud après-midi, assise à son bureau dans l'ombre jaune du grand store. Tiens, Luc Pascal est revenu. Il veut me revoir. Il a très bien compris ma réponse, que je n'avais pas l'intention de l'accueillir *si vite*. Baladine a eu trop à faire entre deux heures et six heures avec toutes sortes de difficultés sur les lignes de Londres, Zürich et Amérique du Sud, elle a dicté quatorze lettres, rédigé ou transmis des informations :

Aciers discutés : la Steel *gagne* 5/8, *la* Cast Iron Pipe *réalise encore une hausse sensationnelle de* 11 *points* 1/4, *tandis que la* Bethlehem *abandonne* 1/8, *la* Crucible *cède* 1/4 *et la* Baldwin 1/2 ; *l'*American Locomotive *gagne* 3/4.

LENA GOLDFIELDS. — A la mine Lenskoie, pendant la semaine du 8 au 15 juillet, on a extrait 7.999 yards cubiques et lavé 12.480 yards. On a obtenu 8.295 onces d'or d'une valeur de 34.839 livres sterling...

elle n'a plus eu une seconde pour sa propre vie et Luc Pascal. Luc Pascal peut-il apercevoir que Baladine est aussi business-woman dans la pratique de la vie qu'elle est nulle à l'intérieur ? Puisque ce rouage de vie inutile doit nécessairement tourner, eh bien qu'il rende, qu'il donne des choses, qu'il nous amuse, des

choses qui font notre plaisir. Baladine ne veut plus croire qu'aux choses, et au jeu sur les choses. Le chiffre d'affaires de la banque a triplé depuis que les hostilités sont finies ; dans la maison de Genève Baladine dirige un service, et s'il faut préciser aussi par un chiffre elle vaut quatre fois ce qu'elle valait. On travaille, on invente, on achète, les plaisirs, le confort et l'art viennent à la suite. Baladine sait tout maintenant ; l'argent qu'elle gagne elle sait qu'il faut le mettre dans des spéculations de bourse, dans des bijoux, chez son tailleur et sa modiste.

Or sur le chemin du retour l'idée s'est représentée : Luc Pascal est revenu. Baladine regardait le ciel rayonnant, ce qui ne lui arrive plus jamais. Elle pensait avec attendrissement à Pierrot revenu de l'école de Chêne qui devait l'attendre près de la barrière ; sentimentale, enfin. Elle a trouvé Pierrot accoudé à la barrière. Comme elle le peignait un peu plus tard « Méchant garçon! tu as emmêlé tous tes cheveux, mais qu'est-ce que tu as

donc fait, je trouve des bouts d'allumettes, mon cher ? » elle a pensé : la vie recommence, la vie recommence toujours, on ne peut pas l'en empêcher, c'est fatigant. Ensuite elle s'est peignée elle-même avec soin et a changé de robe. Dès ce moment son esprit a été préoccupé par Luc Pascal.

La voilà seule dans le jardin noir. Pierrot qu'elle surveille éteint sa lumière et la fenêtre de la chambre disparaît. Elle a froid bien qu'il fasse lourd. Elle dit « J'irai chercher un châle » mais c'est un prétexte pour quitter le jardin trop sombre, trop solitaire.

Pourquoi revient-il ? Qu'est-ce qu'il veut ? Pourquoi. Rien ne reste du passé, j'ai été là, oui, maintenant je suis ici. Cette chose a si peu d'importance. Le temps absorbe nos petites histoires. Je ne comprends pas ce qu'il veut.

39

Luc entra le lendemain soir chez elle comme elle l'attendait avec irritation et curiosité, et encore une fois la vague terreur d'être seule.

Un peu cérémonieux, surpris par la tristesse de l'endroit. (Il n'aime pas mon « meublé », il s'étonne d'y voir une femme élégante, il attendait sans doute une petite vie bourgeoise.) Voilà, c'est moi, comment me trouves-tu ? Luc se perdait en compliments et Baladine lui disait à voix intérieure : « Mais sois donc simple mon pauvre ami, comme je le suis moi-même ; quel besoin de te tortiller comme ça ? »

Les yeux de Luc errant pour trouver un soutien se posaient sur la cheminée (oui sur la cheminée, c'est assez idiot n'est-ce pas, mais moi je me fiche de mon appartement et je n'ai pas d'esthétique) où étaient exposées deux photographies : l'une représentait Jacques

riant au soleil à Ongero, instantané pris par Luc et qu'on avait fait agrandir, l'autre un portrait de chez Boissonnas, Taddeo avec son joli foulard. Les regards de Luc restaient fichés comme des flèches sur l'image de Jacques.

Alors se produisit une influence magnétique et on parla. Tout de suite leurs paroles furent sérieuses. De la mélancolie et davantage, mais surtout pas d'attendrissement. Je ne supporte pas la pitié, annonçait la personne de Baladine — et je n'ai pas l'intention de t'en offrir, répondait Luc.

Par un mécanisme sensible imprévu, elle découvrait que Luc avait profondément changé. Elle ne connaissait pas certaines de ses phrases, ou intonations. Physiquement le même, pourtant plus tiré, et le visage rasé alors qu'à Vermala (et à Ongero) il portait une petite moustache de la largeur de la bouche. Le changement se trouvait, on aurait dit, dans la puissance, le centre, le lien entre ces aspects physiques et autres. « J'aurai bien de la peine à me familiariser de nouveau avec lui. »

— Votre enfant dort ?

— Vous fumez ? (Elle offrait ses *Abdulla.*)

— Seulement du Virginie dans la pipe. Ça qu'est-ce que c'est ?

— Tabac anglais d'Orient. A la mode.

— Je ne suis pas au courant.

Baladine fume :

— Il dort.

— J'aurais aimé le voir.

— Ce sera pour une autre fois ?

Elle n'eût pas supporté le lui montrer endormi.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Pierrot. Pierre de Todi.

— Il est gentil ?

— Très.

— Montrez-moi un portrait ?

— Non je n'ai pas de portrait, je n'en ai pas, c'est drôle.

— Je reviendrai exprès pour le voir.

— C'est ça vous reviendrez : à six heures.

— Vous êtes heureuse de l'avoir ?

— Mais oui, vous êtes bizarre, Pierrot c'est ma vie.

— Votre vie.

Baladine voulait se refuser à toutes ces questions qu'il posait sur elle, sur l'enfant, — si l'enfant était intelligent — si leurs moyens d'argent suffisaient — si elle s'entendait bien avec Pierrot ? « Et nous ? et moi ? est-ce que nous t'appartenons ? Notre existence est sans valeur mais pourquoi te la livrerais-je ? » Quand il lui dit : Vous entendez-vous bien avec Pierrot ? elle trouva la demande injurieuse et eut envie de lui jeter une insolence quelconque pour le faire partir. Cependant elle souriait comme un ange désolé. Assise elle faisait danser légèrement son buste comme lorsqu'on entend la musique du jazz. Elle répondait à toutes les questions. « Tu reviens de loin, mon cher, quel droit as-tu donc ? Aucun. » Mais elle lui rendait compte de tout malgré elle, et quand elle pensait : « Cette fois-ci, non, c'est assez, je ne dis plus un mot, à lui de parler, je le veux » elle continuait de céder, d'avancer vers lui tandis qu'il ne bougeait pas. C'est trop fort ! Déjà ils se connaissaient un peu mieux. Baladine regardait son nouvel ami. On sentait autour du front rayonner un esprit et Baladine parce qu'elle devenait attentive à bien des choses n'avait plus rien de méchant dans sa pensée, aucune révolte d'amour-propre, et plus

rien non plus de la coquetterie gratuite, stupide, qu'elle avait d'abord montrée à la porte de la banque. Son agacement tombait, quoi qu'elle en eût ; d'un geste naïf de sa main qui portait une grosse bague noire, elle relevait ses cheveux gris que le vent du soir avait amenés sur son front, afin de mieux voir, de mieux saisir la présence de Luc.

40

« La vie s'est montrée marâtre à mon égard, Baladine, non pas qu'elle m'ait accablé de malheurs particuliers, mais parce qu'à chaque instant elle me *force* à accepter ce que ma liberté juge intolérable. Je suis depuis trente ans engagé dans une opération de rupture. Enfant, ma vie ressemble au mur qui faisait ombre sur la cour de la maison, un mur énorme, humide, sans jour ; mon père, un notaire de province, battait ma mère sous mes yeux. Adolescent je connais l'amour par l'onanisme, puis par un long adultère (avec la mère d'un de mes camarades). Homme je ne suis pas aimé, je n'arrive pas à me marier, et par hygiène je vais dans les maisons de passe. Quand ça me révolte par trop je deviens moine pour six mois, mais alors « la colère est mon état ordinaire ». Je porte en moi un désir fou

de beauté et d'infini : je n'en réalise presque rien dans mes journées. Mon travail ne rencontre aucune faveur, pas un succès. Je connais Jacques en 1911. A Ongero je lui porte le coup le plus grave qu'il ait reçu. La guerre et ce qui s'ensuit ont presque atteint mon jugement : mais ceci est une autre histoire. Je vous retrouve et nous voici l'un devant l'autre.

Je n'ai pas accepté la mort de Jacques.

Je ne l'accepte pas. Je ne veux pas qu'elle ait été, qu'elle soit. Je cherche à l'empêcher, ou alors me retournant d'un autre côté il faut que je lui trouve un sens. Que je voie sa valeur agissante dans ce que je nomme la vie. Mais non, rien ; ni valeur ni beauté. Comment puis-je admettre qu'un homme aussi rare, doué de tous les dons, un élu, se soit tué — ou parce qu'il aurait été trompé en amour, ou parce qu'il aurait éprouvé un désir différent de celui du commun des hommes ? Jacques était un enfant admirable, rien n'était décidé pour lui, rien n'était écrit d'avance, rien d'exclu. Rien d'anormal en lui : qu'est-ce donc qui nous serait défendu à nous autres ? Nous payons assez chèrement la vie et faisons un travail assez pur sur la planète. Enfin de Jacques à moi, entre Jacques et moi, il y a vous.

Il s'est produit ceci, écoutez-moi bien, qu'à travers les événements des dernières années, la calamité publique et les épreuves personnelles, je suis resté enfermé avec Jacques, oui en tête à tête, le contemplant et le cherchant, lié à son ombre, enfin je vous l'ai dit, enfermé avec lui. Et la prison dans laquelle nous étions tous les deux c'était le souvenir que j'avais de vous, votre image. C'est assez complexe. Puisque je ne pouvais pas supporter la réalité de la mort de Jacques il fallait que ce suicide dans lequel j'avais une partie de l'action fût effacé grâce à une opération de mon esprit, ou peut-être une opération apaisante et magique de votre part. Je vous prie de ne pas me croire malade, parce que je raisonne parfaitement bien en toutes circonstances, et je distingue ce qui dans mon état pourrait être appelé trouble (les difficultés, les angoisses) et d'autre part une tentative très pénétrante de ma pensée pour assimiler la mort. Une certaine douleur éternelle, dont la nature m'est inconnue, existe entre lui et moi, qui doit trouver sa résolution. Où? Dans ma propre mort? J'y songeai. Mais cette fuite de ma part en déplaçant tout le problème dans l'inconnu ne satisfaisait pas mon esprit. La réparation à l'égard de Jacques.

le salut de Jacques devaient d'abord s'accomplir en moi et en nous sur cette terre, tels que nous étions quand il est mort. En 1915 et 16 ma pensée restait ferme mais l'état d'envoûtement dans lequel Jacques me maintenait se traduisait par un malaise physique considérable. Je me guéris en faisant avec l'ombre de Jacques et moi-même un pacte, en prenant l'engagement de vous retrouver. Je serais venu dès 1918 si cela m'avait été permis. Je ne cherchais pas à vous écrire sur un tel sujet. Enfin depuis six mois j'hésite et plusieurs fois j'ai rebroussé chemin. Que savons-nous de la mort, de notre devoir vis-à-vis d'elle, de son influence sur notre vie. Aucune mort ne sera plus intolérable pour moi que celle de Jacques. C'est à nous d'apaiser ce qui de lui pâtit toujours.

Je suis si heureux de vous avoir retrouvée. »

41

Elle répondait : « J'ai peine à vous suivre dans vos pensées, c'est obscur et incertain pour moi. » Elle ajoutait : « Mais je suis très émue. » « Vous savez, je suis une femme tout entière en ce monde-ci, malheureuse et vide peut-être, mais le reste je ne sais pas, je ne comprends pas, je crois que quand on est mort tout est fini. Et cependant vous me bouleversez. Vis-à-vis de Jacques je fus la femme la meilleure et la pire. Vraiment je ne me pose jamais de questions. Parce qu'il y a eu Jacques, je consens à vous revoir. Nous serons l'un pour l'autre ce que vous voudrez. Je pense que je puis encore vous servir d'amie ? Vous verrez que je suis une créature sans autre utilité. Je ne crois pas que je vous aime encore. »

Luc Pascal fit la connaissance de Pierrot.

Les armes n'étaient pas égales. Luc frémissant cherche la vérité et encore autre chose. Pierrot ne prête aucune attention à ce monsieur chauve qu'on n'a jamais vu, mais tourne vers sa mère un regard plus intense, et s'échappe. A voir le garçon marcher dans l'allée il reconnut Jacques — crut le reconnaître.

Il n'avait jamais su s'adresser à un enfant. L'attitude de celui-ci, sauvagerie et dédain, se fixa pour ne plus changer. Pierrot toujours poli comme on l'est à la promenade ne parlait ni ne regardait du côté de l'étranger. Que Baladine lui dît : « Viens », il s'avançait : « Donne la main à notre ami M. Luc », il la donnait et la retirait par le même mouvement. « Pierrot tu n'es pas gentil. — Mais si Maman. » S'il avait à raconter une histoire, c'était pour sa mère, et se trouvait-il par hasard avec M. Luc, au bout d'un instant M. Luc était seul.

Pierrot regardant l'étranger s'approche insensiblement de sa mère ; il y arrive, il fourre

sa tête sur la poitrine et enferme la taille de ses bras. « Comme tu es tendre, mon cher ! » Baladine cède à cette offensive de tendresse par habitude. Flattée aussi devant Luc et poursuivant, qui sait, un autre sentiment qui se dérobe. Enfin peut-on prendre ce gosse au sérieux, je vous le demande ? Ni pour l'enfant ni pour Luc il ne faut paraître s'émouvoir.

Mais il est remarquable que Luc est aussitôt mordu par une folle jalousie, et que quand la petite scène recommence il est obligé de se lever, de prendre son chapeau, et sous un prétexte quelconque de partir. Baladine voit sa souffrance. Par là Luc comprend ce qu'il n'a pas voulu saisir jusqu'à présent.

Cette approche amoureuse de l'enfant apprenait à Luc qu'il ne pouvait réaliser son vœu sans aimer complètement Baladine, et avec les sens tout autant qu'avec la tendresse ou avec l'esprit ; sinon l'ancienne constellation se reformait : un Jacques armé de tous les droits repoussait Luc et Luc redevenait méchant, ravisseur. « La mystérieuse opération que je veux faire avec Jacques, de notre amitié éternelle, exige que j'enveloppe son fils et que je retrouve le cœur entier de Baladine. » Mais comment aimer Baladine ?

Il osa pourtant lui dire :

— Baladine, devant Dieu, c'est bien l'enfant de Jacques ?

— Oui c'est l'enfant de Jacques.

42

Quand Baladine se redonna à Luc Pascal mais cette fois dans la pleine liberté de sa vie c'était en août, toujours dans la maison de Conches. Par un soir étrange où le ciel était d'un bleu de céramique, où la maison s'alignait au bord de la route encore rousse, et de grands arbres dirigeant vers le haut leurs picots sombres.

Les orages roulaient loin. Dans le carré noir de la fenêtre ouverte on entendait les grillons qui font leur bruit tranquille jusqu'au-delà de minuit.

Baladine n'avait point voulu se déshabiller : comme une voyageuse, qui va repartir pour toujours. Conquise elle se dit : pourquoi me cacherais-je ? Elle retira tous ses vêtements.

Cette statue qui remue lourdement ses seins relevés. Luc fermant les yeux par amour attendait le miracle que doit apporter la plus haute mélancolique journée. Tous trois unis joints et réconciliés. Dans la mélancolie de la belle journée éternelle.

43

Baladine marche avec ses jambes allègres du matin vers la ville, vers sa banque. Temps frais et beau, jour de cristal. Quand elle passe du soleil à l'ombre et de l'ombre au soleil elle soupire, ou elle chante, ou elle dit : « Si nous avons le bonheur, là, le bonheur, que le cric me croque comme dit Pierrot. Mais ce n'est jamais le bonheur qu'on cherche. » La voilà sous les arbres. « Tout est beau. J'ai bien fait, il a bien fait. Mon joli matin je suis une petite fille et je m'en vais chercher des fleurs dans la prairie, rien de plus! Tiens j'ai passé par un nouveau chemin, j'aurais dû faire un souhait. Lequel ? (Pauvre Taddeo quand il me disait : la Sergounine vous êtes superstitieuse.) Certes je le suis superstitieuse ! Je souhaite : de lui conserver son cœur jeune. » Ensuite elle ana-

lyse : « Est-ce pour toi ou pour lui, ton souhait ? A ton âge te voilà égoïste comme une femme de vingt. Je suis une femme éprise. Prise, éprise. Que tout a changé. Je suis presque heureuse. » Et encore : « J'attends. Non je n'attends plus rien. C'est vrai, je n'attends plus rien. » Elle est étonnée. « Ah je suis presque heureuse. Je suis jeune, je suis gaie, je suis triste, je suis vieille, je suis jeune. Ce matin je suis plutôt très gaie et très jeune. Tout de même les douleurs sont bonnes, la vie vaut la peine. On est en haut, on est en bas, on aime. C'est bien. C'est si bien. Comment est-ce que je l'aime. Si j'avais une marguerite pour effeuiller les pétales : un peu beaucoup passionnément. » Ne pas avoir de marguerite lui fait peur. « La peur est toujours là, je ne veux plus la regarder, je ne veux plus. Je ne veux plus avoir peur d'aimer, je ne veux plus. » « Est-ce que je l'aimerai longtemps. Est-ce que ce sera toujours bien comme aujourd'hui. Il sera libre, alors il restera un vrai enfant. Moi aussi je serai libre. Il ne faut pas hésiter dans les réponses, ça porte malheur. Qu'il fait beau, qu'il fait beau dans mon cœur et dans le ciel ! »

En effet la route de Florissant se présente,

rose avec des bords bleus. Elle mérite son nom à cause des beaux parfums qui passent sur elle, provenant des sapins, des massifs de fleurs, des avoines folles. Les parfums arrivent, ils entourent la passante qui marche vite (sans rien perdre des formes ni des lumières) et Baladine ouvre son ombrelle. Les propriétés derrière leurs clôtures sont à la fois défendues et offertes, sur une pelouse on voit un vieux monsieur de Genève qui fait sa « promenade constitutionnelle » en examinant ses arbres.

Comme elle arrivait aux abords de la ville en pensant au vieux monsieur, brusquement son âme s'effondra, ce fut autre chose : fuir, s'enfuir, seule, sur ce chemin tiède, malgré le soleil, malgré les oiseaux, ou dans ces rues-là, se sauver pour tout quitter et d'abord abandonner ce qu'elle aimait, seule, seule, n'ayant que son ombrelle et son sac à main avec un peu d'argent, passer en France, se jeter dans Paris, devenir une entretenue ou n'importe quoi, mais se perdre, là-bas, se perdre, se perdre !

Baladine courait dans Genève, ne comprenant pas quel mal la frappait, et elle appelait Luc à son secours. Luc mon amour, mon ami, Luc, et elle écrasait ses larmes avec

son gant. Elle entendait tout le temps (une obsession) Luc lui disant à Lucerne : « Tu ressembles à un Renoir. »

II

44

Les événements qui composent la fin de cette histoire, aussi bien par la lenteur de leur déroulement sur plusieurs années que par leur caractère strictement intérieur, les manifestations extérieures étant incertaines ou mal accordées à la réalité interne, par le côté fictif de cette tragédie où l'un des protagonistes manque, ont paru invraisemblables à quelques personnes, de celles qui forçant le secret purent approcher Luc Pascal en tant qu'écrivain pendant la partie la dernière et la plus active de sa vie littéraire. Cependant la réalité n'en est pas moins sûre : établie par les notes de Pascal lui-même.

Mais exposons d'abord les faits qui précédèrent, et forment une porte à la nouvelle vie.

45

Le 16 mai 1921 se célébrait le mariage de Luc et Baladine à Genève, en l'hôtel de ville à midi. Mariage civil avec les deux témoins requis : un ami du marié, une demoiselle ayant la profession de dactylographe pour la mariée : Baladine Nikolaïevna Sergounine, sujet russe, épouse divorcée de Reinhardt, épousait Luc-Marie Pascal, homme de lettres à Paris, le domicile des époux à Genève étant l'Hôtel du Lac.

Si peu important que parût être pour les mariés cet acte d'enregistrement d'une union depuis plus d'un an effective, quand Baladine Pascal reparut sur le perron mariée il sembla que ses épaules, l'attention de son visage, sa belle stature plutôt amaigrie, la gravité de ses

yeux lui donnaient un caractère très émouvant. Luc Pascal semblait également heureux, mais aussi préoccupé que sa femme semblait momentanément libre de soucis, et la regardant souvent à la dérobée avec un air tout différent de celui qu'il avait pour lui sourire. Les époux revenaient à l'Hôtel du Lac vingt minutes après en être sortis. Un peu plus tard on vit madame Baladine Pascal dans son tailleur de tous les jours, car elle reprenait vers deux heures son travail comme à l'ordinaire.

Ceux de la banque *Union du Crédit Suisse* qui la connaissaient racontèrent comment il l'avait fréquentée dans une villa de Conches, mais qu'ils avaient dû quitter là-bas parce que leur liaison faisait un scandale et qu'ils recevaient des lettres anonymes, d'autant plus qu'un enfant existait, qui était son fils naturel, et d'ailleurs cela ramenait à une autre histoire celle de *Jacques de Todi* le fils du pasteur, qui s'était suicidé de façon mystérieuse, et avec lequel cette Baladine avait aussi vécu. Tout cela n'empêche pas qu'une femme avec un pareil passé pouvait être hors ligne dans les affaires, vu qu'elle en donnait la preuve tous les jours ! « Oh alors quelle vie ils mènent ces étrangers ! Moi je ne pourrais pas », dit

une petite de Plainpalais employée aux écritures.

La voix publique pouvait-elle savoir combien ce bizarre mariage était un acte nul.

Nul pour ceux qui non seulement sont un couple véritable, mais se trouvent reliés « for better for worse » par des liens beaucoup plus anciens et d'une nature redoutable sur laquelle ils ne pourraient ni ne voudraient s'expliquer.

Qu'ils aient respiré le même air, dormi du même sommeil, et connu le même plaisir n'était presque rien pour eux, mais que le même gémissement d'angoisse extrême pût se transporter de l'un dans l'autre, ou la lumière d'espérance, qu'un même mal spécial à eux fût connu de chacun d'eux et accepté, par contre, que tout de lui même incompris d'elle dût passer par elle, et que toute force en elle cherchât son écho en lui, voilà ce qui donnait à la cérémonie du matin en tant que cérémonie un ridicule presque odieux.

Dix années de secrets pleins et graves se tenaient derrière eux. Sur la place Saint-Pierre qu'ils avaient traversée, une ombre bien-aimée (une ombre haïe) avait touché leurs mains unies avant de regagner le ciel, son terrible domaine.

46

Alors pourquoi cette détresse de Baladine dans sa chambre, avant de passer le costume tailleur ? Cette détresse définitive : elle sanglote au milieu de sa chambre, la tête couchée dans ses deux mains et le corps jeté sur une chaise longue.

Luc (insensible d'ailleurs à ce genre de désespoir) ne l'entendait pas car elle faisait si peu de bruit. Il était dans la grande chambre voisine ; pièces hautes, porte capitonnée. Elle le voyait à travers cette porte : la seule puissance restée dure dans un brouillard de dérision. Debout devant la table et continuant le classement de papiers commencé la veille, ce classement qui sera terminé pour le départ.

Il est immobile, fermé, isolé comme dans une coque, une matière, méchant ? non, mais sans pitié. Les sanglots de Baladine redoublent.

On cherche à entrer par le couloir, la poignée de cuivre tourne en vain : c'est Pierrot. Il n'insiste pas, il s'en va « chez son papa ».

Alors elle se relevait, faisait à la hâte une valise.

Elle bourrait les compartiments avec des robes, du linge, les vêtements de Pierrot, elle prenait aussi les livres de Luc. Elle allait aussi vite que possible mais elle faisait encore un triage pour l'enfant : l'indispensable, le joli, le superflu. Pour elle seulement une douzaine d'objets de première nécessité. Les portraits, les photographies (Luc, Taddeo et Jacques) qu'elle fourrait ensemble dans son linge. Elle passait devant la coiffeuse, se poudrait les yeux, ne pensait plus à rien.

Elle enlevait sa robe noire du mariage et mettait à la place un tailleur en serge brune. Elle rouvrait la valise parce qu'elle avait oublié un sac de lavande jauni qui venait de la Tante Angèle de Jacques.

Puis elle poussait la valise sous la chaise longue, sortait, rencontrait Pierrot dans le corridor et l'embrassait avec transport.

Luc les retrouvait au restaurant vers une heure et quart. Pendant le déjeuner Baladine : « Je vais aller au bureau, mais je crois bien que j'y trouverai une tuile, et je crains d'être retenue demain, mon cher. Je te prie de partir à Brigue comme c'était convenu. Ce soir. Pierrot et moi nous t'y retrouverons samedi matin. Ça va ? » Luc fit quelques objections, tenta de l'avoir avec lui le soir, sentit un obstacle sérieux. Il la regarda très en face : « Comme tu voudras. » Il ajouta : « J'avais combiné ce petit voyage pour toi. » Baladine dit : « Je sais. » — « En tout cas, ne venez pas plus tard que samedi. »

Ils sortaient ensemble dans la rue du Rhône. « Je serai parti à ton retour sans doute », Luc embrassa Baladine, « à samedi, chère ». « A samedi. » Et Baladine, trois fois, se retourna sur son mari qui s'éloignait.

47

Il y a à Brigue dans le Valais une grande croix.

On monte une rue par delà le Château avec ses quatre bulbes de cuivre, on se dirige vers la montagne, les premières prairies clôturées par des planches, mais c'est encore dans la ville : on aperçoit par-dessus un mur la chapelle d'un couvent probablement qui offre une façade plate et terminée par un pignon comme une haute maison abstraite. Là-dessus se trouve la croix.

Immense la croix occupe les deux tiers de la façade. Nue, elle n'a pas un ornement. Elle est emblématique. Ses bois sont minces, de loin on croirait voir deux baguettes. Ce n'est pas une croix sur laquelle on pourrait crucifier. Pas une croix sanglante. C'est une croix de pensée : d'amour et de métaphysique. Une

croix de cause éternelle ; de chagrin, de puissance, de joie supérieurs ; d'abstraction de la vie et de soi ; de réunion à l'Esprit.

Luc Pascal appuyé au mur de la ruelle contemple la croix.

Première opération : concentration de soi-même,

Deuxième opération : vide et force,

Troisième opération : humilité, soif.

Pour ces opérations ne plus dormir et marcher toujours.

. . . . . .

III

48

Luc Pascal avait été abandonné le 17 mai, le lendemain même de son mariage, par Baladine qui s'était servie du voyage à Brigue.

L'Hôtel du Lac téléphona que « Madame et le petit garçon étaient partis le vendredi soir pour prendre un train de nuit ». Luc fut à Genève le samedi. A la gare il eut des précisions : le train N° 668, départ à 21 h. 30 sur Paris. Le lundi Luc quittait la Suisse pour toujours, roulant à son tour vers Paris.

Il n'avait pas le temps d'éprouver l'horreur, pas le temps d'être triste ou même de craindre, il comptait les coups des roues sur les rails, demain matin il y serait, dans Paris, sur elle, il la retrouverait bien entendu, et si elle le voyait une seule fois il était sûr de la ravoir.

Parce que quand il avait pénétré dans la chambre défaite à l'Hôtel du Lac (comme si on

y avait tué quelqu'un) il avait d'abord aperçu les robes à terre (et les mangeant de baisers il avait retrouvé le parfum de sa sueur), ensuite bien en vue sur la coiffeuse : un exemplaire ouvert de *Quatre fleurs* (son dernier poème), sur une page du milieu écrit au crayon rouge JE T'AIME en très grandes lettres, de sa main, par elle, et une mèche de ses cheveux dans le pli ; Luc Pascal arrivait à Paris P. L. M. ayant l'exemplaire de *Quatre fleurs* sur son sein, et parce que ces lettres fatidiques étaient écrites le malheur infranchissable n'était pas encore arrivé, il pouvait vivre ; il ouvrait le livre dans les rues et relisait les lettres.

Il rentrait dans son appartement noir de la rive gauche, à l'entresol avec un vis-à-vis de maisons, comme on se remet dans une peau morte. Ce qu'il perdait de lui en un seul instant était incalculable. Mais patience : il n'était ici que pour quelques jours, pour une heure. Quand il ouvrit les fenêtres après deux ans, une pluie de suie, de toiles d'araignées, et toute la lèpre des choses tomba doucement sur sa tête. Il empoignait un balai, il nettoyait l'horrible petite case d'une vie humaine à Paris au milieu d'un bruit écumeux de boulevard, parmi le potin d'escalier et les odeurs

de concierge, et l'injure obstinée « merde, merde » montant de la rue.

Il n'était pas présent ici. Mais il demandait au Feu du Ciel de réduire en cendres les ignobles apparences qui l'entouraient. Il fermait les yeux pendant longtemps : Baladine vivante. Baladine rose et mûrissante sur une grande plaque bleue (probablement le lac) avec de petits nuages sucrés au-dessus d'elle. Baladine fume son Abdulla en croisant les jambes. Baladine préoccupée, attentive, a une idée. Baladine nue accroupie. Baladine en plein ciel. Baladine parle chiffres. Baladine se lave dans un rayon de soleil en hiver. Baladine traverse la chambre sans vêtements. Baladine poudrée. Baladine vous regarde par en dessous. Baladine bat des mains. Baladine revient à midi vingt et jette son chapeau sur le lit. Baladine écoute un poème. Elle embrasse Pierrot. Elle discute avec passion et douceur. Baladine marche au matin comme une gazelle sur la route de Conches. Baladine le soir des grillons retire enfin sa robe. Baladine à Lucerne est un

dos admirable un peu gras que l'on parcourt avec la main. Baladine, Baladine et Baladine.

Elle serait donc morte ? Non il suffit d'un signe. Le signe va se produire, elle revient déjà. Il n'était même pas pressé de la chercher tant il était sûr de la reprendre entièrement.

Puis il se jetait dehors : où aller ?

49

Les arbres sont immenses dans l'été pluvieux
On ne reconnaît pas le ciel tant il y a de clairs
de lune
En argent avec de rayonnantes rousseurs sous
les nuées
Pas de soleil. Ou si l'on regarde à l'envers
On voit une seule journée implacablement
belle et chaude
Un implacable déroulement de belle journée
Et les terres frappées en hurlant font de
l'ombre
Et les oiseaux s'enfuient leurs ailes rabattues
Et l'espace avec des mains d'azur se presse lui-
même
Sa poitrine gémit sous ses mains azurées

Tandis que la ville est encombrée par les
chaleurs d'usage
Et que les filles font sécher leur poil lisse ou
leur stupeur
Au sein de la belle journée

O Dieu ! que ces filles se préparent à mourir
Et que l'été soit une saison si obscure en nos
parages
Et que six millions d'habitants aient passé par
ici
Sans y demeurer vraiment plus d'une heure !
O Dieu, il y a beaucoup trop de mondes
inanimés
Par contre il n'y a pas assez de mort pro-
chaine
Cette statue
Qui bouge en remuant lourdement ses seins
relevés.

50

La vie, la vie réelle, attendrissante, la vie, la vie est là, je n'ai qu'à tendre la main, — je l'ai, crac, un malheur — une couche de glace se forme — je ne l'ai plus, trop tard.

Il avait commencé les recherches.

Premiers jours, premières semaines, premiers mois. Il allait en tous les lieux où elle pouvait être, dont ils avaient quelquefois parlé : il passait dans les maisons de thé, les grands magasins, il examinait le boulevard au Café de la Paix, il entrait dans les music-halls ; il téléphonait à tous les hôtels de classe moyenne, puis il fouillait dans les hôtels pauvres de la rive gauche, il avait commencé par le Luxembourg et le Montparnasse, mais c'était immense comme la mer. Il lui fallait pour faire ça une énergie monstrueuse. Il demandait partout, il décrivait (en vain) une Madame Pascal, ou une Madame Sergounine, avec un

jeune enfant, les costumes comme ceci bruns ou bleus. Parce qu'il aurait pu mourir de chagrin de dire toujours cette même chose il avait une ténacité infernale et à la Préfecture de Police on le regardait avec curiosité. Il mit sur la piste de sa femme M. Louis Joseph ex-inspecteur de la Sûreté, police privée, première maison du monde : « renseignements confidentiels, infidélité, santé, moralité, recherche dans l'intérêt des familles sur disparus » etc., etc.

Un idiot moustachu se présentait chaque semaine et lui faisait son rapport : des histoires de cinéma.

Ô Baladine, ô Baladine, ô rose génitale.

En même temps il fermait entièrement son âme dans toutes les directions qui allaient vers l'extérieur. S'il cherchait Baladine c'était au fond de lui-même.

Il n'avait aucun ressentiment contre elle. Il ne posait jamais la question : pourquoi est-elle partie. Il aimait mieux se souvenir.

C'est de cette manière qu'il se trouvait avec

elle à Morges, où ils avaient passé un mois pendant l'été précédent : il faut imaginer une vieille bâtisse à l'écart devant les roseaux et deux êtres amoureux. Les roseaux forment en cet endroit une bordure mouvante et toujours balancée entre l'eau du lac et la terre des champs et des routes qui porte de grands peupliers. Son regard uni au sien suivait les mouettes : elle les aimait tant. Au milieu de la chambre délabrée à cinq fenêtres il composait *La Terre Aride*, roman ; dictait le texte du premier jet à Baladine — le voici et la voilà — elle est assise à la machine — il marche de long en large — regarde le dos, la nuque, les mains actives avec leurs bagues — entend le bruit — voit la cuisse repliée de Baladine importante et silencieuse — et par le moyen de tout cela s'enfonce peu à peu avec âpreté et de plus en plus en lui-même; y trouve la douceur, quant à lui, et y découvre ses personnages. Le pays ouvert de tous les côtés, trop vaste, répond par son silence. L'isolement c'est ce que le génie mérite. Elle est belle. Que la division et la dissolution se poursuivent ailleurs : la destinée de Luc Pascal est une maison fermée contenant à l'intérieur le Ciel... Hélas, hélas, rose génitale !

51

Parce qu'il l'avait tellement suppliciée, Face de Baladine s'assit sur un divan et le regarda. Face de Baladine (c'était Baladine). (L'écho immémorial de la présence de Baladine se produisait, la face était froide, digne, douce, un peu renversée en arrière, le corps vague formait le prolongement, magnifique et sans importance. Habillée ? non habillée ? Comme vous voulez.)

Oui elle s'assit sur le divan dans l'appartement noir et commença par longtemps se taire, naturelle avec une immobilité frappante du regard, certains gestes petits et incompréhensibles du bout des doigts, et Luc la regardait courageusement de telle manière qu'une journée entre eux passait comme un clin d'œil.

Il fallut d'abord que Luc fît un certain effort pour l'obtenir. Il fallut aussi qu'il renonçât à

tout travail quelque temps avant de l'évoquer. Elle était plus spontanée la nuit, plus incomplète et troublante le jour. Pourquoi Luc lui aurait-il parlé ? On ne s'adresse pas à une image. Cependant une fois elle se donna à lui dans le lit pendant l'insomnie qu'il avait si souvent avant l'aube. Certainement elle avait choisi ce moment où toute la création devient confuse dans le cerveau de Luc. « Elle se donna » est d'ailleurs une manière de parler. Puisqu'elle n'était qu'une Face.

Quand elle venait Luc prenait la position qu'elle aimait le mieux : le coude appuyé sur sa table et la main soutenant le front. Car elle a toujours dit qu'elle chérissait ma main. Face Baladine était toujours dans le même angle celui que la clarté de la fenêtre touche à peine : sachant que sur le fond sa Face pâle se détachait parfaitement et vivait. Les lèvres remuaient et Luc comprenait que Baladine se parlait à elle-même, elle avait bien raison. Les lèvres étaient fardées et disparaissaient les dernières quand l'image s'en allait.

Luc Pascal arrangea bientôt toute sa vie pour elle.

52

Il s'habitua. Évidemment il cherchait toujours Baladine réelle dans la ville ; obéissant à un mouvement reçu et plus du tout par impulsion propre. Face Baladine commençait à lui faire comprendre des choses : ainsi, que ces histoires de police avaient assez duré ; il congédia tout le monde.

Quand il sortait il suivait par exemple une femme. Il n'en avait pas eu la notion d'abord mais brusquement s'affaissait sur lui-même : quoi ? Il ne voyait que son dos, ses hauts talons, ses reins balancés, ses cheveux un peu gris coupés courts : elle ! Face Baladine avait disparu, et même Luc Pascal... Il se précipite vers la femme et la touche. Une inconnue se retourne, Luc bredouille un discours d'excuse. Face Baladine revenait plus tard et riait.

Il joua ce jeu un petit moment puis le supprima. Il avait voulu confronter la vraie et la fausse réalité.

Il ne fréquentait pas un seul homme avec qui l'on pût tenir conversation. Il était en relation avec la concierge, la femme de ménage, le laitier et la blanchisseuse. Il s'enfermait à double tour. Toute chose à faire il la traitait par lettre et la réponse lui parvenait sous la porte. Il avait curieusement vieilli : une multitude de rides fines autour de la bouche et des yeux ternes. Il souffrait de longs maux de tête et mangeait de l'aspirine. Il se remit à un travail considérable, écrivait le jour, relisait (et déchirait) la nuit. Il pensa beaucoup à la croix de Brigue. Ce fut l'anniversaire de cette croix. Ce jour-là Face Baladine se montra très gentille pour Luc.

Du reste la Face était aujourd'hui plus aimante ; veillant sur l'œuvre et sur l'homme. Elle restait à l'entourer de cette façon : debout derrière lui assis, enfermant sa tête avec un bras nu, tandis qu'elle était au-dessus, tou-

jours froide, toujours Baladine, toujours renversée en arrière.

Quand elle le faisait prisonnier il avait le moyen de réfléchir infiniment et de se trouver dans le tout à fait cœur des choses.

53

« Mais tu comprends qu'à Morges, mon petit, tu étais un salaud et un monstre, mon siège était fait, va, je te connaissais, est-ce que tu ne m'empoisonnais pas avec ton égoïsme, et ta sacrée personne, — le nieras-tu, — est-ce que je ne te servais pas de putain pour la nuit et de secrétaire le jour, sur le sofa quand il le veut, à la machine quand il le désire, et tes méchancetés tu les as oubliées, « ton dos m'empêche de penser, va changer de robe », moi qui avais fait ma vie et qui en avais connu des hommes! A Lucerne tu étais plus c... mais plus agréable. »

Après une horrible suite de trivialités, Face de Baladine reprenait tout autrement :

« Comme elle remplaçait désormais pour lui le vrai et qu'il était entendu que rien ne ramènerait Baladine et ne rétablirait l'amour

pour Baladine, seulement pour lui rendre intelligible le passé et expliquer l'inévitable, elle lui reprochait d'avoir joué pendant les six derniers mois de la vie en Suisse *un rôle* dont le caractère diabolique n'était pas douteux, d'avoir entrepris une expérience en dressant des séparations, des cloisons et des murailles entre tout ce qui était lui et tout ce qui était lui et Baladine, d'avoir manifesté des *méchancetés* et des grossièretés pour ainsi dire gratuites, inutiles, de s'être fait pire qu'il n'était vis-à-vis d'elle, enfin d'avoir composé exprès un personnage qui *s'amusait* à détruire les sentiments autour de lui. Elle l'avait supporté, supporté et supporté avec patience jusqu'au milieu de l'hiver, persuadée que c'était un rôle (et même à la dernière minute elle avait espéré dans *le mariage*), persuadée que l'homme *supérieur* qui deux fois s'était fait aimer et deux fois l'avait séduite, mais qui avait tenu l'admirable discours sur Jacques, ne pouvait pas avoir tellement changé dans le cours d'un été qu'il *piétinât* ce que Jacques avait justement laissé en elle de pureté et de douceur, et ce que lui-même, Luc Pascal, prétendait vouloir faire en plein accord avec la mémoire de Jacques. »

Luc répondait à Face de Baladine : « Je ne

crois pas avoir menti, ni démérité. Je n'ai pas compris qu'elle partît le lendemain du mariage. »

Face de Baladine alors : « Ce que tu avais eu la volonté de créer avec Jacques, tu ne pensais plus rien là-dessus. Alors tu voulais faire subir à votre amour à tous les deux une espèce d'humiliation. Ton serment de l'aimer en retrouvant Jacques dans son cœur, tu l'as trahi, puisqu'il n'y avait plus rien de vrai, puisque c'était sans bonté ; et bien mieux : quelle violence as-tu faite sur son enfant le jour où tu lui racontas que son père s'était tué ? »

54

Face de Baladine ensuite se détacha de toutes ces choses, et sa face redevint pure. Elle laissa Baladine et le passé tranquilles, elle ne fut qu'un esprit.

Il est assis. Ou peut-être qu'il est debout. Les contraires se rejoignent comme : le jour–la nuit, le silence–le vacarme, le rêve–la veille, présence–non présence ; il est assis dans son appartement noir à l'heure de midi et son aspect est celui d'un être mal portant dont le regard serait habité par une active flamme verte spirituelle.

Son corps a presque toujours la même position, et la marche de sa pensée ne s'extériorise par aucune mouvement : rien n'est discernable. Une dureté absolue, presque pas humaine, se fait. La dureté enferme le désaccord, il est désaccordé avec tout. Le beau temps l'en-

gage à la mélancolie et l'amour avec une femme est impossible dès qu'elle veut bien. Le moindre événement est une paroi de fer dressée contre lui. Il bat en retraite avec la sueur au front. La cassure est d'abord profondément en lui-même (il dit que le cœur lui meurt) mais on ne peut assurer que ce soit douloureux ; le voici loin de ce qu'il a à comprendre, de ce qu'il aurait à faire, de ce qu'il pourrait être.

Comme il n'a de rapports directs avec aucune personne dite intellectuelle, et comme son œuvre trop essentielle ne peut rencontrer aucune faveur parce qu'elle n'éveille aucun plaisir, il verra son travail, dernière part vivante de son âme et chose pour laquelle il fut mis au monde, s'enfoncer progressivement sous ses yeux dans la région d'oubli.

C'est pourquoi son mutisme contient d'interminables discours contradictoires et son immobilité des crises d'agitation. Plus que jamais il vit avec ceux qui l'aiment : Face de Baladine, et aussi l'Autre — Jacques. De la bouche de la Face peut sortir la pensée, la poésie. L'Autre l'attend dehors, sur le trottoir, passant un bras sous son bras, il emboîte le pas et l'accompagne.

Il écrit rarement, bien que beaucoup de papier soit devant lui ; pour un mot raturé sur une page il jette la feuille et recommence. Il ne peut lire aucune littérature, il ne supporte pas la vue des livres, il devient d'une ignorance particulière.

Que regarde-t-il devant lui : des choses, des maisons, de l'inanimé, du ciel. Comment est-ce qu'il vit : il peut quelquefois travailler. Comment lui vient l'argent : il n'en sait rien. Il faut attendre. Est-ce qu'il se prépare à mourir ? C'est probable.

Luc Pascal est encore vivant, il existe seulement dans cette seconde où la Poésie entre en lui et parle, et lui, parce qu'il sait qu'elle est la vie éternelle voudrait la retenir toujours ; il n'est éclairci, heureux, que dans le moment où après avoir longtemps attendu misérable il est récompensé tout à coup par la conscience d'être au lieu infini, le seul état nécessaire. Par éclairs Luc Pascal ressuscite ; il est un, il crie de joie ; sa jeunesse est si jeune qu'elle effraierait n'importe quel adolescent. Mais le bref rayon s'éteint, les fantômes reparaissent, c'est l'inexistence de Luc.

En 192.. il écrit son poème :

L'Énergie

Il faut souffrir
Pour toi Gracieuse Personne de mon Dieu
Tu as sué le sang dans le jardin des oliviers
nocturnes ;
Il faut s'alléger par la souffrance en toi
Renoncer au monde
Comme tu renonças
En l'offrant délivré par un acte de souffrance
Et alors
Ainsi que le déclare le vieux Poète
L'Energie est la seule vie
L'Energie est l'éternel délice.

55

Et très longtemps après on retrouve Luc Pascal à Paris, vieux ; c'est un de ceux dont on dit : « Vous savez qu'il vit toujours ? »

Il habite au 10 rue Grande-Campagne dans un atelier pauvre et vraiment sinistre, on y atteint par un corridor sans jour, mais du vitrage de l'atelier il a vue de haut en bas sur le jardin des Sœurs Visitandines lesquelles, on le sait, sont entièrement cloîtrées ; cependant ces sœurs, quelquefois deux ou trois robes noires, ou la cornette blanche d'une très vieille converse, femmes à peine humaines et telles qu'elles étaient il y a deux cents ans, lui apparaissent et font signe à son âme malade.

Elles lui donnent, contre le monde entier, un peu de fraîcheur, elles sont son regret et son envie. Il y a partout des gens qui parlent de Luc Pascal et sa recherche et dans les âmes

de ces gens Luc Pascal recommence sa vie, et les grossiers haut-parleurs crient son nom : mais lui voudrait avoir été une simple religieuse.

Il est difficile d'approcher Luc Pascal, il est impossible de le toucher. Des murailles sont définitivement installées entre lui et la vie.

Il est fou. Son visage est désolé. Il ne répond jamais à une question et les lettres qu'il reçoit il les brûle sans les lire.

56

Une fleur bleue dans la montagne.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE : JACQUES 11

Bella Tola 21

Suite et Fin 99

DEUXIÈME PARTIE : LE GEL 187

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 JANVIER 1927
PAR EMMANUEL GREVIN
A LAGNY-SUR-MARNE

DATE DUE

FEB 13 1980		MAR 12 1980	

9

PQ2619
078M6 Jouve, Pierre J
1927
Le monde désert.